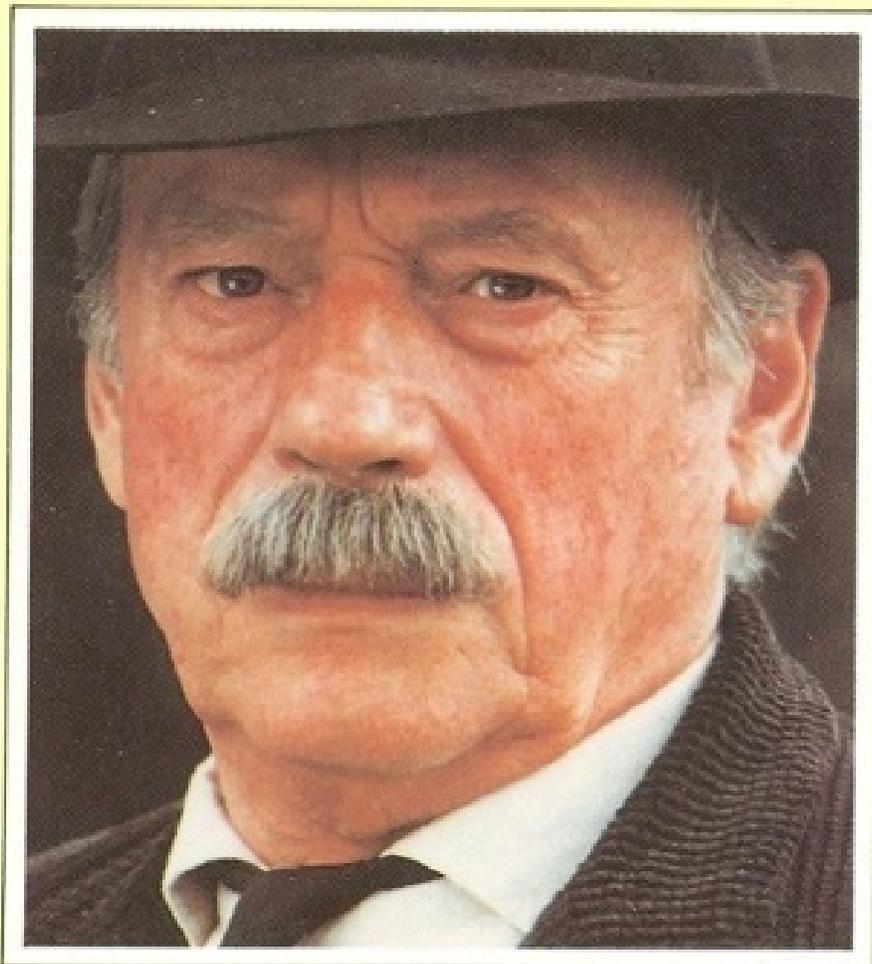


MARCEL PAGNOL

Jean
de Florette



JEAN
DE FLORETTE

MARCEL PAGNOL
de l'Académie française

L'EAU DES COLLINES

Tome I

JEAN
DE FLORETTE



Éditions de Fallois

Photographie

de la couverture :

César

Soubeyran, « *Le Papet* » : Yves Montand

Au

dos de la couverture :

Jean

de Florette : Gérard Depardieu

Ugolin

Soubeyran : Daniel Auteuil

dans

le film de Claude Berri, *Jean de Florette*.

©

Marcel Pagnol, 1988.

ISBN :

2 – 877 – 06054 – 3

ISSN :

0989-3512

ÉDITIONS

DE FALLOIS, 22, rue La Boétie, 75008 Paris.

À ma femme,
Jacqueline Bouvier.
M. P.

LES Bastides Blanches, c'était une paroisse de cent cinquante habitants, perchée sur la proue de l'un des derniers contreforts du massif de l'Étoile, à deux lieues d'Aubagne... Une route de terre y conduisait par une montée si abrupte que de loin elle paraissait verticale : mais du côté des collines, il n'en sortait qu'un chemin muletier, d'où partaient quelques sentiers qui menaient au ciel.

Une cinquantaine de bâtisses mitoyennes, dont la blancheur n'était restée que dans leur nom, bordaient cinq ou six rues sans trottoir ni bitume ; rues étroites à cause du soleil, tortueuses à cause du mistral.

Il y avait pourtant une assez longue esplanade qui dominait la vallée du couchant ; elle était soutenue par un rempart de pierres taillées qui avait bien dix mètres de hauteur et qui finissait en parapet sous une rangée de très vieux platanes : on appelait ce lieu le Boulevard, et les vieux venaient s'y asseoir à l'ombre pour la conversation.

Au milieu du Boulevard, un très large escalier d'une dizaine de marches montait à la Placette entourée de façades autour d'une fontaine qui portait une conque de pierre accrochée à sa taille, et qui était la mère de l'agglomération. En effet, cinquante ans plus tôt, un « estivant » de Marseille (car il en venait deux ou trois au moment de la chasse) avait légué à la commune un petit sac de pièces d'or, qui avait permis d'amener jusqu'à la Placette l'eau scintillante de la seule source importante du pays... C'est alors que les petites fermes dispersées dans les vallons ou sur les coteaux des collines avaient été peu à peu abandonnées, les familles s'étaient groupées autour de la fontaine, le hameau était devenu un village.

Toute la journée, on voyait sous le jet d'eau des cruches ou des jarres, et des commères qui, tout en surveillant leur musique montante, échangeaient les nouvelles du jour.

Autour de la place, quelques boutiques : le bar-tabac, l'épicier, le boulanger, le boucher, puis, grand ouvert, l'atelier

du menuisier, à côté de la forge du maréchal-ferrant, et, au fond, l'église : elle était vieille, mais non pas ancienne, et son clocher n'était guère plus haut que les maisons.

Une petite rue quittait la Placette, à gauche, pour aboutir à une autre esplanade ombragée qui s'étendait devant la plus grande bâtisse du village.

Cette bâtisse, c'était la Mairie, qui était aussi le siège du Cercle républicain, dont l'activité politique principale était l'organisation de jeux de loto, et de concours de boules dont les tournois dominicaux se déroulaient sous les platanes des deux esplanades.

*
* *

Les Bastidiens étaient plutôt grands, maigres et musclés. Nés à vingt kilomètres du Vieux-Port de Marseille, ils ne ressemblaient ni aux Marseillais, ni même aux Provençaux de la grande banlieue.

Enfin, une particularité des Bastides, c'était qu'on n'y trouvait que cinq ou six noms : Anglade, Chabert, Olivier, Cascavel, Soubeyran ; pour éviter des confusions possibles, on ajoutait souvent aux prénoms, non pas le nom de famille, mais le prénom de la mère : Pamphile de Fortunette, Louis d'Étiennette, Clarius de Reine.

C'était sans doute les descendants de quelque tribu ligure, refoulée jadis vers les collines par l'invasion romaine ; c'est-à-dire qu'ils étaient peut-être les plus anciens habitants de la terre provençale.

Parce que la route qui menait chez eux s'arrêtait sur le Boulevard, on n'y voyait qu'assez rarement des « étrangers », et parce qu'ils étaient satisfaits de leur sort, ils ne descendaient à Aubagne que pour porter leurs légumes au marché. Avant la guerre de 1914, on trouvait encore dans les fermes des vieux et des vieilles qui ne parlaient que le provençal des collines ; ils se faisaient « raconter Marseille » par les jeunes qui revenaient des casernes, et s'étonnaient que l'on pût vivre dans tout ce bruit, frôler dans la rue des gens

dont on ne savait pas les noms, et rencontrer partout des hommes de la police !

Pourtant, ils bavardaient volontiers, et ne détestaient pas la « galéjade »... Mais tout en parlant de tout et de rien, ils respectaient rigoureusement la première règle de la morale bastidienne. « On ne s'occupe pas des affaires des autres. »

La seconde règle, c'était qu'il fallait considérer les Bastides comme le plus beau village de Provence, infiniment plus important que le bourg des Ombrées, ou celui de Ruissatel, qui comptaient plus de cinq cents habitants.

Comme dans tous les villages, il y avait des jalousies, des rivalités, et même des haines tenaces, fondées sur des histoires de testaments brûlés ou de terres mal partagées ; mais devant une attaque venue du dehors, comme l'intrusion d'un braconnier des Ombrées, ou d'un ramasseur de champignons de Crespin, tous les Bastidiens ne formaient qu'un bloc, prêts à la bagarre générale ou au faux témoignage collectif ; et cette solidarité était si forte que les Médéric, fâchés depuis deux générations avec la famille du boulanger, achetaient toujours leur pain chez lui, mais par signes, et sans lui adresser la parole. Ils habitaient pourtant dans la colline, et le boulanger des Ombrées était plus près de leur ferme : mais pour rien au monde ils n'eussent mangé le pain « étranger » sur la terre de la commune.

Leur grand défaut, c'est qu'ils étaient avares, d'une avarice malade, parce qu'ils étaient pauvres d'argent. Ils payaient le pain avec du blé ou des légumes, et en échange de trois ou quatre côtelettes, ils donnaient au boucher une poule, un lapin, ou quelques bouteilles de vin ; quant aux « sous » qu'ils rapportaient de temps à autre du marché d'Aubagne, ils disparaissaient comme par magie, et l'on ne voyait surgir les pièces de cinq francs qu'au passage des colporteurs pour payer des espadrilles, une casquette, un sécateur.

C'est que la garrigue, qui constituait tout leur domaine, n'était qu'une suite d'immenses tables de calcaire bleuté, séparées par de profonds ravins, qu'ils appelaient des vallons, parce qu'on y trouvait çà et là de petits lacs d'une terre peu

profonde, apportée au cours des siècles par les vents et par les ruisseaux de la pluie. C'est là qu'ils avaient établi leurs champs, bordés d'oliviers, d'amandiers et de figuiers. Ils y cultivaient des pois chiches, des lentilles, du blé noir, c'est-à-dire des plantes qui peuvent vivre sans eau, et de petites vignes de jacquez, qui avaient défié le phylloxéra ; mais autour du village, grâce à des prises greffées sur la canalisation de la fontaine, on voyait verdoyer de riches potagers, et des vergers de pêchers et d'abricotiers, dont ils portaient les fruits au marché.

Ils vivaient de leurs légumes, du lait de leurs chèvres, du cochon maigre que l'on tuait chaque année, de quelques poules, et surtout du gibier qu'ils braconnaient dans l'immensité des collines.

Il y avait pourtant quelques familles riches, dont la fortune représentait l'épargne et les privations d'une longue lignée. C'était des pièces d'or cachées dans des poutres, ou des marmites enterrées sous le fond de la citerne, ou maçonnées dans l'épaisseur d'un mur. On n'y touchait que pour un mariage, ou pour l'achat d'un « bien » mitoyen. Alors, toute la famille redoublait d'efforts, pour reconstituer au plus vite le trésor amoindri.

*
* *

Le maire, c'était Philoxène de Clarisse. Quarante-sept ans, gros et rond avec de beaux yeux noirs, et un profil romain, sans barbe ni moustache. Ses mains velues étaient assez grasses, car elles n'avaient jamais touché une pioche : il était propriétaire du bar-tabac, obtenu grâce à une blessure de guerre assortie d'une pension. On le respectait pour cette blessure (d'ailleurs invisible), mais surtout à cause de la pension.

Il se disait socialiste laïque anticlérical, lisait ouvertement, sur sa terrasse, Le Petit Provençal, et vitupérait volontiers contre les jésuites, qui menaient la France à sa perte. Il était donc le chef des mécréants, qui n'étaient d'ailleurs que cinq ou

six, dont l'activité anticléricale ne se manifestait que le dimanche matin, en buvant l'apéritif à la terrasse du café, au lieu d'aller à la messe. Cependant, aux élections municipales, il obtenait toujours une majorité assez faible, mais suffisante, parce qu'on disait que c'était « une tête », comme si les autres n'en avaient pas.

Pour toutes les questions difficiles, on venait lui demander conseil, parce qu'il savait un peu les lois : il était capable de soutenir une conversation avec des gens de la ville, et il parlait au téléphone de son bar avec une aisance inégalée.

Il ne s'était pas marié : mais il vivait avec sa sœur, une vieille fille active et discrète - et (question sentiment) il descendait le mardi aux Ombrées, pour y prendre le tabac, et saluer au passage une jeune veuve fraîche et dodue qui lui voulait du bien, sans pour autant mépriser le facteur - un plaisant blondinet - ni le pharmacien, ni même un monsieur qui venait quelquefois de Marseille dans un tilbury verni, aux roues luxueusement cerclées d'un tore de caoutchouc.

Le menuisier-charpentier-charron, c'était Pamphile de Fortunette. Il avait trente-cinq ans, une jolie moustache châtain, et la seule paire d'yeux bleus qu'on eût jamais vue au village. Comme il était moins avare et moins cachottier que les autres, les anciens le considéraient comme une tête brûlée, et qui finirait sans doute sur la paille, pronostic aggravé par le fait qu'il avait épousé la grosse Amélie d'Angèle. C'était une fille fraîche, mais énorme, qui avait à chaque instant des crises de fou rire, ou des colères fracassantes ; elle mangeait sans cesse du pain avec du saucisson, ou des figues, ou du boudin froid, tout en marchant dans la rue. Philoxène disait que ça coûterait moins cher de la charger que de la nourrir. Mais Pamphile était dur au travail, et vraiment « capable ». Il remplaçait les poutres pourries, réparait les charrettes, fabriquait des mangeoires, des râteliers, de lourdes tables paysannes ; et quand il n'avait pas de commandes, il faisait des cercueils. Sur mesures pour les habitants du pays, en séries de trois tailles pour une entreprise de Marseille, où les gens meurent bien facilement. De plus, le dimanche, il installait un

fauteuil sur la place devant son atelier et « faisait le coiffeur ».

Le boulanger était un gros garçon de trente ans ; il avait de belles dents, et des cheveux plats très noirs, mais toujours poudrés de farine. Il riait volontiers, et s'intéressait à toutes les femmes du village, et même à la sienne, une belle fille de vingt ans qui l'adorait. Il s'appelait Martial Chabert, mais à force de l'appeler Boulanger, on avait oublié son nom.

Ange - de Nathalie - était noir, maigre, et long, la casquette sur l'oreille. Plutôt nerveux, car sa volumineuse pomme d'Adam montait et descendait sans cesse, comme s'il essayait en vain de l'avaler. Il était paysan et fontainier, c'est-à-dire qu'il surveillait le tuyau de deux kilomètres qui amenait l'eau à la fontaine ; de plus, il réglait le débit des « prises » qui alimentaient au passage les petits bassins des potagers.

Tout le monde l'aimait bien, et surtout les hommes, parce que sa femme, qui était belle, ne refusait qu'une fois ce qu'on lui demandait poliment. Mais personne n'en parlait jamais.

Puis, il y avait Fernand Cabridan, qu'on avait surnommé à l'école « Grosse tête petit cul », description sommaire de sa personne enfantine, mais toujours valable trente ans plus tard. Il est bien vrai que son petit cul avait triste mine dans le pantalon de velours qui pendait comme un rideau ; mais dans sa grosse tête, il y avait deux grands yeux bruns, des yeux attentifs, au regard pur et lumineux.

Il avait déjà deux enfants, et il était pauvre. Il ne possédait qu'une maisonnette au village, et un petit champ en contrebas, avec un tout petit bassin, mais il y produisait des pois chiches aussi gros que des noisettes et si tendres qu'ils fondaient dans la bouche. Ils faisaient prime sur le marché d'Aubagne, où tout le monde (et même des gens des Ombrées) l'appelait le Roi du Pois Chiche : royauté bien modeste, mais qui lui suffisait amplement.

Casimir le forgeron était fier de ses bras puissamment musclés, et si parfaitement couverts de poils qu'on ne voyait pas sa peau. Il n'avait pas de jardin potager, mais il piochait pourtant une ou deux fois par an, parce qu'il remplissait à l'occasion les fonctions de fossoyeur à la satisfaction générale.

Il y avait aussi le vieil Anglade, le cou maigre, le nez busqué, la moustache tombante. C'était le Sage du village. Sa piété était célèbre, et c'était lui qui venait chaque matin sonner le premier angélus avant de partir aux champs avec ses deux fils, Josias et Jonas, qui étaient jumeaux, et pareillement bègues ; enfin, le personnage le plus important des Bastides, c'était César Soubeyran, dont nous parlerons plus loin.

En dehors de ces notables, on voyait encore, le dimanche, quelques paysans surgis des vallons, où ils vivaient dans de petites fermes parfois groupées par trois ou quatre, parfois entièrement isolées, comme celle de la Pondrane ou de la Tête Rouge. Ils arrivaient pour la messe de dix heures, parfaitement propres sous leur feutre noir, mais presque tous les mentons étaient marqués de petites balafres par le rasoir tremblant du dimanche. Les femmes, sous des foulards à fleurs, montraient de beaux traits, mais des fronts précocement ridés, des mains fanées par la cendreuse lessive ; les filles, sous des chapeaux chargés de fleurs, et parfois de fruits, étaient aussi belles que les Arlésiennes.

On pouvait, par la comparaison des deux générations, apprécier l'efficacité du grand air, qui éteint si vite l'éclat juvénile des joues et ternit les fronts les plus purs.

CÉSAR SOUBEYRAN approchait de la soixantaine. Ses cheveux, rudes et drus, étaient d'un blanc jaunâtre strié de quelques fils roux ; de noires pattes d'araignées sortaient de ses narines pour s'accrocher à l'épaisse moustache grise, et ses paroles sifflotaient entre des incisives verdâtres que l'arthrite avait allongées.

Il était encore robuste, mais souvent martyrisé par « les douleurs », c'est-à-dire par un rhumatisme qui chauffait cruellement sa jambe droite ; il soutenait alors sa marche en s'appuyant sur une canne à poignée recourbée, et se livrait aux travaux des champs à quatre pattes, ou assis sur un petit escabeau.

Comme Philoxène, mais depuis plus longtemps, il avait sa part de gloire militaire. À la suite d'une violente querelle de famille - et peut-être aussi, disait-on, à cause d'un chagrin d'amour -, il s'était engagé dans les zouaves, et il avait fait la dernière campagne d'Afrique, dans l'extrême Sud. Deux fois blessé, il en était revenu, vers 1882, avec une pension, et la médaille militaire, dont le glorieux ruban ornait son veston des dimanches.

Il avait été beau jadis, et ses yeux - restés noirs et profonds - avaient tourné la tête à bien des filles du village, et même d'ailleurs... Maintenant, on l'appelait le Papet. Le Papet, d'ordinaire, c'est le grand-père : or, César Soubeyran ne s'était jamais marié, mais il devait ce titre au fait qu'il était le plus vieux survivant de la famille, en somme un Pater familias, détenteur du nom et de l'autorité souveraine.

Il habitait la grande vieille maison des Soubeyran, au plus haut des Bastides, près de l'aire éventée qui dominait le village.

C'était un mas à longue façade, séparé de la route des collines par un terre-plein que soutenait un mur de pierres bâties, et qu'on appelait « le jardin », parce qu'une bordure de lavande conduisait de la route à la porte. Les volets, selon la tradition de la famille, étaient repeints en bleu clair chaque

année. De plus, la réputation bourgeoise des Soubeyran était solidement établie sur le fait qu'au lieu de déjeuner dans la cuisine, comme tout le monde, ils avaient toujours pris leurs repas dans une pièce spéciale, la « salle à manger », où l'on pouvait admirer une petite cheminée citadine qui ne tirait pas très bien, mais qui était en marbre véritable.

Le Papet y vivait tout seul, avec une vieille servante sourde et muette, et de plus têtue comme un âne rouge : elle feignait de n'avoir pas compris les ordres qui ne lui plaisaient pas, et n'en faisait qu'à sa tête. Il la supportait à cause de ses talents de cuisinière et de son grand courage au travail. Surtout, il n'y avait pas à craindre qu'elle écoutât aux portes, ni qu'elle fît des commérages.

Les Soubeyran possédaient de grandes terres autour du village et dans les collines, mais presque toutes incultes, car le malheur avait dévasté la famille. Des quatre frères du Papet, deux étaient morts à la guerre de 14, et les deux autres s'étaient suicidés tour à tour, l'un parce qu'il se croyait poitrinaire, à cause d'une dent qui saignait, l'autre après la mort de sa femme aggravée par une sécheresse qui avait grillé ses topinambours.

C'est ce dernier qui lui avait laissé Ugolin, suprême espoir de la race des Soubeyran.

Ce neveu vivait dans l'ombre de son oncle, qui était aussi son parrain. Il venait d'atteindre ses vingt-quatre ans... Il n'était pas grand, et maigre comme une chèvre, mais large d'épaules, et durement musclé. Sous une tignasse rousse et frisée, il n'avait qu'un sourcil en deux ondulations au-dessus d'un nez légèrement tordu vers la droite, et assez fort, mais heureusement raccourci par une moustache époincée qui cachait sa lèvre ; enfin ses yeux jaunes, bordés de cils rouges, n'avaient pas un instant de repos, et ils regardaient sans cesse de tous côtés, comme ceux d'une bête qui craint une surprise. De temps à autre, un tic faisait brusquement remonter ses pommettes, et ses yeux clignaient trois fois de suite : on disait au village qu'il « parpelégeait » comme les étoiles.

Il avait fait son service militaire à Antibes, dans les chasseurs alpins. À son retour de la caserne, le Papet, qui tenait à vivre seul dans sa maison, avait acheté pour lui un petit mas, qui s'appelait le mas de Massacan, du nom d'un ancien propriétaire.

C'était une assez longue bâtisse, presque au sommet d'un coteau, devant une épaisse pinède noire, et juste en face des Bastides, dont elle était séparée par un vallon étroit et profond.

Sous le mas, des champs en gradins descendaient jusqu'au bas du coteau : c'étaient des bandes de terre soutenues par des murettes de pierre sèche. On y voyait çà et là des oliviers taillés en couronne, des amandiers, des abricotiers et des cultures : des tomates, des maïs, un peu de blé.

Une route rocheuse y montait en lacet, et partait ensuite se perdre au vallon des Romarins, là-haut, dans les collines. En passant à la hauteur du mas, elle s'élargissait en esplanade - une « planette » - au fond de laquelle se dressait la bâtisse, près d'un puits abrité sous un large figuier. Devant la porte, un très vieux mûrier, dont le tronc énorme n'était plus qu'un cylindre d'écorce, étendait en rond d'ombrageantes branches richement feuillues.

En lui donnant ce mas, en avance sur son héritage, le Papet lui avait dit :

« Quand je serai mort, tu habiteras la Maison Soubeyran ; mais jusque-là, arrange Massacan, comme ça plus tard tu pourras le louer à quelque paysan, ou le donner à un de tes enfants... »

Mais Ugolin pensait qu'il ne se marierait jamais, qu'il louerait la maison du village à quelque monsieur de la ville, et qu'il finirait lui-même ses jours dans son petit mas des collines où il pouvait parler tout seul à son aise, et compter - toutes portes fermées - ses pièces d'or.

Son père lui en avait laissé trente-deux, dans une petite marmite de fonte, qu'il avait enterrée sous un pied de son lit, dans la grande cuisine. Tous les quatre ou cinq mois, il ajoutait un louis à ce trésor, qu'il éparpillait alors sur la table, et qu'il recomptait à la lumière jaune d'une bougie, son fusil chargé à

côté de lui. Alors il caressait les rutilantes médailles, les faisait glisser contre sa joue, puis, avant de les remettre dans la marmite, il les baisait l'une après l'autre...

De temps à autre, le Papet, qui voulait ressusciter la famille, lui proposait quelque fille du village qui n'eût pas été mécontente d'épouser les territoires des Soubeyran, en y ajoutant quelques parcelles. Mais Ugolin lui répondait toujours :

« J'ai pas de mulet, puisque tu me prêtes le tien. J'ai pas de poules ni de chèvres, parce que ça ravage tout. Je porte pas de chaussettes, parce que ça me fait des chatouilles. Alors, une femme, à quoi elle me servirait ?

— Il y a le sentiment, dit le Papet.

— Oh ! pour ça, répliqua le sensible Ugolin, quand je vais à Aubagne, presque chaque semaine, je m'arrête une demi-heure au Figuier, pour me nettoyer les idées... J'ai calculé que ça me revient dans les quinze francs par mois, et je peux choisir... Tandis qu'une femme, il faudrait la nourrir, l'habiller, elle me parlerait tout le temps, et elle prendrait toute la place dans mon lit. Alors, nous verrons plus tard. »

Le Papet n'insista pas. Mais un jour qu'il était venu déjeuner à Massacan, il regarda la vaste cuisine, secoua la tête, et dit :

« Galinette, ça ne peut pas continuer comme ça. Cette maison, c'est un fumier. Tes draps de lit sont presque pourris, ta chemise part en morceaux, et ton pantalon, on te voit les fesses. Ne te marie pas encore, puisque ça ne te plaît pas. Mais il faut qu'une femme vienne ici de temps en temps. Je te trouverai quelqu'un. »

C'est ainsi que le soir même il revint avec Adélie, qui portait sur son épaule un balai de paille tout neuf, et une raclette à long manche. C'était une veuve de quarante ans, blondasse, mal peignée, la poitrine flottante dans un caraco bleu. Elle avait de gros yeux bovins, une bouche épaisse, et au milieu de la joue un grain de beauté orné d'une virgule de poils blonds.

« Voilà Adélie, avait dit le Papet. Elle est brave, et c'est une grosse travailleuse.

— Elle va venir tous les jours ? demanda Ugolin, inquiet.

— Trois jours par semaine ! Trente sous par jour. C'est pas cher, et ça vaut la peine. Té, regarde-la ! »

Délie, armée du balai, poussait déjà vers la porte des moutons de poussière raccrochés sous la grande armoire.

« Vous pressez pas, Délie, dit Ugolin. Venez un peu vous asseoir ici, pour boire un verre de vin, et qu'on parle. »

Délie s'avança, et prit une chaise, sans lâcher son balai.

« C'est tout parlé, dit le Papet. Elle viendra ici lundi, mercredi, et samedi. À sept heures le matin. Elle t'apportera le pain, elle fera ton ménage, et elle préparera ton manger de midi pour deux jours. Pour le soir, ce n'est pas la peine, puisque tu souperas toujours chez moi... Et puis, elle emportera ton linge pour le laver, et elle te fait le raccommodage. Et le soir, elle part à six heures.

— Le samedi, dit Ugolin, ça serait mieux qu'elle couche ici.

— Pour quoi faire ? dit Délie.

— Pour me tenir compagnie. Vous, vous n'avez plus de mari, et moi je n'ai pas de femme. Ça ferait du tort à personne !

— Pourquoi pas ? dit le Papet.

— Moi, dit Adélie assez mollement, ces choses-là, ça ne m'a jamais bien plu.

— Moi non plus, dit Ugolin. Mais je suis jeune, et j'ai le sang fort, c'est la nature qui le veut.

— Eh oui, dit le Papet. C'est des choses qu'il faut s'en débarrasser, autrement ça vous tracasse, ça empêche de travailler. »

Délie hochait la tête, et ne montrait guère d'enthousiasme.

« Écoute, Délie, je t'embêterai pas à te faire la cour, comme il y en a. Je te dirai pas des mots d'amour : j'en sais pas. Et puis, je t'empêcherai pas de dormir. Et puis, tiens, le samedi, si tu restes, je te donnerai quarante sous de plus.

— Ah non ! dit Délie choquée. Ah non ! ça serait dégoûtant de se faire payer pour ça. Mais si tu veux, au lieu de me donner trente sous par jour, tu me donneras quarante, et peut-être je resterai, parce que le samedi soir, tout le monde s'amuse au village, et moi, je ne sais pas quoi faire.

— Bon, dit le Papet. Puisque vous êtes d'accord, c'est plus la

peine d'en parler. »

Adélie se leva, et reprit avidement la chasse aux moutons.

— Viens, Papet, dit Ugolin. Il faut que je te parle. Et après, je te ferai voir quelque chose. Viens. »

*
* *

Il entraîna le vieillard sous le mûrier, et le fit asseoir sur la murette qui cernait le pied du vieil arbre.

« D'abord, il faut que je te dise. Cette vie que je fais ici, c'est pas intéressant. Je travaille beaucoup, et ça ne rapporte rien. Deux sacs de pois chiches, six paniers d'abricots, vingt litres d'huile, trois barriques de vin, des amandes, des olives cassées, quelques douzaines de grives, cent kilos de figues sèches, ça, c'est du bricolage... En tout, cette année, j'ai gagné sept cent cinquante francs... Je veux me mettre à un travail sérieux.

— Bravo. Tu me fais plaisir, parce que j'y ai pensé pour toi. J'ai tous les plans à la maison, et j'ai calculé tous les frais. »

Ugolin parut inquiet.

« Et qu'est-ce que c'est, ton plan ?

— C'est de refaire le grand verger Soubeyran, sur tout le plateau du Solitaire, comme il était du temps de mon père : deux cents figuiers, deux cents pruniers, deux cents abricotiers, deux cents pêchers de grand vent, deux cents amandiers de princesses. Mille arbres, sur vingt raies espacées de dix mètres, et, entre les raies, des rangées sur fils de fer de panses muscades : tu marcherais entre des murs de grappes, tu verrais le soleil à travers des raisins... ça, Galinette, ce serait un monument, ce serait beau comme une église, et un vrai paysan n'y entrerait pas sans faire le signe de croix ! »

Ugolin, inquiet et mal à son aise, dit :

« Et tu crois que je peux faire ça tout seul ? Il faudrait cinq hommes, cinq ans, et beaucoup d'argent !

— Bien sûr !... Je compte au moins cinquante mille francs, mais ça serait d'un rapport énorme !

— Pas du tout, Papet. Ne crois pas ça. D'abord, des hommes capables, on n'en trouve plus guère, et puis, il faut les

surveiller, les commander, c'est un gros souci. Et ensuite, les prunes, les pêches, et même les abricots, ça arrive une année sur deux qu'on les donne aux cochons parce qu'il y en a trop, et qu'on n'en trouve pas dix sous par kilo... Parce qu'à ce qu'il paraît que depuis trois ou quatre ans, ceux d'Arles et d'Avignon ils font tellement de fruits qu'ils en envoient des pleins bateaux qu'on ne sait plus qu'en faire... Alors ceux de Gémenos, de Roquevaire, de Pont-de-l'Étoile, ils les ont arrachés, les vergers, et à la place, ils font autre chose... Et puisque tu veux que je me lance, ce que je voudrais faire - et que je t'ai pas encore dit - je vais te le faire voir. »

Il passa son bras sous celui du Papet, et le conduisit derrière le mas.

PENDANT son service militaire à Antibes, Ugolin avait eu pour voisin de chambrée un garçon fort sympathique, Attilio Tornabua, qui lui avait dit : « Moi, je suis paysan comme toi. Je fais des fleurs. »

Cette idée lui avait paru si extravagante qu'il avait d'abord cru à une plaisanterie. Mais Attilio l'avait invité à dîner un dimanche chez son père, et Ugolin avait été ébloui.

Aristotèle Tornabua raconta à table qu'il était arrivé du Piémont trente ans plus tôt, avec un pain et quelques oignons dans sa musette, et une paire de souliers accrochés à son épaule, pour les « économiser ». Et maintenant, il avait une grande ferme, aussi jolie qu'une maison de la ville, avec des rideaux bleus à toutes les fenêtres, et une porte vernie ; une salle à manger avec un buffet sculpté, et des chaises dont le siège élastique était fait de fibres de rotin. M^{me} Aristotèle portait des cols et des manchettes de dentelle, un collier en or, des pendants d'oreilles étincelants, et la bonne était aussi jolie qu'une dame. Attilio avait deux bicyclettes, deux fusils de chasse, un bateau pour aller à la pêche, et à table, on avait mangé un gigot de mouton entier, en buvant du vin cacheté ! Et tout ça, en cultivant des œillets !

C'est pourquoi chaque soir, à cinq heures, quand ils avaient « quartier libre », Ugolin allait avec son camarade travailler dans les champs d'œillets, pour apprendre, et le jour de son congé définitif, il avait rapporté en cachette aux Bastides une trentaine de boutures. Sans rien en dire au Papet, il les avait plantées derrière Massacan, avec tout le soin d'un vrai « fleuriste ».

Il les avait ensuite entourées d'une haie de romarins, pour les abriter d'un coup de mistral possible, et surtout les dérober à la vue de quelque chasseur égaré, qui aurait pu en parler au village.

Il les couvrait chaque soir avec de vieilles couvertures tendues sur des perches horizontales, sous une épaisse couche d'herbes sèches, et chaque matin, il avait tiré de son puits une

dizaine de seaux d'eau pour les arroser une à une avec un véritable amour.

*
* *

Dès qu'ils eurent contourné la bastide, Ugolin montra la petite plantation d'un geste triomphal.

Le Papet stupéfait regarda les fleurs resplendissantes, puis se tourna vers son neveu, regarda de nouveau les fleurs, et dit enfin :

« C'est à ça que tu t'amuses ? »

Alors, Ugolin parla longuement des cultures d'Attilio et de sa belle maison... Le Papet grognait, haussait les épaules, et conclut :

« Tu as beau dire, c'est des paysans de fantaisie. »

Mais Ugolin cueillit une trentaine d'œillets épanouis, en lia le bouquet avec un brin de raphia, le plia dans un journal, et força le Papet à le conduire à Aubagne avec le boghey.

Là, il entra résolument dans un beau magasin de fleuriste, déchira le journal, posa le bouquet sur le comptoir, et dit :

« Qu'est-ce que vous m'en donnez ? »

Le patron, qui avait une barbiche blanche, et tout chauve avec des lorgnons, prit en main les fleurs, les examina, et dit :

« Ça, c'est du beau !

— C'est du Malmaison, dit Ugolin.

— Belles queues, reprit le fleuriste.

— Qu'est-ce que vous m'en donnez ?

— Si vous étiez venu en février, je serais bien allé jusqu'à cinquante sous... Mais en ce moment, c'est la fin de la saison... »

Il examina de nouveau les œillets, et les flaira.

« Ça vaut quand même vingt sous. D'accord ?

— D'accord », dit Ugolin. Et il fit un clin d'œil au Papet pendant que le fleuriste comptait les fleurs.

Le vieillard pensait :

« Vingt sous, c'est le prix de deux kilos de pommes de terre, ou d'un litre de vin... Pour un bouquet comme ça, c'est quand

même intéressant... »

Mais le fleuriste, souriant, dit à Ugolin :

« Vous avez dix francs ?

— Oui », dit Ugolin, qui fouilla ses poches. Le Papet n'y comprit plus rien. Pourquoi dix francs ?

Alors, le fleuriste prit la pièce de dix francs, et tendit en échange un billet de cinquante francs, qu'Ugolin mit dans sa poche.

*
* *

Sur le chemin du retour, que le mulet connaissait mieux que l'aller, le Papet se taisait, tenant les rênes molles. Ugolin dit :

« Je te fais remarquer que : premièrement, ces boutures, Attilio les avait jetées, parce qu'elles étaient un peu "passides". Deuxièmement : j'ai pas pu les planter avant ma libération, ce qui fait que je les ai mises en terre un bon mois trop tard. Troisièmement, j'ai pas eu de migon, le fumier de mouton, que c'est la gourmandise des œillets. Quatrièmement...

— Quatrièmement, dit le Papet, il t'a donné 40 francs, et ça prouve que tu avais raison, et que c'est ça qu'il faut faire. Puisqu'il y a tant de gens qui sont assez couillons pour acheter des fleurs plus cher que le bisteck, il faut faire des fleurs. Pourquoi tu ne m'en as pas parlé plus tôt ?

— Parce que je voulais d'abord essayer... Savoir si la terre d'ici était bonne... Et puis je voulais te les faire voir en fleur, pour que tu comprennes...

— C'est pas les fleurs, qui m'ont fait comprendre : c'est le fleuriste. Hue, carogne ! Mais ça doit pas être facile. Il doit y avoir des trucs.

— Bien sûr. Mais je les connais. Attilio m'a tout fait voir, et j'ai travaillé avec lui presque tous les dimanches, et souvent le soir. J'ai la liste de tous les remèdes pour les maladies des fleurs, et Attilio me donnera les boutures.

— Combien il faut d'argent pour commencer en grand ? »

Ugolin hésita, parpelégea, haussa les épaules et finit pas dire :

« Quinze mille francs. »

Le Papet repoussa son feutre en arrière, se gratta le front, secoua la tête, fouetta le mulet qui s'endormait, et finit par dire :

« Je te les donnerai.

— Papet, tu es trop brave.

— Pas tant que ça, dit le vieillard. C'est pas pour toi que je te les donne. C'est pour les Soubeyran. Ceux du cimetière, et ceux qui viendront. Hue, carogne ! »

Après un silence, Ugolin reprit :

« Il y a une seule chose qui me tracasse.

— Et quoi ?

— L'eau. Une plante d'œILLETS, ça boit comme un homme. Pour arroser ces trente plantes, il a fallu m'arracher la peau des mains sur la corde du puits...

— On peut y mettre une pompe, dit le Papet.

— Oui, mais si nous arrosons cinq cents plantes, le puits sera sec au bout de quatre jours...

— Ça, c'est un problème. »

Tout en réfléchissant, il fouetta le mulet, qui répondit par une asphyxiante pétarade.

« Quel caractère ! dit le Papet. Si cette bête avait le nez à la place de la queue, elle ne pourrait plus vivre.

— Nous non plus, dit Ugolin ; et il enchaîna aussitôt : il faudrait faire un bassin énorme, avec des rigoles qui ramassent toute la pluie du vallon...

— C'est à Massacan que tu veux planter ?

— Bien sûr, dit Ugolin. Là-haut, c'est abrité du vent, et c'est de la terre à fleurs... Je te l'ai prouvé.

— Eh bien, moi j'ai une idée. Si on achetait le champ et la source de Pique-Bouffigue, aux Romarins, trois cents mètres plus haut que toi ?

— Elle a encore de l'eau, cette source ? J'en ai entendu parler par mon père, mais il disait qu'elle était morte.

— Elle est plus qu'à moitié bouchée, ça c'est sûr. Il ne cultive rien, il ne boit que du vin, et il ne se lave jamais... Mais quand j'étais jeune, c'était un joli ruisseau, et son père,

Camoins le Vieux, faisait des pleines charrettes de légumes... Peut-être qu'avec quatre coups de pioche...

— Tu crois qu'il vendrait sa ferme ?

— Pas la maison, bien sûr. Mais, peut-être le champ et la source. Il n'en fait rien, et il n'en fera jamais rien. Si on lui fait voir des sous... »

*
* *

Pique-Bouffigue, c'était Marius Camoins, mais on l'appelait depuis trente ans Pique-Bouffigue, parce qu'en revenant du régiment il avait enseigné aux gens du village la manière de soigner les ampoules au moyen d'une aiguille ordinaire et d'un petit bout de fil.

Comme de mémoire d'homme on ne l'avait jamais vu travailler, on fut bien étonné qu'il sût précisément guérir un accident de travail.

Il expliqua que, pour échapper à une marche militaire de vingt-quatre heures, il avait mis, la veille au matin dans son soulier, sous son talon, un bouton de culotte, et qu'il avait ainsi obtenu une très belle ampoule ; mais un infirmier militaire, par cette technique de l'aiguille et du fil, l'avait malheureusement remis sur pied pour le lendemain.

Chez ces paysans, dont la fonction principale était de prolonger le manche de leurs pioches, les ampoules étaient la maladie professionnelle ; le remède apporté par le premier fainéant du village eut un beau succès, et valut au messager non seulement une grande considération, mais son glorieux surnom.

Il était grand, ossu, et maigre. Peu soucieux de sa personne, il se rasait avec une vieille paire de ciseaux, ce qui lui laissait une barbe de quatre jours, d'ailleurs noire et brillante, qui faisait un plaisant contraste avec ses cheveux blancs.

Au fond d'un vallon des collines, à trois cents mètres de Massacan, il habitait l'antique bastide où il était né, cernée par la pinède, le silence de la solitude, l'odeur de la résine, et le parfum des romarins.

La descente de la forêt s'arrêtait à droite et à gauche sur les bords d'un champ très long entouré d'une clôture assez haute, mais que le temps avait ruinée. Elle avait dû jadis protéger des cultures contre les raids nocturnes des lapins : mais ce n'était plus qu'un haillon de grillage rouillé, accroché à des piquets de bois noirâtres. Presque tous, penchés en dehors ou en dedans, avouaient que la terre avait mangé leur pied.

Cette clôture aux longues brèches n'avait pu contenir l'élan de la garrigue, et le champ était envahi par des cistes, des nappes de chardons, des romarins, et des genêts. Émergeant de cette brousse, une trentaine d'oliviers antiques : l'épaisseur de leurs ramures encombrées de brindilles mortes, et les buissons de rejetons qui cernaient les troncs invisibles prouvaient leur abandon.

Au bout de ce champ, les deux pinèdes se rejoignaient au bord du ciel, au-dessus d'un mas très ancien, flanqué d'une remise aux portes disjointes. Un sentier, quittant le chemin muletier qui courait à flanc de coteau, y descendait à travers une haute broussaille de romarins...

Devant la façade, une terrasse de terre battue était bordée par un parapet aux pierres apparentes, dans lequel étaient scellés des poteaux de bois noir, qui soutenaient les pampres dépenaillés d'une très vieille treille à demi morte... C'était la ferme des Romarins, le séjour solitaire de Pique-Bouffigue.

*
* *

À cette époque, les gentils boy-scouts et les sympathiques campeurs n'avaient pas encore allumé, sous la côtelette du dimanche, ces poignées de crépitantes brindilles qui ont lancé leurs étincelles depuis Sainte-Victoire jusqu'au mont Boron ; d'immenses pinèdes couvraient encore la longue chaîne de montagnes qui borde notre Méditerranée, et l'on disait, sans trop exagérer, qu'il était possible, en partant d'Aix, d'aller à pied jusqu'à Nice, « sans passer au soleil ».

Sous ce couvert, dans les bruyères, les genêts, les chênes kermès, se cachaient des « compagnies » de perdrix, des lapins

qui s'étaient déjà préparés pour la broche en se nourrissant de thym, et de grands lièvres presque rouges.

Puis, selon la saison, arrivaient des vols de grives, des essaims d'étourneaux, des bandes de culs-blancs, de solitaires bécasses, et dans les hautes vallées, des familles de sangliers, qui descendaient parfois, en hiver, jusqu'aux abords des villages.

C'est pourquoi Pique-Bouffigue avait renoncé de bonne heure à l'agriculture pour consacrer toute son activité au braconnage ; la vente clandestine du gibier aux auberges d'Aubagne, de Roquevaire ou de Pichauris était d'un bien meilleur rapport que la culture du pois chiche ou la cueillette des olives : il n'avait même pas un jardin potager, et l'on disait qu'il n'aurait pas su faire la différence entre une rave et un topinambour : il achetait tous ses légumes, et mangeait de la viande tous les jours, comme un estivant.

C'est-à-dire qu'il était bien plus heureux que les gros richards d'Aubagne, qui se font tant de mauvais sang pour leur argent : mais ce bonheur avait été un jour traversé par un drame, qui devait porter à son comble la gloire de Pique-Bouffigue, lorsqu'on vit si souvent les gendarmes au village, et dans les deux journaux différents que recevaient M. le curé et M. le maire, le portrait du fier braconnier.

*
* *

Six mois plus tôt, un « étranger du dehors » était venu un jour s'installer au village des Ombrées, de l'autre côté de la colline.

Il arrivait on ne savait d'où, mais certainement du Nord, car il avait cet accent ridicule qui supprime les « e » muets, comme dans les chansons de Paris, et de plus, il ne quittait jamais un grand chapeau noir parce qu'il avait peur du soleil.

C'était un homme de haute taille, avec des mains épaisses et lourdes, une grosse figure rougeaude, et des cils roux à ses yeux bleus. Il s'appelait d'un nom étrange : Siméon.

Il avait acheté un petit cabanon dans la colline, juste au-

dessus des Ombrées, et il vivait avec une vaste femme de sa race, qui cultivait des légumes dans le petit jardin, et nourrissait cinq ou six poules.

Ce Siméon affectait un grand mépris pour les indigènes, qui le regardaient de travers.

Chaque année, il prenait un permis de chasse pour justifier ses courses dans les collines. Mais le fusil n'était pas son arme principale : en réalité, il tendait des pièges, des lecques, des collets et des gluaux très fins autour de petits abreuvoirs bien cachés, qu'il allait remplir d'eau tous les jours.

Deux fois par semaine, il partait pour Marseille à bicyclette ; il mettait un bleu de plombier, et fixait sur le porte-bagages une grosse boîte à outils, qui était pleine de grives, de lapins et de perdrix.

Sur le couvercle, il attachait une énorme clef à tubes, et un gros robinet de cuivre tout neuf.

Qu'il braconnât, cela ne choquait personne. Aux Ombrées tout le monde en faisait autant et les collines étaient immenses. Mais on s'aperçut bientôt qu'il volait les pièges des autres : de tous les vols, c'est le plus odieux. Deux hommes des Ombrées étant allés lui faire de sanglants reproches, revinrent tout sanglants eux-mêmes. Sur quoi, un beau soir de juillet, une douzaine de « jeunes » l'attendirent sur le sentier de la Baume Rouge, et le rapportèrent chez lui, étendu sur une échelle que le menuisier leur avait prêtée, en chantant une sorte de cantique qui disait en provençal :

Tu t'en vas et tu nous quittes

Adieu pauvre Carmentran...

La figure de Siméon était violette, et ses narines inégales sous ses yeux dépareillés.

Il ne quitta pas les Ombrées, mais comprit toute la valeur de cette cérémonie, lorsque le boulanger, tout en pesant son pain, lui déclara qu'il s'agissait d'un simple avertissement.

Il décida donc d'aller chasser beaucoup plus loin, de l'autre côté de la Tête Rouge : c'est ainsi qu'il empiéta sur le domaine des Bastides que Pique-Bouffigue considérait comme le sien.

*
* *

Il s'aperçut très vite que quelqu'un venait piéger « ses » lapins et « ses » perdrix. Il fit une petite enquête aux Bastides, parmi ceux qu'il considérait comme des ayants droit.

Le résultat fut négatif ; mais quelques jours plus tard, après un orage, il put suivre sur un sentier la piste de l'inconnu : quelques empreintes si grandes qu'elles n'étaient certainement pas celles d'un pied du village : un tel mégapode y eût été célèbre depuis longtemps. Il pensa alors qu'il s'agissait d'un braconnier d'Aubagne ou des Ombrées, et jugea qu'il avait un « brave toupet » ; toutefois, selon la tradition, il respecta le piège.

Mais huit jours plus tard, il fit une crise de rage lorsqu'il s'aperçut que l'inconnu lui volait les siens !

Il les surveilla donc de très près, et, dans les gorges de la Refresquière, il prit l'homme au chapeau sur le fait. Sans être intimidé le moins du monde par la taille du voleur, et quoiqu'il n'eût pas pris son fusil, il l'injuria vertement et le somma de lui restituer tous les pièges disparus, plus cent francs d'amende. L'autre feignit alors de lui tendre humblement celui qu'il venait de voler, et le saisit soudain à la gorge.

Pique-Bouffigue, surpris, et à demi suffoqué, reçut une belle « rouste ». Pendant qu'il essayait de reprendre ses esprits, les deux yeux pochés de part et d'autre d'une bosse bleue, l'étranger lui arracha sa besace, prit les six pièges qu'elle contenait, et lui fit défense de ne jamais reparaître dans ces collines. Pique-Bouffigue, assommé et stupéfait, n'eut pas la force de répondre à ces injurieuses menaces, et le regarda partir sans mot dire. Il rentra chez lui assez péniblement, et il y resta deux jours, pansant sa blessure avec des herbes, et préparant, dans sa tête meurtrie, sa vengeance.

*
* *

Le matin du troisième jour, il sentit qu'il était guéri, et vit avec plaisir que sa figure ne portait plus trace de la bagarre : il déjeuna d'un bel oignon, d'une bonne poignée d'amandes, qu'il cassait entre deux pierres sur le coin de la table, et but un grand verre de vin. Puis, il réunit tous ses pièges à lapins - il en avait une douzaine - et alla les tendre tout autour des Romarins, sur les coteaux. Pendant l'opération, il répéta plusieurs fois - comme pour se remémorer une chose d'importance - « Il m'en faut qu'un, pour demain soir, mais il me le faut ». Après quoi, il rentra chez lui, et prit en main son calibre 12.

Ce fusil, c'était son luxe et son orgueil. Il l'avait acheté d'occasion chez un armurier d'Aubagne, au prix fabuleux de 300 francs : car c'était un fusil sans chien, un « hammerless », qu'il appelait le « namerlesse ». Il tirait une poudre spéciale, d'un jaune brillant, qui eût fait éclater tous les fusils du village, mais que le namerlesse supportait gaillardement.

Il le regarda, le soupesa, fit jouer le verrou, le referma, et dit tout à coup :

« Non, pas celui-là. Il est trop connu ! »

Il monta au grenier, et en redescendit avec le très vieux fusil à piston de son père, une longue et lourde pétoire qui se chargeait par la gueule. Il retrouva la poire à poudre, les capsules dont on coiffait la petite cheminée, coula une balle en faisant fondre un morceau de tuyau de plomb, et mâcha longuement une boule de papier pour en faire une bourre... Enfin, il chargea minutieusement l'arme vénérable, et la cacha dans la haute pendule.

Il prit ensuite le « namerlesse », dévissa la mire, la roula dans un morceau de papier, et alla cacher le petit paquet dans le trou d'une racine d'olivier habitée par une colonie de guêpes, capables d'écarter d'improbables curieux.

Enfin, le namerlesse à la bretelle, il partit pour les Bastides.

Il passa d'abord chez le boulanger : on lui dit qu'il pétrissait au fournil.

Il demanda alors à la boulangère si elle n'avait pas un peu de tisane des quatre fleurs, parce qu'il avait de terribles

crampes d'estomac depuis deux jours. Elle le renvoya à la femme de ménage du Cercle, qui en composait un mélange fameux, avec les herbes de la colline.

Il s'arrêta au fournil, et confia son fusil au boulanger, en le priant de le remettre au facteur le lendemain matin, afin qu'il le portât à l'armurier de Saint-Marcel, pour remplacer la mire, qu'il avait, dit-il, perdue dans la colline.

« Ô malheureux, dit le boulanger, il ne pourra pas te le rapporter avant au moins une semaine ! Comment tu vas faire sans fusil, pendant sept jours ?

— Il faut que je me repose, dit Pique-Bouffigue. Je ne sais pas ce que j'ai : mon estomac est tout à l'envers, et la tête me tourne ! J'ai mangé des champignons avant-hier : c'est peut-être ça. Pourtant, je les connais bien...

— Ça arrive, dit le boulanger, ça arrive que les bons fassent du mal, quand ils poussent sur un endroit où il y en a eu des "venimeux". Ça vous tue pas, mais ça vous dérange. »

Il alla ensuite au Cercle et traversa la partie de boules d'une démarche incertaine ; les joueurs lui demandèrent ce qu'il avait, et il décrivit les champignons suspects. Cependant, Philoxène le forçait à boire un petit verre de chartreuse, pour calmer les crampes qui le pliaient en deux au beau milieu d'une phrase. Il repartit, son paquet d'herbes à tisanes sous le bras...

*
* *

Le lendemain matin, à l'aube, il fit la tournée de ses douze pièges : il avait pris trois lapins, dont un très gros mâle, qui gigotait encore, en tirant sur ses pattes brisées. Il l'acheva, d'un coup de tranchant de la main derrière les oreilles, et dit avec plaisir :

« C'est çui-là qu'il me fallait ! »

Puis il regarda le lapin, et lui dit en provençal ces paroles mystérieuses :

« Ô pauvre mâle, c'est un piège qui t'a pris, et maintenant, le piège, c'est toi... »

Il le déposa, dans la grande armoire, puis, les mains dans les

poches, il prit le chemin des collines.

*
* *

Il emportait dans son carnier un casse-croûte, avec une bouteille de vin, et sa petite « longue-vue » : c'était une vieille lunette de marine, qui lui servait d'ordinaire à surveiller l'arrivée possible des gendarmes.

En se glissant de vallons en ravins, il gagna le bord du plateau du Solitaire, et s'installa entre deux blocs de roche, derrière un cade, d'où il pouvait surveiller le paysage, du côté des Ombrées. Il vit au loin passer un bon vieux qui portait avec peine un fagot de bois mort, puis une charrette de bousquetiers, puis trois jeunes gens penchés en avant sous de gros sacs tyroliens. Mais il lui fallut attendre presque toute la journée pour voir paraître enfin son ennemi...

Il arriva vers les cinq heures, sous son grand chapeau, par le fond du vallon des Refresquières, et monta le long d'un sentier oblique qui escaladait le coteau rocheux, juste sous les pieds du guetteur. Ce coteau s'arrêtait à la base d'un à-pic de roches, et, tout le long de cette muraille, il y avait un épais fourré de cistes, de térébinthes et de cades que Pique-Bouffigue connaissait bien, car il y prenait, chaque année, quelques douzaines de lapins.

Le Siméon pénétra sous la haute broussaille... Pique-Bouffigue ne le voyait plus, mais il surveillait la pointe des branches. Il constata que l'homme s'était arrêté cinq fois.

« Cinq pièges, pensa-t-il. Peut-être ceux qu'il m'a volés ! »

L'ennemi traversa ensuite le vallon, et fit une autre tournée sur le coteau d'en face ; après une dizaine de stations, il repartit vers les Ombrées, du pas d'un paisible promeneur.

Quand il eut disparu derrière la crête, Pique-Bouffigue attendit encore un bon moment. Puis, ayant replié sa lunette, il descendit par une cheminée, et refit la première tournée de l'étranger. Il découvrit sans peine cinq pièges à lapins et la façon dont ils étaient tendus le fit sourire de pitié.

« Ô Bonne Mère ! Et dire que c'est peut-être les miens ! Ils

doivent avoir vergogne, les pauvres ! »

Il examina des yeux et de l'oreille les alentours immédiats puis il s'approcha de la base élargie d'une fente qui s'ouvrait dans l'à-pic, et s'y glissa, les pieds en avant, repoussant au passage quelques grosses pierres ; enfin, écartant les romarins, il s'assura que, couché à plat ventre, il pourrait voir, à une quinzaine de mètres, un peu sur sa droite, l'emplacement de l'un des pièges. Il alla ensuite s'y placer lui-même, et constata avec satisfaction que le rideau de cades et de messugues laissait à peine deviner l'ouverture de sa cachette. Il trancha encore quelques branchettes, mais à ras du sol, sous la mousse, et alla les cacher au fond de son trou. Enfin, il redescendit à la nuit tombée à travers les pinèdes désertes.

Quand il arriva aux Romarins, il ferma ses volets, et prépara une omelette aux tomates qui remplissait toute la poêle : il la mangea de grand appétit mais il ne se permit qu'un seul verre de vin. Il prit ensuite sa petite gourde, et la remplit aux trois quarts de café, qu'il compléta avec de l'eau-de-vie de marc. Enfin, il mit le beau lapin mort dans son carnier, prit sous son bras le vieux fusil chargé, souffla sa lampe, et ressortit sans bruit sous les étoiles.

*
* *

Il alla d'abord placer le lapin entre les mâchoires du piège qui était tendu en face de son embuscade, et sourit à la pensée que la vue de cette capture serait la dernière joie de son ennemi. Puis, il installa dans la crevasse un lit moelleux d'herbes sèches et de menthe poivrée, et passa une nuit délicieuse ; à travers le silence sonore du vallon, deux chouettes en amour se répondaient de très loin, les sauterelles vertes crissaient dans les lavandes, un heureux grillon faisait vibrer son cri d'argent, et Pique-Bouffigue nageait dans une joie sereine à la pensée que tout était prêt pour un assassinat indispensable, juste, moral et plaisant.

De temps à autre, il se régala d'une gorgée de sa gourde ; puis, il se remémorait tous les détails de la bagarre, comptait

les coups qu'il avait reçus, caressait le vieux fusil, et riait tout bas.

*
* *

C'est vers quatre heures du matin, au soleil levant, que parut le redoutable Siméon. Il suivait le petit sentier, et venait tout droit vers la vénérable arquebuse.

De loin, il distingua le lapin : il pressa le pas, tout souriant sous son grand chapeau, et, après un coup d'œil sur les environs, il se baissa pour ouvrir le piège... Tout proche, un léger coup de sifflet retentit... Siméon se releva brusquement, regarda autour de lui, et il lui sembla distinguer quelque chose à travers les romarins : un petit rond noir, surmonté d'un œil grand ouvert, un éclair rouge, une détonation assourdissante. Alors, il salua profondément, puis, la tête la première, il tomba sur sa cervelle, parce que la calotte de son crâne était tombée derrière lui, dans son chapeau.

*
* *

Sans daigner s'approcher de sa victime, le vainqueur reprit le chemin du retour sous une glorieuse aurore. En passant au Pas de Loup, il entra dans le grand lierre qui drapait la barre. Derrière l'épais rideau des longues tiges retombantes, il glissa le vieux fusil dans une fente horizontale entre deux strates de calcaire, le couvrit de gravier, de terre et de mousse. Ayant complété ces funérailles par un salut militaire au garde-à-vous, il rentra chez lui, et ferma la porte à clef, mais au lieu d'ouvrir les volets, il alluma la lampe à pétrole. Alors, les mains jointes au-dessus de sa tête, il fit une petite danse, la danse de l'honneur vengé, en regardant sauter son ombre sur le mur. Enfin, il réchauffa le restant de café de sa gourde, le but, se coucha, et s'endormit dans une grande paix.

LA femme de Siméon, qui n'était pas très nerveuse, ne s'inquiéta guère pour sa première nuit d'absence ; elle crut à une fuite devant les gendarmes, qui l'avaient sans doute forcé à faire un immense détour. Mais au matin du troisième jour, elle pensa à ce braconnier des Bastides, que Siméon, quelques jours plus tôt, avait laissé pour mort - car il lui avait raconté la bataille en l'exagérant quelque peu - et, au début de l'après-midi, elle alla informer le garde champêtre de la disparition de son mari.

Celui-ci lui répondit « qu'il s'en foutait complètement », car il faisait une partie de manille sous la treille du café Chavin, et comme elle insistait de façon désobligeante, il finit par lui dire que s'il avait eu une femme pareille, il aurait disparu lui-même depuis longtemps.

Alors, précédée par son chien de garde, elle prit toute seule le chemin des collines à la recherche de son époux.

Elle l'avait quelquefois accompagné dans ses expéditions, et peut-être était-elle guidée par une intuition toute féminine, car vers le soir, elle prit le sentier fatal, à la suite du chien, dont la queue frétila soudain : il s'enfonça dans la broussaille en aboyant, et lui rapporta joyeusement le chapeau, qui contenait encore un os en forme de soucoupe, et tout chevelu d'un côté : elle n'eut pas de peine à trouver le reste.

Les gendarmes furent prévenus ; elle leur raconta, en sanglotant, son histoire, et leur donna un signalement complet de l'assassin probable, que le récit de son mari avait d'ailleurs considérablement grandi et renforcé.

C'est pourquoi les gendarmes, qui avaient cherché un géant, n'arrivèrent que le huitième jour chez Pique-Bouffigue. Ils le prièrent de les suivre, et d'emporter avec lui son fusil : il répondit que son « namerlesse » était encore chez l'armurier, à qui le facteur l'avait remis la semaine précédente. Ils fouillèrent alors toute la ferme, et n'y trouvèrent qu'une douzaine de pièges à lapins ; Pique-Bouffigue déclara avec une certaine émotion qu'il les gardait en souvenir de son pauvre

père, mais qu'il ne savait même pas les tendre.

Cependant, ils le conduisirent à la gendarmerie d'Aubagne, où il fut longuement, très longuement interrogé par un lieutenant. Il nia constamment, avec un calme parfait, et trouva même quelques réponses plaisantes, qui firent rire cet officier. Mais au moment où il se croyait sur le point de rentrer chez lui, le tortueux enquêteur posa tout à coup sur la table un bouton de cuivre, et demanda brusquement :

« Et ça ? Qu'est-ce que c'est ? »

Pique-Bouffigue baissa les yeux sur sa veste, et ne put cacher un sursaut de fureur, qui n'échappa pas à l'ennemi. Mais il se reprit assez vite, et dit d'un ton dégagé :

« Tiens, c'est le bouton qui manque à ma veste ! Vous l'avez trouvé chez moi ?

— Nous l'avons trouvé, dit l'un des gendarmes, dans la petite grotte où s'était caché l'assassin !

— Et où est-elle, cette grotte ? demanda-t-il tout naïf.

— Vous le savez mieux que nous ! »

C'est ainsi que l'on vit son portrait dans les journaux, et qu'il fut jugé par les assises d'Aix-en-Provence.

Il nia paisiblement, jusqu'au bout, et réussit à convaincre son propre avocat, qu'on lui avait donné d'office, mais qu'il considérait comme un auxiliaire de la justice. Il reconnut seulement que le désastreux bouton lui appartenait, et qu'il l'avait sans doute perdu pendant un affût aux perdrix l'année précédente.

Les gens des Ombrées vinrent à la barre et firent un portrait assez peu flatteur de la victime ; les gens des Bastides, le facteur et l'armurier vinrent certifier que Pique-Bouffigue, pendant toute la semaine du crime, n'avait pas eu de fusil à sa disposition. De plus, il avait été gravement malade, et on l'avait vu se rouler par terre, le nez pincé et l'écume aux lèvres.

L'affaire se présentait donc assez bien, mais Pique-Bouffigue fut inquiet quand l'avocat général pria les jurés « de regarder attentivement ce front bas de brute, ces petits yeux cruels au regard féroce, cette mâchoire prognathe, ces dents de carnassier » ; et il fut bien étonné d'entendre le magistrat

« réclamer » cette tête qu'il venait de décrire avec tant de dégoût, et supplier les jurés de la lui accorder, comme s'il voulait l'emporter chez lui.

Le sourire de son avocat le rassura, mais pas pour longtemps.

En effet, celui-ci commença par affirmer que son client était évidemment un dégénéré, sans famille, sans instruction, mais de mœurs douces et innocentes, comme la plupart des idiots de village.

Il décrivit ensuite le crime, encore beaucoup plus horrible selon lui que ne l'avait dit M. l'avocat général : non pas un meurtre ordinaire, mais un véritable assassinat, longuement prémédité, assorti d'un guet-apens, et si lâchement perpétré dans le silence des collines, sur un homme sans méfiance, aux premières lueurs d'une innocente aurore provençale... Enfin, Pique-Bouffigue fut terrorisé quand l'orateur, montrant du doigt sa tête hirsute, s'écria :

« C'est à la peine de mort que vous devez le condamner ! Oui, M. l'avocat général a raison ! Oui, ce crime, il doit le payer de la vie, et non pas d'une peine dérisoire de prison ! C'est sa tête qu'il vous faut ! »

Alors, Pique-Bouffigue désespéré comprit que cet homme le trahissait, et voulait lui aussi l'envoyer à la guillotine ; il allait se lever pour hurler de rage, lorsque l'avocat, d'une voix tonnante, cria :

« S'IL EST COUPABLE ! Mais il ne l'est pas, et nous allons vous le démontrer ! »

Sur quoi Pique-Bouffigue ne put retenir un grand éclat de rire nerveux, qui fit d'ailleurs un excellent effet sur les jurés.

Alors l'avocat parla avec un parfait mépris de ce misérable bouton de cuivre qu'il montra du doigt, solitaire, sur la table des pièces à conviction...

« Voilà tout ce que nos accusateurs ont pu trouver, et ils veulent notre tête en échange d'un bouton de culotte ! Messieurs les jurés, je ne vous ferai pas l'injure de continuer cette plaidoirie, car je suis sûr que vous avez compris ! »

Les jurés provençaux, qui savaient en quelle estime sont en

général tenus les boutons de culotte (et quoique celui-ci fût tombé d'un veston), étendirent ce mépris à sa valeur de preuve, et refusèrent d'accorder à l'avocat général le chef sanglant qu'il leur demandait.

Pique-Bouffigue fut acquitté, et il sortit triomphant au bras de son défenseur, qui l'emmena aussitôt dîner chez lui.

L'innocent mangea bien, et but encore mieux.

Il demanda ensuite :

« Alors, maintenant, c'est fini ?

— Fini pour toujours, dit le vaillant avocat.

— Et s'il venait un témoin dire qu'il m'a vu ?

— Ça n'aurait aucune importance. Un acquittement est définitif. Il y a chose jugée. On ne peut pas revenir là-dessus. Et même si vous déclariez publiquement que c'est vous qui avez tué cet individu, ni la police ni la justice n'auraient le droit d'en tenir compte !

— Vous en êtes sûr ? demanda Pique-Bouffigue tout ému.

— Absolument sûr. »

Le juriste alla prendre un livre dans sa bibliothèque, et lut à haute voix un article du code, qu'il commenta.

Pique-Bouffigue voulut voir cet article : quoiqu'il ne sût pas lire, il le regarda longuement, et dit enfin à l'avocat stupéfait :

« Ça, pour moi, c'est le plus beau, parce que j'étais bien content de l'avoir tué, mais ça me faisait peine de ne pas le dire... »

*
* *

Lorsqu'il rentra aux Bastides, le lendemain, le maire offrit un apéritif d'honneur à l'innocent du village. Mais quand Philoxène eut prononcé quelques paroles de bienvenue, et qu'il parla des injustes souffrances de l'innocence persécutée, Pique-Bouffigue leva la main, et s'écria :

« Ça, c'est de la couillonnade ! Oui, c'est moi qui l'ai tué ! C'est moi ! (et il se frappait la poitrine). L'avocat m'a dit : "Maintenant, c'est permis de le dire !" Oui, c'est moi !

— Couillon, dit Philoxène, on le savait ! Mais ne le crie pas

comme ça : on finira par croire que tu l'as fait par méchanceté ! »

Pique-Bouffigue tint à raconter longuement son histoire, et les préparatifs du guet-apens, qui lui valurent d'ailleurs de très sincères félicitations. Puis, ivre d'absinthe et de fierté, il traversa les rues du village, l'œil étincelant, la tête haute, proclamant triomphalement sa propre gloire, et quand il remonta dans la colline on entendit encore longuement les aveux solennels des échos.

Son exploit, et les récits qu'il en faisait lui valurent une grande réputation de meurtrier ; jamais plus un braconnier de l'étranger n'osa s'aventurer sur ses terres, et il y gagna même la sympathie de l'officier de gendarmerie dont ses aveux répétés venaient enfin confirmer le flair...

Mais d'autre part, la parfaite réussite de sa vengeance le gonfla d'un orgueil exagéré. C'est un fait que les imbéciles, quand la chance les favorise, deviennent bien vite insupportables : c'est pourquoi il vivait orgueilleusement tout seul, dans sa petite ferme des Romarins dont il interdisait l'entrée à quiconque, en épaulant parfois son fusil.

C'EST par un beau matin de juin qu'Ugolin et le Papet (habillés « de propre », avec des chapeaux) allèrent rendre visite au solitaire : ils le trouvèrent perché dans un olivier, et le Papet fut bien surpris de le voir tailler un arbre : en réalité, il coupait de petites branches bien droites pour en faire des gluaux.

Ils s'avancèrent jusqu'au pied du tronc sans que l'autre eût paru remarquer leur présence. Le Papet, la tête levée, s'écria :

« Alors, Marius, ça va bien ? »

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? » répliqua Pique-Bouffigue et il continua de faire claquer le sécateur.

Le Papet ne fut nullement déconcerté.

« Marius, pourquoi tu me réponds mal ? Tu es fâché ? »

— Ni fâché ni ami, répondit le braconnier, je me fous de toi, pas plus. Et toi aussi, tu te fous de moi.

— Peut-être tu te fous de moi, dit le Papet, mais moi je ne me fous pas de toi, puisque je viens te voir.

— Si tu es monté jusqu'ici, c'est que tu veux me demander quelque chose.

— Tout juste, dit le Papet. Te demander quelque chose, et te donner quelque chose !

— J'ai besoin de RIEN, dit Pique-Bouffigue, et ça me fatigue qu'on me parle, et ça me fatigue encore plus de parler. »

Ugolin, déjà inquiet, parpelégeait sans mot dire. Le Papet fit un pas en arrière, pour mieux voir le visage du sauvage qui venait de monter sur la branche supérieure, et il dit avec calme, et sur le ton d'un homme d'affaires :

« Écoute, Marius, je te le dis en deux mots. Si tu veux me vendre ton bien - pas la maison, rien que ce champ et le coteau d'en face -, je t'en donne le prix que tu voudras. Regarde ! »

Il avait tiré de sa poche cinq billets de mille francs, qu'il disposa en éventail, et les brandit au-dessus de sa tête, en disant :

« C'est des billets de mille francs ! »

Car il pensait que l'autre n'en avait jamais vu.

Pique-Bouffigue ne répondit pas tout de suite, mais ils l'entendirent remuer dans l'arbre, et son visage émergea soudain du feuillage : il était rouge de fureur.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? cria-t-il. Qui est-ce qui peut s'imaginer ça ? Que moi je vais vendre mon bien ? Foutez-moi le camp, bande de cochons ! Tas de Soubeyran !

— Marius, dit le Papet, ne crie pas comme ça, que tu vas t'étouffer. Et puis moi je te parle poliment : n'insulte pas les Soubeyran, parce qu'alors ça pourrait mal finir ! »

Il avait parlé calmement, mais il avait pâli, et ses yeux brillaient d'un feu noir.

Ugolin voulut arranger les choses.

« Papet, ne te fâche pas, il a dit ça pour rire. Il est de mauvaise humeur, mais ça va lui passer... »

Le furieux hurla :

« Et cette chouette rouge, de quoi elle se mêle ? Va-t'en parpeléger ailleurs, que si je descends de cet arbre, vous allez voir ce que j'en fais, des Soubeyran... »

Alors, le Papet devint blême, les flammes rouges de la colère dansèrent devant ses yeux. Il lança au loin la canne des « douleurs », fit voler son chapeau, ôta sa veste, la jeta dans l'herbe ; les bras écartés, et le cou rentré dans les épaules, il dit d'une voix rauque et haletante :

« Allez, zou, descends ! Descends VITE que je suis pressé ! Descends, ordure, pourriture, ASSASSIN ! »

Ugolin fit un bond de côté : le braconnier venait de sauter à travers les branches, en brandissant son sécateur. Le Papet, au lieu de reculer, bondit en avant, et saisit au passage les chevilles de l'ennemi, qui tomba derrière lui, à plat sur le ventre. Ugolin s'élança : d'un coup de talon, il écrasa la main qui tenait le ciseau. Puis le Papet, qui n'avait pas lâché les chevilles, rejeta son torse en arrière, et se mit à tourner sur lui-même. Le corps de Pique-Bouffigue tournoya cinq ou six fois : à chaque demi-tour son nez ou son menton frappait le sol, et ses mains saignantes s'agrippaient en vain aux ronces... Au dernier tour, le Papet accéléra brusquement, et lâcha tout : Pique-Bouffigue, les bras étendus, fit un vol plongeant de cinq à six

mètres, et sa tête s'enfonça, en raclant le sol, dans une touffe d'aubépines, au pied d'un gros olivier, qu'elle frappa sourdement. Le Papet se frotta les mains, et alla ramasser sa veste. Ugolin s'approcha du vaincu qui ne bougeait plus, étendu sur le ventre. Il lui lança un petit coup de pied dans les fesses, mais n'obtint aucune réponse. Alors, il le mit sur le dos et vit ce visage déchiré, qui saignait autour d'un nez tordu.

Le Papet s'approcha :

« Il faudrait pas qu'il crève, dit Ugolin.

— Pourquoi ? dit le Papet. Ça arrive qu'on se tue en tombant d'un arbre. Portons-le sous l'olivier ! »

Ils le traînèrent, tirant chacun sur une jambe. Sur les taupinières, la tête tressautait...

Ils l'étendirent à plat ventre, sous l'arbre, et placèrent le sécateur à côté de lui... Le malheureux restait parfaitement inerte, aplati dans l'herbe.

Le Papet remit son veston, ramassa sa canne, puis son chapeau qui coiffait un églantier, et ils s'éloignèrent, en se retournant de temps à autre.

Quand ils furent à mi-chemin de Massacan, Ugolin déclara :

« Alors, pour les œillets, c'est foutu.

— C'est bien dommage, dit le Papet, c'était un bon coin... »

Il fit encore quelques pas, puis s'arrêta, pensif... Il réfléchit un instant, regarda autour de lui, et dit à voix basse :

« S'il ne se réveille pas, les héritiers vendront sûrement la ferme aux enchères... Je crois qu'il a encore sa sœur à Peypin... On pourrait l'acheter pour pas bien cher... »

Pensif, il regarda le ciel, puis le sol, qu'il gratta du bout de sa canne... Ugolin attendait, les mains dans les poches... Enfin, il regarda son neveu bien en face, et chuchota :

« Si on retournait le finir ?

— Non, non, dit Ugolin, épouvanté. On nous a peut-être vus... Viens, Papet, viens... »

Il entraîna le farouche vieillard, qui pesait lourdement sur son épaule.

Ils descendirent au village, pour s'y montrer, et proposèrent une partie de boules au boucher et au boulanger.

Le Papet n'en manqua pas une, et Ugolin fit de remarquables plaisanteries dont il riait le premier.

Vers six heures, il déclara qu'il lui fallait remonter chez lui, à cause de ses lapins.

En réalité, il passa derrière Massacan, et se glissa dans les taillis, pour aller jusqu'aux Romarins.

Il regarda, de loin : le cadavre n'était plus sous l'olivier... Il s'approcha en rampant. Pique-Bouffigue assis sur le parapet de la terrasse, les bras croisés, balançait sa tête de gauche à droite, puis de droite à gauche.

Ugolin se retira sans bruit, et courut porter la nouvelle au Papet.

« Il va falloir se méfier, dit l'ancêtre. Il est capable de nous tirer des coups de fusil ! »

*
* *

À partir de ce moment, ils vécurent sur le qui-vive, gardant une arme chargée à portée de la main. Rien ne se passa, les deux premiers jours. Mais le troisième, Ugolin vit paraître l'ennemi en haut du chemin qui passait devant sa maison pour aller au village. Il s'appuyait sur un bâton, mais il n'avait pas d'arme.

Cependant, Ugolin entra dans sa ferme et, par la fente du volet, il surveilla les événements.

Pique-Bouffigue descendit le raidillon. Mais au lieu de le suivre jusqu'au fond du vallon, pour remonter vers le village, il prit le sentier perpendiculaire qui conduisait à Massacan.

Son nez était bleu, entre deux yeux pochés, mais il marchait d'un pas tranquille, et promenait sur le paysage un regard satisfait.

Il s'arrêta devant la façade, et appela :

« Ô Massacan ! »

Ugolin fut stupéfait. Massacan, c'était l'ancien propriétaire,

qui était mort depuis dix ans. Pique-Bouffigue attendit un moment, regarda autour de lui, puis il appela de nouveau :

« Ô Massacan ! »

Ugolin vit alors son regard.

Dans le visage meurtri, il était clair et souriant... Il sortit, et s'avança vers le visiteur.

« Ô Pique-Bouffigue, dit-il, comment ça va ?

— Pas trop bien, dit l'autre ; pas trop bien ! Mais toi, qui tu es ?

— Moi, je suis Ugolin.

— Celui des Soubeyran ?

— Eh oui ! dit Ugolin en reculant d'un pas.

— Comme tu as changé ! dit Pique-Bouffigue. Dans mon idée, tu avais quinze ans. Ta mère va bien ? »

Ugolin, qui commençait à avoir peur, n'osa pas lui dire qu'elle était morte depuis bien des années, et répondit :

« Elle est superbe !

— Tant mieux ! »

Il passa sa main sur son visage, et dit :

« Regarde un peu ce que je me suis fait ! »

Il montra du doigt son nez en aubergine, et le projeta vers Ugolin.

« Oh ! par exemple ! dit l'autre. Et comment ça vous est arrivé ?

— J'en sais RIEN ! dit Pique-Bouffigue avec force. Figure-toi qu'hier je suis monté dans un olivier, pour couper des verguettes, et puis je me suis réveillé par terre, tout escagassé. Ça ne me fait pas mal, mais j'ai peur d'avoir eu un coup de sang, comme mon pauvre père. Le premier c'est rien, mais le second... »

Il secoua la tête, et mordit sa lèvre inférieure en signe d'inquiétude. Puis tout à coup, il demanda :

« Massacan n'est pas là ?

— Oh ! non, dit Ugolin.

— Et où est-il ?

— Au cimetière.

— Et qu'est-ce qu'il est allé faire là-bas ?

— Il est allé faire le mort, dit Ugolin. Depuis dix ans.

— Massacan est mort ? dit Pique-Bouffigue pensif... Ça c'est extraordinaire ! Tu vois ce que ça peut faire un coup de sang ! C'est pas terrible qu'il soit mort, mais c'est terrible de ne pas s'en rappeler ! Enfin, c'est pas tout ça. Figure-toi que j'avais l'idée de lui demander un service : d'aller au village pour moi... Parce qu'avec la figure que j'ai, j'aime mieux pas me faire voir. Tout le monde se foutrait de moi. Alors, je voulais qu'il me fasse les commissions...

— Il faut que j'y aille, moi, au village... Qu'est-ce que vous voulez que je vous rapporte ?

— Deux bouteilles de vin, un gros pain, et un saucisson entier. Je crève de faim.

— D'accord.

— Tu es bien brave, dit Pique-Bouffigue. Voilà les sous. »

Il lui mit dans la main un billet de dix francs.

« Tu me rapporteras la monnaie. Je reviendrai à midi. »

Il se leva pour partir.

« Attendez ! » dit Ugolin.

Il entra dans la ferme, et revint avec la moitié d'une miche, et un petit cylindre de saucisson.

« Prenez toujours ça en attendant !

— Merci, dit Pique-Bouffigue. Merci ! »

Il se mit à manger avec une voracité surprenante, lui tourna le dos, et s'éloigna.

*
* *

Le Papet écouta le récit d'Ugolin, pinça les lèvres, hocha la tête plusieurs fois, et dit :

« Il le fait exprès. C'est pour qu'on ne se méfie pas de lui. Alors il joue le fada, mais il l'est peut-être moins que nous.

— Si tu le voyais..., dit Ugolin.

— Justement, je veux le voir. Va vite faire ses commissions, et après nous irons ensemble. »

*
* *

Ils le trouvèrent assis sur le parapet, à la terrasse du mas. Le Papet, à tout hasard, portait son fusil à l'épaule.

Pique-Bouffigue les reconnut fort bien, se jeta sur les bouteilles, et voulut absolument trinquer avec eux. Il but coup sur coup quatre verres de vin, et chanta d'une voix déchirante un vieux Noël provençal : La cambo mi fa maou.

Ils se retirèrent, perplexes.

« À mon idée, il est vraiment devenu fada ! dit Ugolin.

— C'est possible, dit le Papet, c'est possible... Un grand coup sur la tête, ça peut vous retourner le cerveau comme une crêpe !

— Alors, ça serait peut-être le moment de lui proposer encore les cinq mille francs ?

— Oh ! que non ! s'écria le Papet. S'il est vraiment fada, ça pourrait lui faire revenir la mémoire ; si c'est une comédie, ça ne vaut pas la peine de lui en parler... Méfiance ! Et ne te promène plus tout seul sans ton fusil. Il a déjà tué un homme, et pour pas grand-chose ! Il ne faudrait pas que tu sois le second, et moi le troisième !... Méfiance ! »

À partir de ce jour-là, ils se tinrent sur leurs gardes, la barre à la porte, et le fusil chargé à la tête du lit.

C EPENDANT, Ugolin se « rongeaient les sangs »... Sa minuscule plantation lui donna encore deux bouquets de fleurs, et il rapporta d'Aubagne cinquante et un francs... Cette réussite lui brisa le cœur, et son chagrin fut aggravé par une courte lettre d'Attilio.

Ô collègue !

Tu te dessides ? Je t'ai mis de côté les boutures. 10 000 plantes pour deux cents vasaux, pas plus ! C'est bien assez pour te farcir douze mille francs pour la saison de bénéfice. Dès que tu me l'écris, les boutures je te les apporte, et je viens pour t'expliquer.

Ton ami
Attilio.

« Douze mille francs ! dit Ugolin. Cette année, je perds douze mille francs ! Combien ça fait de pièces de vingt francs ? »

Le Papet réfléchit un moment, ferma les yeux, remua rapidement les lèvres, compta sur ses doigts, et répondit enfin :

« Un gros paquet.

— Eh bien, ce gros paquet, moi je veux pas le perdre. J'en ai assez. C'est pas encore trop tard. Demain, je vais faire un tour du côté de Gémenos. Je suis sûr de trouver à louer une bastide quelconque, un champ, et de l'eau. Là-bas, on t'en donne tant que tu veux ! Et alors, là, nous commencerons les œillets. »

Le Papet fronça le sourcil, et ses yeux étincelèrent.

« Ça, alors ! Té, j'aime mieux pas te répondre.

— Je vais t'expliquer... »

Le Papet frappa violemment sur la table.

« Tais-toi, ou alors parle d'autre chose. »

*
* *

On n'avait jamais vu un Bastidien abandonner son village,

sauf le fils de Médéric, et les Testard. Le petit Médéric, on lui avait pardonné, parce qu'il avait fait les écoles, et qu'il était devenu douanier à Marseille : profession tout à fait glorieuse, car le douanier porte un uniforme, et il a le droit de fouiller tout le monde, même un curé ; et de plus, rien ne l'empêche de dormir, ni la gelée, ni la sécheresse, ni la grêle, et tout ça finit par une retraite, les mains dans les poches... Il n'est pas possible de faire une si belle carrière en restant aux Bastides. Mais les Testard, qui étaient allés piocher ailleurs une terre moins ingrate, avaient ainsi diffamé le sol natal, et trahi l'honneur du village : quand on passait près des ruines de leur ferme, on crachait par terre. D'ailleurs, à quoi ça servirait de réussir dans un pays « étranger » ? Aucun ami ne s'y réjouirait de votre succès, et vous ne pourriez pas déguster la reconfortante envie des voisins.

Et puis surtout, les Soubeyran se considéraient un peu comme les seigneurs du village, les gardiens de ses traditions et de ses secrets : Ugolin ressentit la profonde indignation de ce silence et il eut tout à coup honte d'avoir pensé à désertier.

« Et le Plantier ? dit le Papet, ça ne serait pas possible au Plantier ? »

C'était une lointaine petite grotte des collines, fermée par un mur de grosses pierres et dans laquelle on disait qu'un ermite avait longtemps vécu. Elle avait ensuite servi de bergerie, car une jolie source y coulait l'été comme l'hiver.

« Bien sûr que j'y ai pensé, dit Ugolin... La source est belle, mais c'est à quatre cents mètres d'hauteur : en hiver, il y a la gelée blanche tous les matins, et ça, c'est la mort des œillets... Et puis surtout, n'oublie pas que c'est encore un bien de Pique-Bouffigue !

— C'est vrai, dit le Papet... Alors, il n'y a que le bassin. Essayons d'en faire un grand près de Massacan au fond du vallon, avec des rigoles pour ramasser la pluie... Mais il faudrait savoir de quelle grandeur. Il a dit dix mille plantes. Demande-lui combien de litres par plante. Et puis aussi, le prix des boutures. Moi, en ce moment, je peux pas écrire comme il faut, parce que les douleurs m'ont gagné la main. »

Ugolin écrivit une longue lettre à Attilio, les doigts crispés sur le porte-plume, et la langue entre les dents.

Quelques jours plus tard, tandis qu'il taillait ses pêchers, il vit monter le Papet, qui lui apportait une lettre arrivée au village. Elle venait d'Antibes, c'était la réponse. Ils allèrent s'asseoir sur la margelle du puits.

Collègue,

Je t'ai pas répondu de suite pourquoi ma sœur s'est marié avec Egidio, celui qui la chaspait tout le temps. Mintenant, s'est son droit. Pour les boutures, naturellement que je t'en fais cadot. Mon père Monsieur Tornabua est d'acort. Je lui ai pas dit que tu m'a demandé le prix. Ça lui aurait fait pêne. Elles seront prête pour le mois d'April. Prépare le champ, et surtout l'eau. Mon père Monsieur Tornabua dit que pour dix mille plante il te faut une réserve d'au moins quatre cents mètres cubes. Si tu les as pas sur sur sur, c'est pas la peine de comencer pour pas finir. Tu as bien compris ? Quatre cent mètres. Et pas des mètres de longueur. C'est des cube, les mêmes qu'au certificat d'études : qu'à cause de ces mètres j'ai jamais pu le passer, et mintenant je m'en sers pour gagner des sous bien plus que l'essituteur ! C'est ça la vie ! Ecrit moi encore, mais fais un peu entention à ton ortographe ! On ni comprend rien, il faut toultan deviner ! Je dis pas sa pour te vexer. Moi aussi, samarive de ne pas bien connaître un mot comment ça s'écrie : alors, à la place, j'en met un autre !

Ton ami Attilio.

Ma sœur me dit que je te demande si tu parpeulaige toujours.

Mais cette plaisanterie amicale ne fit même pas sourire Ugolin.

« Quatre cents mètres ! dit-il... J'ai peur que ça donne un bassin aussi grand que le port de Marseille.

— Mais non ! Ne t'effraie pas ! Fais le calcul, et puis tu

verras. »

Ugolin se gratta la tête, perplexe...

« Le calcul, en réfléchissant bien, je saurais le faire. Mais ce qui m'embrouille, c'est la virgule. On sait jamais où la mettre... »

Le Papet sourit, et dit :

« Moi, les virgules, je les connais. Ce soir, à dîner, je te donnerai la réponse. »

*
* *

Le Papet savait bien compter, et les virgules ne lui faisaient pas peur ; mais parce qu'il était parti du principe qu'un mètre cube, c'est cent litres, il déclara le soir même qu'il suffirait de creuser un trou de 4 mètres par 4, sur 3 mètres de profondeur... Ugolin, ayant réfléchi, lui dit que « ça lui paraissait plutôt petit. »

Le lendemain, à l'apéritif, ils consultèrent Philoxène. Celui-ci réfléchit à son tour, puis déclara : « Moi, je connais pas très bien les mètres cubes. Mais il me semble que c'est plus gros qu'un hectolitre. Beaucoup plus gros... À mon idée, c'est au moins un muid ! »

Par bonheur, la vieille institutrice passait par là, avec son cabas, sous une mantille de dentelle noire. Ils l'arrêtèrent. Dès que lui fut posé le problème du bassin, cette femme extraordinaire, sans même prendre le temps de réfléchir, répondit tout à la file qu'un mètre cube, c'était mille litres ; qu'il faudrait un bassin carré de 10 mètres de côté et de 4 de profondeur, ce qui entraînerait l'extraction de 400 000 litres de terre, qui pèserait au moins 2 kilos par litre, soit 800 000 kilos, ce qui exigerait une année et demie de travail d'un terrassier de métier. Enfin, pour le revêtement intérieur, de 0,25 m d'épaisseur, pour une surface de 260 mètres carrés, il faudrait 65 mètres cubes de maçonnerie, à 2 tonnes le mètre cube, soit 130 tonnes. Puis, comme l'église sonnait la demie de six heures, elle les quitta au trot, stupéfaits de cette virtuosité, mais consternés par ses résultats.

Le soir à table, le Papet constata :

« C'est pas possible, Galinette. Ça serait un travail de trois ans !

— On pourrait prendre un ou deux ouvriers ?

— J'y ai pensé, mais je pense aussi que, là-haut, il ne pleut pas assez souvent pour remplir un bassin aussi grand. Il y a cette pointe du Saint-Esprit qui coupe en deux les orages quand ils viennent de Sainte-Victoire, et alors l'eau va tomber ailleurs.

— Je sais, dit Ugolin, je sais... On va réfléchir, on va voir... »

Il était tout triste, et parpelégeait mélancoliquement, en croquant les beignets de courgette...

Pendant quelques semaines, il ne parla plus des œillets, et il commençait à préparer une lettre désolée pour Attilio, lorsque la Providence vint à son aide.

PAR un tendre matin d'octobre, il y avait plusieurs personnes en costume du dimanche sur la terrasse des Romarins. Anglade le Sage était assis sur le parapet, entre Philoxène et Cabridan. Ses deux fils examinaient le cep énorme de la treille, et discutaient (en bégayant) de son âge.

Clarius, venu des Ombrées, regardait, en hochant la tête, les oliviers abandonnés... Enfin, devant la fenêtre ouverte, il y avait un groupe de trois : Casimir le forgeron, Éliacin de la Tête Rouge et Cabridan.

Ceux-là ne parlaient pas : ils regardaient avec beaucoup d'intérêt une étrange opération qui se déroulait dans la cuisine.

Sur une chaise, Pique-Bouffigue était assis, les yeux grands ouverts. Ange et le boulanger le tenaient sous les aisselles. Pamphile, debout, lui savonnait énergiquement le visage. Tout en maniant le blaireau d'une main, tandis que l'autre tenait en l'air un rasoir grand ouvert, le savonneur disait gaiement :

« Surtout ne bouge pas, couillon ! Je commence !

— Oh ! Tu peux le couper, dit le boulanger, de tout sûr, il ne saignera pas ! »

Car Pique-Bouffigue était mort, mort depuis trois jours ; mais on l'avait installé sur une chaise pour faire la dernière toilette, parce que Pamphile s'était déclaré incapable de raser un client horizontal.

Cependant, Ugolin et le Papet, eux aussi en costume des dimanches, feignaient de se promener dans le vallon en attendant le départ de l'enterrement.

De temps en temps Ugolin se baissait, arrachait une plante, puis examinait la motte qui venait avec la racine... Cette terre était brune, et rayée de noir par l'humus, qu'elle devait à sa longue jachère. Le Papet en prit une pincée, qu'il écrasa entre ses doigts, et qu'il flaira longuement. Ugolin en mit quelques grains sur sa langue, et les suçota, comme pour apprécier un vin. Puis ils s'engagèrent dans les hautes broussailles, sur le coteau, et montèrent jusqu'en haut de la pente, qui s'arrêtait devant un petit à-pic de roche blanche.

En réalité, ils s'étaient peu à peu approchés de la source, après quelques détours de promeneurs, et ils venaient d'y arriver. Il y avait là le tronc d'un vieux figuier hérissé de quelques branches mortes, mais entouré de rejetons verdoyants. Tout en pointant l'index vers le coteau d'en face, qu'ils feignaient de regarder tous les deux :

« C'est juste ici, dit le Papet. Au pied du figuier, il y avait comme un petit puits, tout juste assez gros pour un homme, et pas plus profond que ma hauteur. Il n'était pas bâti ; c'était un demi-rond de terre d'un côté, et de l'autre, le rocher. Et dans le rocher, presque au fond, il y avait un trou tout rond, comme une pièce de cinq francs. C'est par là que la source arrivait, mais elle ne montait pas jusqu'au bord du puits. Il fallait la tirer avec un seau. Camoins le Gros, qui n'était pas bête, a vu que le niveau de l'eau était un peu plus haut que son champ. Alors, il a creusé une petite tranchée ; au fond, avec des briques et des tuiles, il avait fait une espèce de rigole qui allait jusqu'au bord du champ, et puis, il avait bien rebouché la tranchée, et il avait couvert le puits. Ça fait que l'eau arrivait toute seule jusqu'en bas. »

Tout en parlant, à travers les genêts épineux et les cistes, ils étaient descendus jusqu'à une touffe de roseaux qui émergeait de la broussaille.

« C'est là que la rigole débouchait », dit le Papet.

Au pied des roseaux, il y avait quelques ajoncs ; ils sortaient d'une plaque de mousse ; les yeux levés vers le ciel, comme s'il s'intéressait à la buse qui tournait là-haut, le Papet murmura :

« Regarde autour de mon pied... Ça gisclé... L'eau est empêchée, mais elle est là... Il n'y aurait pas grand-chose à faire... »

Ugolin marcha à son tour sur la mousse, et son gros soulier fit jaillir des éclaboussures.

« Quand je pense qu'il a laissé perdre cette fortune, dit-il, je suis bien content de lui avoir cassé la gueule. Il n'avait pas tué qu'un homme. C'était un double assassin. »

Dans la ferme, quatre hommes venaient de déposer Pique-Bouffigue dans son cercueil. Son visage était si propre qu'il en était méconnaissable, et prouvait clairement que sa dernière toilette avait été la première. Comme le menuisier allait poser le couvercle sur la longue boîte, le forgeron intervint :

« Attendez ! Un jour, à la chasse, je l'ai rencontré, et nous avons cassé la croûte ensemble. C'était bien avant qu'il devienne fada. Alors, il m'a fait voir son namerlesse et il m'a dit : "Ça, c'est mon seul ami, et je veux qu'on l'enterre avec moi !" »

— Ça serait bête, dit le boulanger, de gaspiller un aussi beau fusil.

— Et puis, là-haut, qu'est-ce qu'il en ferait ? dit Pamphile. Il pourrait peut-être pas se retenir de tirer un ange au vol, et ça n'arrangerait pas ses papiers !

— Allez, allez, dit le forgeron, pas de plaisanteries en ce moment. Moi je dis qu'il faut lui mettre le namerlesse, parce que la volonté d'un mort, c'est sacré ! »

Il prit la belle arme, et la fit passer sous le bras droit du cadavre, le canon reposant sur l'épaule. Pique-Bouffigue eut l'air de partir monter la garde à la porte du Paradis.

C'est pendant que Pamphile vissait le couvercle que M. le curé arriva, précédé et accompagné de ses enfants de chœur.

Le cortège s'organisa, derrière le cercueil que six hommes portaient sur leurs épaules. Tout le long des genêts en fleur sous le mélancolique soleil d'octobre, Pique-Bouffigue partit pour son dernier voyage, suivi par une trentaine de paysans. Quand le cercueil franchit le col, et qu'on découvrit le village, on entendit sonner le glas, sur la petite cloche des Bastides...

C'est à ce moment que Philoxène demanda au boulanger :

« Tu as regardé si le fusil était chargé ? »

— Non. Je n'y ai pas pensé. Avec un namerlesse, ça se voit pas ! »

Mais Éliacin s'écria :

« De tout sûr, il est chargé, et avec des chevrotines ! Quand il rentrait à la maison, toujours il le chargeait avec des

chevrotines, à cause du sanglier qui venait quelquefois la nuit !

— Ça, dit le Papet, ça pourrait être dangereux.

— Surtout, dit le forgeron, qu'il avait limé la gâchette pour qu'elle soit plus sensible... Il disait qu'un coup de vent, ça suffirait pour le faire partir ! »

Cette révélation courut le long du cortège.

Philoxène, qui marchait derrière le curé, se retourna pour dire :

« Il y a peut-être le cran de sûreté ?

— Ça m'étonnerait ! » dit le forgeron.

Il y eut un peu de flottement dans les rangs ; derrière la planche de sapin, le canon du namerlesse était braqué sur eux, juste à la hauteur des visages... En quelques pas, le cortège se sépara en deux files qui laissaient entre elles un assez large espace pour le libre passage des chevrotines, après leur traversée de la tête de M. le curé, ce saint homme, qui ne risquait rien de pire que le Paradis...

Au cimetière, le Papet fut grave et digne, mais il dut plusieurs fois pincer le bras d'Ugolin, qui souriait sans le savoir, et qui chantonnait.

Après les funérailles, il y eut comme d'habitude une réunion au Cercle, où l'on but un peu de vin blanc à la mémoire du défunt. Ugolin et le Papet bavardèrent avec le père Anglade.

« Alors, dit le Papet, c'est toi qui hérites ?

— Oh ! non, dit Anglade. Nous étions cousins, oui mais d'un peu loin. C'est-à-dire que la mère de son père était la bonne cousine de mon grand-père. C'était une fille Anglade.

— Par conséquent, tu dois avoir droit à quelque chose ?

— Non. C'est sa sœur qui aura tout.

— Nous aussi, on est parents, dit Casimir. Camoins le Borgne, le père de Camoins le Gros, qui était le père de Florette et de Pique-Bouffigue, il avait épousé la sœur de mon grand-père. Ça fait qu'on est un peu du même sang. Mais naturellement, c'est Florette qui hérite. »

Le Papet, qui bourrait sa pipe, ne leva pas les yeux, mais il demanda : « Vous croyez qu'elle est encore vivante ?

— Pourquoi pas ? dit Anglade. Elle est plus jeune que toi. Je

sais que son mari est mort... C'est quelqu'un qui le disait à la foire d'Aubagne, il y a cinq ou six ans. Mais elle, je ne crois pas... Les femmes, ça a la vie dure !

— Et qui c'est, cette femme ? demanda Ugolin.

— Une que ton Papet a bien connue. Pas vrai, César ? »

Le Papet fouillait ses poches, à la recherche de ses allumettes. Anglade reprit, presque à mi-voix :

« C'était Florette de Bérengère, Florette Camoins, la jolie.

— Et où est-elle ? » dit Ugolin.

Le Papet finit d'allumer sa pipe, et répondit :

« À Crespin. Parce qu'elle avait épousé Lionel, le maréchal-ferrant de Crespin. »

Philoxène, qui versait le vin blanc à une table voisine, tourna la tête vers le Papet, et demanda sur un ton presque menaçant :

« Qui c'est qui parle de Crespin ? »

*
* *

Crespin, c'était un très gros village, qui possédait de vastes terrains communaux, contigus à ceux des Bastides... Dans une page du grand Anatole France, on demande à un ministre : « Pourquoi vous battez-vous si souvent contre vos voisins ? » Le ministre très étonné, répond : « Avec qui voulez-vous que nous nous battions ? » Crespin était donc l'ennemi héréditaire, et pour toutes sortes de raisons. Cela venait naturellement de très loin, et peut-être (selon Philoxène) du temps des Romains.

Le premier sujet de querelles avait toujours été la chasse, c'est-à-dire le braconnage, qui fournissait gratuitement une bonne part de l'alimentation.

Or, « ceux de Crespin », avec une rare impudence, étaient jadis venus tendre leurs pièges dans les collines des Bastides. Après bon nombre de rixes, ceux des Bastides avaient « pris la grosse colère ». Ils organisèrent une surveillance constante par une douzaine de guetteurs, qui étaient des femmes et des enfants, et tout Crespinois signalé, pris en chasse par quatre ou cinq vigoureux gaillards, était renvoyé à sa famille avec un

visage méconnaissable. Alors, un de Crespin, qui était député, fit nommer un autre Crespinois, qui revenait du service militaire, au grade de brigadier de gendarmerie à Aubagne... Celui-ci, qui avait été rossé par les Bastidiens dans sa jeunesse, ne quitta plus les collines des Bastides ; en moins de six mois, il dressa trois procès-verbaux ; mais il ne put faire le quatrième, parce qu'un jour on le trouva pendu à un sorbier, près de la Baume des Ratepénades, et l'on ne sut jamais qui avait fait le coup.

Pour le venger, ceux de Crespin avaient mis le feu à la grande pinède du Pas du Loup, le premier jour d'un beau mistral, et il avait fallu trente ans pour refaire cette forêt...

Cependant, la guerre des braconniers s'était calmée au cours des années, car Crespin avait connu la prospérité, grâce à la découverte d'une mine de lignite, et à un petit canal d'irrigation creusé par les soins du gouvernement. Un lapin ou six grives n'avaient plus pour eux une aussi grande importance alimentaire. Alors (et ça prouve leur méchanceté) ils avaient trouvé autre chose.

Quand ils voyaient arriver un mauvais nuage, ils tiraient des coups de canon, et la grêle qu'ils avaient certainement méritée (puisque le Bon Dieu la leur envoyait) venait ravager les maigres vignes des Bastides... Enfin, il y avait la grave question de la « mouche ».

Ceux de Crespin n'avaient plus beaucoup d'oliviers. Ils en avaient sacrifié des centaines (autre crime) pour planter des vignes, et ne soignaient plus ceux qui leur restaient : alors, la mouche de l'olive s'y mettait, et si par malheur, au moment des fleurs, soufflait le vent d'est, elle venait jusqu'aux Bastides, et la moitié de la récolte était perdue...

Il y avait une liste interminable de griefs réels mais grossis et complétés par des racontars transmis de père en fils. « Ceux de Crespin » avaient aussi leur liste, et disaient couramment que « ceux des Bastides » appartenaient à une race quasi préhistorique, composée en majorité d'idiots, d'aliénés et d'assassins. En réalité, ils se ressemblaient comme des frères, et sous des dehors de bonne humeur et de jovialité provençale,

ils étaient pareillement jaloux, méfiants et secrets.

*
* *

« Nous parlons de Crespin, dit Anglade, parce que nous parlons du mariage de Florette...

— Tu y étais, toi ?

— Bien sûr. Je revenais du service militaire ; il y a presque quarante ans de ça.

— Et moi, dit le Papet, j'étais bien loin d'ici : j'étais à l'hôpital militaire en Afrique... Je suis revenu presque un an après, mais mon père m'avait raconté la bataille.

— Quelle bataille ? demanda le géant Éliacin, qui s'était approché.

— La bataille du mariage ! »

Les jeunes formèrent le cercle, le verre en main, et Anglade parla.

« Florette Camoins, c'était la merveille du pays. Un peu fière, mais vraiment belle. Un soir, elle est allée à la fête de la Valentine, avec d'autres filles d'ici. Et là, elle a dansé avec ce Lionel qui était grand et fort, avec de belles moustaches noires... Ils se sont plu du premier coup, et peut-être dix jours plus tard, à la fin de la messe, M. le curé a annoncé le mariage. Ça a fait comme une dynamite, et le père et la mère de Florette baissaient la tête, et ils se faisaient bien petits. Mais elle, qui était au premier rang, s'est retournée, et elle a mis les poings sur les hanches, et elle a regardé tout le monde bien en face. Alors M. le curé s'est mis à parler de l'oubli des injures, et il a dit que ce mariage, c'était le Bon Dieu qui l'avait voulu, pour nous donner l'occasion de faire la paix - que déjà M. le curé de Crespin avait promis de faire tirer le canon de la grêle tout à fait de l'autre côté, et que comme ça la grêle irait tomber sur Roquevaire - et puis, il a dit que ceux de Crespin, c'étaient nos frères, aimez-vous les uns les autres, et patin-couffin. Bref, ils sont venus au moins trente pour la noce, avec leur curé en tête. Le nôtre est allé à sa rencontre, et ils se sont embrassés. Après, il a béni ceux de Crespin. Puis, celui de Crespin nous a tous

bénis. Et puis, à la messe du mariage, ils ont prêché tous les deux. Mes amis, tout le monde pleurait.

— Pourquoi ? demanda Ugolin.

— Parce que c'était beau ! cria Philoxène. Moi j'avais sept ou huit ans, je me rappelle qu'à la sortie de la messe tout le monde se serrait les deux mains ! Moi, une dame de Crespin, très bien habillée, m'a embrassé, et elle a dit : "Vive les Bastides, où l'on fait de si beaux enfants !"

— Ô Philoxène, dit le menuisier, tu es sûr que c'était toi ? »

Anglade reprit :

« Ceux de Crespin disaient que tout ce qui était arrivé, c'était de leur faute. Et nous, on disait que c'était de la nôtre. À la fin, on s'est mis d'accord que nous avions été aussi bêtes les uns que les autres, et tout ça allait très bien. On nous avait mis par paires : un garçon de là-bas avec une fille de chez nous, et versi-versa... On a commencé un grand banquet sur la place, aux frais de Camoins le Gros, le père de la mariée. Il y avait six jambons énormes, au moins trente gigots, et cinquante poulets de grain, bien bourrés de pèbre d'aï et rôtis aux sarments... »

À l'énoncé de ce menu, le géant Éliacin, les babines retroussées, et le nez plissé, ouvrait de très petits yeux noirs, et ne respirait plus. Anglade continuait :

« Ceux de Crespin avaient voulu apporter leur vin : deux barriques de 125 litres. Il était joli à voir, mais peuchère, un peu trop léger, ça fait qu'on le buvait comme de l'eau... Alors le vieux Médéric, qui avait la tête assez faible, a demandé - très gentiment et même poliment - comment ils faisaient pour fabriquer une aussi bonne piquette. Du coup, une femme de Crespin a dit que nos poulets de grain, elle avait cru que c'étaient des étourneaux... Chacun a voulu dire la sienne, enfin d'une parole à l'autre, il y en a qui sont montés se battre sur la table, la table s'est effondrée, et c'est parti aussi vite que le feu dans un grangeon...

— Moi, dit Philoxène, j'étais grimpé dans l'acacia, avec Casimir... On a tout vu.

— On s'est régalés, dit Casimir. Les femmes se graffignaient, les hommes se roulaient par terre. Tout le monde

criait, et pas un seul coup de pied au cul de perdu !

— Et les deux curés qui essayaient de les séparer, dit Anglade, ils auraient mieux fait de ne pas s'en mêler ! Le nôtre, un Crespinois l'a endormi d'un grand coup de jambon sur la tonsure, et le leur, il avait reçu une chaise volante : sa tête avait passé entre les barreaux, et il n'arrivait plus à la sortir... Moi, j'avais presque fini d'étrangler un grand borgne, tout frisé... Je le lâche, et je lui dis : "Tu as compris, maintenant ? Fous le camp, sauvage !" Il reprend sa respiration, et il me tire un coup de savate dans l'estomac qui me fait remonter la piquette jusque dans le nez : je pleurais comme un désespoir, j'y voyais plus rien. Je me suis vite caché derrière l'acacia, à tousser, à cracher, à m'essuyer les yeux ; et la dernière chose que j'ai vue, c'était la carriole du père Camoins qui emportait les mariés au grand galop. Et alors, depuis ce jour-là, ceux de Crespin, c'est bien plus pire qu'avant, et Florette, à ce qu'il paraît que dans un rien de temps elle est devenue plus crespinoise que Crespin !

— Avec le caractère qu'elle avait, dit le Papet, ça n'a pas dû la changer beaucoup !

— Moi, dit Philoxène, je lui ai écrit officiellement pour lui annoncer la mort de son frère. Mais elle ne recevra ma lettre que demain matin. Si elle est vivante, elle va peut-être venir pour l'héritage...

— C'est vrai qu'elle hérite ! » dit le boulanger.

Ugolin regarda le Papet, qui faisait une moue méprisante.

« Elle hérite de pas grand-chose, dit-il.

— Je suis pas de ton avis, dit Anglade. Les Romarins, ça semble que ça ne vaut rien, parce que Pique-Bouffigue n'y a jamais rien fait. Mais d'abord, la maison doit être encore bonne. Quelques petites réparations, un peu de peinture, ça serait pas vilain. Et puis, cinquante oliviers d'avant la guerre de septante...

— Ils sont bien malades, dit Ugolin... Ils sont partis en misère...

— Si on leur court après avec une pioche à la main, on peut encore les rattraper...

— Il faudrait courir vite, et avec une grosse pioche...

— Une trentaine d'amandiers, poursuivit Anglade, et deux hectares de bonne terre. Presque tout à plat, sur le fond du vallon.

— Oui, dit le boulanger, mais c'est un endroit que la pluie ne veut pas le connaître ! Nous, nous avons un petit champ là-haut, un peu plus loin que les Romarins. On ne l'a jamais cultivé à cause de ça... Les orages, on les entend venir, on les voit s'approcher... Mais dès que les nuages frappent sur la pointe du Saint-Esprit, ça les coupe en deux, et l'eau va tomber sur l'autre versant des deux collines : il en reste à peine quatre gouttes pour le vallon...

— Ça c'est possible, dit Anglade, seulement, ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que chez Pique-Bouffigue, il y a une source... »

Ugolin parpelégea trois fois.

« Il y avait une petite source, dit le Papet.

— Moi, dit Anglade, je l'ai vue. Elle était très belle, puisqu'elle faisait un petit ruisseau, large comme la main d'un homme.

— Moi aussi je l'ai vue, quand j'étais petit, à la chasse avec mon père, dit Pamphile. Ça m'avait semblé un vrai ruisseau !

— Tu devais être bien petit, dit le Papet, et c'était sûrement après un orage. Parce que moi j'y ai bu, il y a peut-être quarante ans. Ça coulait gros comme mon doigt. Mais depuis, elle s'est perdue.

— Tu crois que ça peut se perdre, une source comme celle-là ?

— J'y ai jeté un coup d'œil ce matin, répliqua le Papet : c'était sec comme de l'amadou... La vérité, c'est que ce fainéant de Pique-Bouffigue ne s'en est pas occupé, elle s'est bouchée, et alors, elle s'est fait un passage en dessous : elle a plongé, va savoir jusqu'où ?

— Si on faisait un puits ? dit Casimir.

— Tu perdrais ton temps ! dit le Papet. Cette eau, elle devait venir de la Profondeur. Quand les saletés l'ont empêchée de remonter, elle s'est fait son passage dans la Profondeur. Peut-

être à trente mètres, peut-être à cent mètres. Je le connais, moi, le caractère des sources. C'est comme une belle fille. Quand on les oublie, elles s'en vont, et c'est fini.

— Pourtant, dit le boulanger, l'année dernière, en passant sous la barre sur le coteau, j'ai vu un figuier. Ça prouve qu'il y a de l'eau pas loin !

— Ça prouve qu'il y en a eu, dit le Papet. Un figuier, une fois qu'il est bien parti, il n'a plus besoin de rien. Celui-là, il a au moins cent ans !

— Pourtant, dit Philoxène, puisqu'il fait des rejetons... »

Le Papet, la voix dure, lui coupa la parole.

« Toi, quand tu parles des apéritifs, je t'écoute. Mais les sources, ce n'est pas ton métier. Le Pernod, ça ne vient pas d'une source. Moi, je dis que celle-là, on ne la reverra jamais. Je dis que ces oliviers sont perdus, que cette terre est pourrie de chiendent, et que le peu qu'on y fera pousser, les lapins, les blaireaux et les sauterelles n'en laisseront rien du tout. Il faudrait défoncer au moins à quatre-vingts, faire une clôture de quinze mille francs de grillage, et après, on pourrait ramasser quatre pommes d'amour, trente pommes de terre, et cinquante kilos de pois chiches : et pour les porter au marché, il faudrait refaire deux kilomètres de route !

— C'est la vérité, dit Ugolin. Moi, si on me la donnait pour rien, j'en voudrais pas ! »

LE soir même, tout en mangeant un civet presque noir (à cause du vin de jacquez) ils tinrent longuement conseil.

Ugolin voulait aller le lendemain voir Florette à Crespin.

« Jamais de la vie, cria le Papet. Si tu vas demander, tu fais voir que tu as envie, et alors on te dit des prix trois fois trop chers. Et puis, Florette, si elle sait que c'est pour nous, elle dira non...

— Pourquoi ? »

Le Papet fit un sourire mélancolique et dit :

« Parce que. Elle est comme ça.

— Alors, qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Écoute mon plan. »

Il commença à bourrer sa pipe.

« Premièrement, Florette, elle ne viendra jamais ici. Ensuite, quand elle était jeune, elle aimait beaucoup les sous. En vieillissant, ça doit être encore pire. Donc, elle vendra. Est-ce que tu crois qu'il y a une seule famille au village qui aura envie d'acheter ça ? Je te parle de ceux qui ont de quoi. »

Ugolin réfléchit un moment, et dit :

« Non. Ça, je ne le crois pas. De la terre, ils en ont presque tous de trop. Et puis, personne ne quittera les champs du vallon pour aller s'installer là-haut. Non. Mais il peut venir un étranger.

— Et qu'est-ce qu'il viendrait faire, cet étranger ?

— Des légumes verts, ou même peut-être des fleurs ! Comme moi ! À cause de la source !

— Eh oui, dit le Papet. Nous y sommes. À cause de la source. Mais s'il n'y avait pas la source, qu'est-ce que ça vaudrait ?

— Rien, dit Ugolin. Rien. Mais elle y est. »

Le Papet mit sa pipe à la bouche en souriant, puis il cligna de l'œil malicieusement, et prit tout son temps pour allumer la perruque de tabac. Enfin, il dit à mi-voix :

« Elle est déjà bouchée aux trois quarts. Et si, par ACCIDENT, elle se bouchait complètement ? »

Ugolin, perplexe, demanda :

« Quel genre d'accident ?

— Suppose, dit le Papet, que tu passes près de la source, avec un sac de ciment sur le dos. Tu glisses, tu tombes, et le ciment va tout juste boucher le trou !... »

Ugolin hésita une seconde, puis il fit un immense éclat de rire, et il cria :

« Bravo, Papet ! On va la boucher demain ! C'est ça qu'il faut faire : c'est ça l'ACCIDENT ! »

Mais il redevint tout à coup sérieux :

« Il y a un défaut, dit-il. Cette source, elle est connue... Ils en ont parlé, au Cercle...

— Oui, mais si des étrangers viennent visiter la ferme, personne ne leur dira rien. Il faut tout préparer pour y aller demain. Maintenant, occupe-toi d'abord du ciment. Un couffin, ça suffira. Et puis, taille deux ou trois gros bouchons en bois dur. Gros à peu près comme une bouteille, mais plus petits de l'autre bout, et fais-les bien sécher près du feu. Maintenant, parlons d'autre chose : je vais écrire tout de suite à Graffignette.

— Qui est-ce ?

— Tu ne la connais pas, parce qu'elle est partie d'ici avant ta naissance. C'était la Marie d'Hortense, celle des Castelot de la Germaine. Grasse comme une caille, avec une figure d'ange. On l'appelait Graffignette parce que quand les garçons voulaient l'embrasser, elle leur graffignait la figure : elle se coupait les ongles bien pointus, exprès. C'était sa gloire, et M. le curé la donnait comme exemple. Mais à force de graffigner le monde, elle a fini par rester vieille fille, et quand ses parents sont morts elle est devenue la bonne du curé de Mimet. Et puis, il y a quatre ou cinq ans, le pape a mis ce curé à Crespin, et elle doit encore y être avec lui...

— Si elle l'a pas graffigné !

— Oh ! À son âge, on n'a plus guère l'occasion de graffigner quelqu'un... Et comme elle était l'amie de Florette, elles doivent se fréquenter... Je vais lui écrire tout de suite.

— Et si elle est morte ?

— Hé là ! dit le Papet, les gens de mon âge ne sont pas tous

morts !

— Pas tous, dit Ugolin, mais beaucoup.

— C'est vrai. Eh bien, si elle est morte, la lettre nous reviendra...

— Et comment ?

— Parce que je mettrai mon adresse derrière. »

Ugolin parut inquiet.

« Et tu n'as pas peur qu'une lettre avec deux adresses, ça embrouille le facteur ?

— Mon pauvre Ugolin, ce que tu peux être couillon, c'est incroyable. À la poste, ils regardent d'abord la bonne adresse, du côté du timbre. Et puis si la personne est partie, ou si elle est morte, alors ils retournent la lettre de l'autre côté, ils voient la petite adresse, et ils te la rapportent. Et alors, ça te fait comprendre que Graffignette n'y était plus, ou qu'elle est morte !

— Mais qui c'est qui met le timbre pour te la renvoyer, cette lettre ?

— Personne, dit le Papet, un peu énervé. Il n'y a pas besoin de timbre, puisque, finalement, le premier que tu as mis n'a servi à rien, du moment que ta lettre n'est pas arrivée où tu voulais. Et alors, à la poste...

— Écoute, Papet, ne te fatigue pas : je n'y comprends rien, mais ça n'a pas d'importance. Écris toujours la lettre, et nous verrons bien ce qui va se passer. »

Pendant que la muette desservait, ils firent les préparatifs indispensables à leur entreprise. Il fallut retrouver l'encrier, puis y ajouter de l'eau tiède et du vinaigre. La plume, frottée avec du sable, fut remise à neuf. Enfin, la lettre fut commencée, et il y eut une petite discussion à propos de chaque phrase, sur ce qu'il fallait dire et ne pas dire. L'écriture du Papet était assez lisible, mais il ne se souciait guère de l'orthographe, qu'il réformait sans le moindre parti pris.

Vers les minuit, il eut fini, et il relut la missive à haute voix. Ugolin la trouva parfaite, et il remonta d'un pas léger, sous les étoiles, vers Massacan.

*
* *

En attendant la réponse de Graffignette, ils passèrent tout de suite à l'action.

Le Papet vint le chercher un matin, à l'aurore. Il avait dit la veille, au Cercle, qu'il irait passer la journée dans la colline pour chercher des champignons, car on était au début de novembre. Il portait deux gros carniers, dont les bretelles se croisaient sur sa poitrine : l'un contenait des nourritures, et deux goulots de bouteilles en sortaient. Dans l'autre, des outils.

Ugolin l'attendait, en mangeant une salade de pois chiches avec des oignons frais. Sur la table, il y avait deux bondes coniques, taillées dans une branche d'yeuse, et séchées dans les cendres chaudes du foyer.

« Je crois que la plus petite ira bien, dit le Papet. Quitte ces souliers, et mets des espadrilles. Tu as une barre à mine ?

— Je l'ai portée là-bas hier au soir. Elle est cachée dans la broussaille avec la massette, le burin, le grand couteau-scie, et le petit pic. »

Il noua fortement ses lacets, se leva, et alla prendre un sac à demi plein qu'il jeta sur son épaule.

« Ça, c'est le ciment, dit-il. Le ciment de l'ACCIDENT ! »

*
* *

Ils montèrent aux Romarins en silence, sous le couvert des pinèdes.

Le jour se levait, un peu hésitant, dans une aurore sans couleur, dont le silence n'était troublé que par le « tchic » discret des grives.

Le Papet alla se cacher en haut de la petite barre, juste au-dessus de la source, derrière un rocher touffu. De là, il pouvait surveiller le paysage et diriger le travail.

Ugolin coupa d'abord tous les rejets du figuier, puis s'attaqua aux racines de la souche. Ce fut très long, car pour éviter le bruit, il ne lançait pas le pic : il l'enfonçait, en

appuyant sur le manche avec son pied, et s'en servait ensuite comme d'un levier ; puis il évacuait la terre ameublie avec la truelle... Ces racines n'en finissaient plus ; mais comme elles descendaient vers le griffon de la source, le sol devenait peu à peu de la boue. À dix heures, il avait creusé un petit puits semi-circulaire, qui plongeait à un mètre cinquante, contre la barre.

Il suait à grosses gouttes, non seulement à cause de ses efforts physiques, mais surtout parce qu'il craignait d'être surpris : le tas de déblais aurait rempli deux brouettes, et il eût infailliblement attiré l'attention d'un passant. Bien sûr, il ne venait jamais personne dans ce vallon : mais c'est justement dans ces moments-là qu'arrive le seul promeneur de l'année.

De temps à autre, la voix du Papet murmurait :

« Vas-y, Galinette... Il n'y a personne, mais dépêche-toi.

— J'en fais tant que je peux. Mais c'est les racines. Il y en a toute une tignasse autour des grosses. »

À travers la boue, qui étouffait heureusement le bruit, il poussait et tirait la lame du couteau-scie...

Enfin, vers midi, après avoir rejeté sur les déblais une dizaine de morceaux de racines, il tira sur la dernière carotte : elle résista longuement ; au fond de ce trou, il ne pouvait pas utiliser toute sa force... Alors, il y attacha une corde, consolida le nœud avec du fil de fer, remonta sur le bord, et tira par grandes secousses. À la troisième, la racine vint, et un jet d'eau encore invisible fusa sous la boue, qui se mit à danser.

Ugolin s'affola : si le petit puits se remplissait trop vite, comment pourrait-il trouver le trou rond, pour y enfoncer le bouchon ? À voix basse, il appela : « Papet ! Viens vite ! L'eau va me gagner ! » Sans mot dire, le Papet descendit : mais avant qu'il ne fût arrivé, le niveau cessa de monter. Ugolin vit un petit tourbillon à mi-hauteur contre la paroi croulante du puits ; c'était par là qu'elle s'en allait.

« Cocagne ! dit le Papet. C'est la petite rigole souterraine du vieux Camoins... L'eau doit sortir en bas, là où il y a les roseaux...

— S'il passe quelqu'un, et qu'il voie cette inondation nous sommes foutus ! gémit Ugolin.

— Pleure pas, Galinette. Espère un peu : on va voir le trou... Il est dans la roche, juste devant toi ! »

L'eau devenait plus claire, et ils distinguèrent le jet. Ugolin, appuyant ses paumes sur les bords du puits, se laissa descendre doucement.

« Ô Bonne Mère ! Elle est glacée... Je sens plus mes pieds... »

Parce qu'elle avait débouché la rigole souterraine, l'eau s'écoulait maintenant plus vite qu'elle n'arrivait, et le niveau baissait lentement.

Il plongea son bras jusqu'au coude, et dit :

« Ça y est... J'y suis... Je touche le trou. Je crois que la petite bonde ira bien... C'était cette racine qui la bouchait... Il y en a encore un morceau dedans... »

Le Papet lui fit passer le bouchon. Il fut forcé de s'accroupir pour le pousser dans le trou.

« Oyayaïe ! C'est terrible comme les fesses c'est plus sensible que les pieds. Mais ça va être difficile de frapper sur le bouchon, à cause de l'eau... »

— Tiens-le en place, dit le Papet. Elle va baisser. Mais d'abord, remplis la cruche, que je prépare le mortier. »

À bout de bras, il la lui fit passer : Ugolin la lui rendit pleine.

Au bout d'une minute, l'eau était descendue juste au-dessous du bouchon de bois, qui était entouré d'une couronne de petits jets. Au troisième coup de marteau, ils disparurent.

Le Papet gâchait déjà le sable et le ciment avec du gravier. Ils tassèrent ce béton au fond du trou, jusqu'au-dessus de la bonde.

« N'en mettons pas trop ! dit Ugolin : Oublions pas que c'est moi qu'il faudra que je la débouche, cette source ! »

Le Papet remonta sur la barre, pour reprendre sa faction. Cependant, Ugolin rejetait les déblais dans le petit puits, couche par couche, et il les tassait en dansant comme pour fouler le raisin dans la tine. Soudain, la figure du Papet se pencha au bord de la barre, et chuchota.

« Bouge plus ! J'ai entendu du bruit... »

— Où ?

— Dans la maison... »

Ils écoutèrent : un long silence, puis quelque chose grinça dans le grenier.

« C'est pas le fantôme de Pique-Bouffigue, dit Ugolin en riant. C'est les rats... J'en ai vu courir sur le toit, hier au soir. Ils sont gros comme des lapins. »

Ils écoutèrent encore un moment. La façade était morte, tous volets fermés. Le silence était si profond qu'ils entendirent un appel de perdrix qui venait d'aussi loin que le vent. Enfin le Papet chuchota :

« Tu peux y aller. »

Ugolin termina la remise en place : mais comme il s'y attendait, le puits ne put pas recevoir toute la terre qui en était sortie et qui avait foisonné. Il transporta le surplus un peu plus loin, au pied de la barre, et en fit un monticule. Le Papet, redescendu, l'aida à complanter de thym et de cistes le terrain que tout ce travail avait dénudé, le monticule reçut une épaisse couche de ramilles de pin.

« Maintenant, dit le Papet, il faut descendre au bord du champ couper les cannes, et surtout enlever la mousse et les joncs ! »

La rigole souterraine avait fonctionné, et deux longues flaques d'eau brillaient au bord du champ.

« Malheur ! dit Ugolin. Si quelqu'un voyait ça...

— Arrache les cannes, et laisse-moi faire. »

Il alla extraire un piquet de la clôture oblique, en raviva la pointe en trois coups de hachette, et perça le fond des flaques d'une dizaine de trous. En quelques minutes, l'eau disparut. Alors, il boucha les trous à coups de talon, et recouvrit le sol mouillé de feuilles mortes. Puis il déchira la grande plaque de mousse, et il en dispersa les lambeaux dans le champ broussailleux. Cependant, Ugolin avait réussi à déterrer une grande quantité de racines de roseaux, qui ressemblaient à des chapelets de petits topinambours...

« C'est terrible ce qu'il y en a, dit-il. Il en reste encore autant !

— On reviendra, dit le Papet. Pour aujourd'hui, ça suffit.

L'angélus sonne, et on n'a encore rien mangé. Moi je la crève. Allez, zou ! Partons ! »

Après avoir lié en fagots les racines du figuier puis les roseaux, ils rassemblèrent les outils.

« On va manger à la colline ? demanda Ugolin.

— C'est pas la peine. Allons chez toi. On fermera les volets, et après, on fera la sieste ! »

Ils redescendirent à Massacan ; le Papet marchait en éclaireur, devant Ugolin chargé des outils.

Portes et fenêtres closes, ils mangèrent sous la lampe, longuement, et sans mot dire. Le fagot de racines se consumait dans l'âtre. De temps à autre, ils échangeaient des clins d'yeux, et de petits éclats de sourires, comme pour célébrer la réussite d'une bonne farce.

LES jours suivants, Ugolin prit l'habitude de retourner aux Romarins aux premières clartés de l'aube. Il y montait sans le moindre bruit, l'oreille tendue, portant à tout hasard un couteau-scie, une hachette et une corde comme quelqu'un qui va « faire du bois ».

Il examinait d'abord longuement la tombe de la source, parce que l'eau, c'est traître : quand on la cherche, on ne la trouve pas. Quand on veut l'arrêter, souvent elle s'arrange pour ressortir « en un quelque part »... Mais il constatait chaque matin que l'opération avait parfaitement réussi : aucune trace d'humidité ne paraissait à la surface du sol, aucun rejeton du figuier n'avait surgi ; vraiment, ils avaient fait du beau travail.

Il allait ensuite à la sortie de la rigole : parfois, il n'arrivait pas lui-même à retrouver l'endroit, et il en riait de plaisir et de fierté.

Après ces vérifications, il se mettait à l'ouvrage.

Autour des oliviers, déjà cernés par des rejetons presque adultes, il semait à poignées des graines de chardon, de ciste, de clématite. Puis il taillait judicieusement les ronciers, afin d'exalter la végétation des plus belles tiges. Avec les rejetons sacrifiés, il prépara chez lui des boutures, ponctuellement arrosées, et les planta avec soin aux quelques endroits où il était encore possible de se frayer un passage. Ces plantes maudites, surprises par tant d'amitié, se lancèrent à l'assaut des amandiers rabougris avec une exubérante férocité. Il alla jusqu'à tenter des greffes sur les ronces. Elles réussirent toutes du premier coup.

Ces travaux singuliers l'amusaient beaucoup. Il se disait à voix basse :

« Je bouche les sources, je plante des ronces, je greffe les gratte-culs, je suis le paysan du Diable ! »

Avant de repartir, il prenait soin de la vieille bastide. Avec un poteau arraché à la treille, il crevait les boursouflures du crépi, et en faisait tomber deux ou trois plaques ; puis il lançait

des pierres sur le toit, afin de casser quelques tuiles...

Il redescendait ensuite à Massacan, satisfait, pour les travaux de la saison.

C'est-à-dire qu'il sciait du bois pour sa cheminée, récoltait quelques carottes, des choux-fleurs, des radis, et qu'il taillait ses quelques arbres fruitiers, mais sans la moindre conviction, parce qu'il pensait à ses œilletons, et qu'il attendait avec une impatience fébrile des nouvelles de Graffignette.

*
* *

Un matin de décembre, en descendant des Romarins, il trouva le Papet assis sous le mûrier. Le vieillard, enfermé dans une longue pèlerine de berger, fumait sa pipe, sous un soleil pâle et lointain.

Quand il vit arriver Ugolin, il se leva, et lui montra de loin une feuille de papier.

Ugolin pressa le pas, et demanda :

« C'est la réponse ? »

— Et qu'est-ce que tu veux que ce soit ? »

Ugolin regarda d'abord si personne n'était en vue, puis, les poings sur les hanches, il se planta devant son parrain, qui mettait ses lunettes, et il écouta, le menton pointé.

Le 5 de décembre, Fête de saint Sabas.

Mon Cher César,

Tu fais toujours des coups extraordinaires. Après au moins trois douzaines de Noël, tu m'écris de Florette. Et imagine-toi que le facteur me donne ta lettre juste le jour qu'elle est morte, et que je revenais de l'habiller ! Les voix de Dieu sont impénétrables. Imagine-toi ! C'est ça que je ne t'ai pas répondu plus tôt. J'ai dans l'idée qu'elle ne doit pas laisser beaucoup de sous, parce que son mari est mort depuis cinq ou six ans, et qu'elle vivait assez bien sans rien faire. De la viande tous les jours, et du vin cacheté. Mais il y a quand même sa jolie maison, et trois hectares de prairies près de Gémenos, qui est

loué à un de là-bas. À ce qu'il paraît qu'il ne paye pas. Et puis aux Bastides, un très grand morceau de colline, où son grand-père y gardait les chèvres. C'est le vallon du Plantier, que tout à fait au fond, il y a cette grotte de l'ermite, avec une belle petite source que le Bon Dieu avait accordée à ce saint homme, que ce brigand de Gaspard de Besse l'a assassiné pour rien, et que l'arrière-grand-père au lieu d'y faire une chapelle, il l'a bouchée avec un gros mur, pour une bergerie avec une porte et un fenestron, et la source du Bon Dieu, au lieu du saint, ils y ont fait boire les chèvres, et le bouc et les chiens. Ça m'étonne que le Bon Dieu l'ait continuée. Mais malgré cette belle eau ça ne vaut rien, parce qu'il n'y a pas trois mètres cultivables.

« Je te l'avais dit », s'écria Ugolin.

Le Papet reprit : Enfin, il y a aussi cette ferme de son frère, qu'il lui a laissée, ce grand assassin de Pique-Bouffigue, qui a fait un crime, et qui s'est confessé à tout le monde, sauf à M. le curé. Comme c'est malin. Maintenant, c'est là-haut qu'il faut se faire acquitter. Enfin, la miséricorde de Dieu est infinie, et c'est possible qu'il se soit repenti au dernier moment : mais franchement s'il n'est pas en enfer je me demande qui on y mettra. Sûrement pas moi.

Tout ça, naturellement, ce sera pour le fils, qui s'appelle Jean Cadoret. Il doit avoir dans les trente-cinq ans, il fait le percepteur, mais je ne sais pas où. Le notaire le trouvera sûrement, un percepteur ça ne se perd pas comme ça. Il est marié, et malheureusement, par la volonté de Dieu, il est bossu. M. le curé dit qu'il va vendre toutes ces terres parce qu'il ne voudra pas faire le paysan. Dès qu'il viendra ici, je te le ferai savoir. Et à propos, j'espère que tu vas plus souvent à la messe maintenant. C'est le moment César. À notre âge, on est sur la porte de la mort qui vient la nuit comme un voleur. J'aurais été contente si tu m'avais dit que tu as fait de bonnes Pâques, cette année. Comme ça, tu serais tout propre de l'intérieur. Florette a fait une mort bien chrétienne, qui a fait bien plaisir à tout le monde.

Dis mes amitiés à Finette, et à Claire des Bouscarles, etc., etc. et dès que le bossu viendra, je t'écrirai.

« Voilà, dit le Papet. Moi je trouve que c'est très intéressant parce que cet homme-là ne s'installera jamais ici. Écoute bien : premièrement, il est percepteur. Ils ne sont pas bêtes, les percepteurs. Ils savent bien que c'est plus facile de faire sortir l'argent de mes poches plutôt que de la terre. La terre est basse, et les guichets sont hauts. Et puis, un porte-plume ça fait moins d'ampoules qu'une pioche. Deuxièmement, il est bossu : c'est souvent qu'un paysan devient bossu, c'est rare qu'un bossu devienne paysan.

— Ça, c'est vrai, dit Ugolin. Ça, c'est très bon. Là, nous avons de la chance. Et alors, qu'est-ce que tu veux faire ?

— Attendre.

— Tu n'as pas peur qu'il vende tout son bien d'un seul coup, à quelqu'un de Gémenos, ou de Roquevaire ?

— Ça, ce n'est pas impossible : mais s'il y en a un qui achète tout l'héritage, il ne gardera que le bon, et il sera bien content de revendre cette ferme, et pour pas cher, encore... Dans l'état que tu l'as mise, si un paysan vient la voir, du premier coup il s'assoit par terre, et il commence à pleurer.

— Ça, c'est vrai, dit Ugolin, avec une fierté d'artiste. Et dans un mois, ce sera encore mieux, parce que la broussaille monte de cinq centimètres par jour... »

Le Papet cria avec un enthousiasme démoniaque :

« Et pas d'eau ! Pas d'eau ! Rien qu'une petite citerne pourrie !

— Seulement, moi, j'ai peur d'une chose, je viens d'y penser cette nuit...

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai peur que la source soit marquée sur les papiers du notaire...

— Moi aussi, j'y ai pensé, dit le Papet songeur. Dans les papiers de ma maison, le puits est marqué... »

Ils réfléchissaient tous les deux, et la haute pendule scandait le silence.

« Écoute, Galinette : cette source, elle n'est pas vieille... J'ai entendu dire, quand j'étais petit, que c'était Camoins, le

Borgne, le père de Camoins le Gros, qui l'avait trouvée.

— Alors, dit Ugolin, ça fait presque cent ans ?

— Presque. Mais les papiers des notaires sont encore bien plus vieux que ça. Et comme la ferme n'a jamais été vendue, à mon idée, la source n'est pas dans les papiers.

— Et si on l'a déclarée au moment d'un héritage ?

— Et pourquoi ils l'auraient fait ? C'est jamais bien raisonnable de dire au gouvernement quelque chose qu'il ne sait pas ! Ils en profitent toujours pour te mettre des impôts ! Non, pour moi elle n'est pas sur les papiers.

— Mais si ce bossu vient ici, et que quelqu'un du village lui dise la source ?

— Ça, ça m'étonnerait. Les jeunes la connaissent pas, parce qu'il y a au moins vingt ans que cet imbécile de Pique-Bouffigue l'a laissée perdre, et tu sais bien qu'il avait fait cette clôture pour que personne n'entre chez lui... Ceux qui la connaissaient, c'est ceux qui en ont parlé au Cercle, et ils savent bien qu'on n'a pas le droit de s'occuper des affaires des autres. Non, va, tout compte fait, ça doit réussir. Il n'y a qu'à attendre, comme à l'espère, et voir venir. Bientôt, Marie va encore m'écrire, quand elle aura vu ce garçon... Parce qu'il faudra bien qu'il vienne à Crespin pour son héritage. Et alors, peut-être, nous irons lui parler ? »

Il replia soigneusement la lettre, et la remit dans sa poche. Puis il se tut un long moment, pendant qu'il rallumait sa pipe. Enfin, mélancolique, il dit :

« Qui l'aurait cru que Florette ferait un petit bossu ? Elle était grande, elle était belle, elle était fraîche comme la rosée.

— Tu l'as bien connue, Papet ?

— Oh oui ! Très bien. Trop bien, peut-être... »

Ugolin allait poser d'autres questions, mais le Papet se leva dans un grand effort, et dit tout à coup :

« Allez, zou ! Je descends à la vigne. Je vais la retailler, parce que j'ai laissé un peu trop de bois : elle est comme moi : elle est vieille, et j'ai peur que ça la fatigue... Entre vieux, il faut s'aider... À ce soir, Galinette. Rose nous a fait une polenta, et Claudius m'a donné un mètre de boudin ! »

UN mois se passa sans nouvelles, et Ugolin maigrissait de jour en jour. Il continuait ses visites aux Romarins, mais il ne trouvait plus rien à détruire, et ne pouvait plus rien ajouter. Et il pensait :

« Pourquoi cette Graffignette n'écrit pas ? C'est parce qu'elle n'ose pas nous dire que le bien est vendu... Un de ces quatre matins, on verra la source sur les papiers, ils vont la sortir, et peut-être c'est des gens d'Antibes, et eux ils feront des œillets, et moi je continuerai à faire des pois chiches, qui valent que deux francs le kilo, parce que ça fait péter la nuit... »

Mais un matin, pendant qu'il binait ses salades, il vit en bas, sur le sentier abrupt, la silhouette du Papet qui montait vers lui. Il descendit en courant à sa rencontre.

De loin, l'autre cria :

« Ne te presse pas ! Tout va bien ! »

Il l'attendit, et ils allèrent, en silence, s'asseoir sous le mûrier.

« Alors ? dit Ugolin.

— Alors, écoute. »

Il lut à mi-voix la lettre de Graffignette. Elle était ainsi conçue :

Le 9 de janvier.

Fête de saint Marcellin

Mon cher César,

Frappez, et on vous ouvrira. Écris, et on te répondra. Enfin, le bossu est venu. Il a une belle figure, mais aussi une belle bosse. Ces choses-là, ça me fait toujours rire. Surtout que lui, il est tellement grand qu'on dirait que sa bosse est fausse, comme celle des contrebandiers. Il a une femme rousse, avec des talons tellement pointus que si elle te marche sur le pied, elle te le troue. Elle n'a pas bon genre. Mais enfin, c'est peut-être une bonne personne. Ne jugez pas, si vous ne voulez pas

être jugé. Ils sont restés juste un jour, et ils ont mangé au Cheval-Blanc (des truites avec du vin blanc de Cassis, et une perdrix avec une bouteille de vin de Bordeaux). Je ne veux pas te parler des choux à la crème et des liqueurs, ça n'en finissait plus. Puis ils sont allés chez le notaire, signer des papiers, et maintenant ce notaire a fait mettre des affiches, pour vendre la maison de Crespin et la prairie de Gémenos. C'est ça la fin des familles. À l'idée de M. le curé, après ils vendront sûrement le bien des Romarins que tu m'as parlé. Dès qu'on mettra l'affiche, je te préviens. Ils vont se manger tout cet argent en ville, et après, il restera plus rien. La bonne du Cheval-Blanc m'a dit qu'à table sa femme ne faisait que rire. Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

J'ai demandé à M. le curé de t'envoyer sa bénédiction. Il l'a fait tout de suite. Et moi, je t'envoie une vieille bise de bonne amitié.

« Cette fois-ci, dit le Papet, je crois que tu peux être content. C'est sûr qu'il va mettre les enchères, et peut-être dans quinze jours. Faisons comme les araignées : elles ne se fatiguent pas, elles ne font pas de bruit. Elles attendent. »

*
* *

Ils attendirent plus de deux mois.

Ugolin en était malade, et le Papet commençait à montrer, sinon son inquiétude, du moins son impatience. C'était quand même bizarre que ce bossu, qui avait vendu sa maison natale, ne se décidât pas à se débarrasser de cette ferme perdue. Peut-être l'avait-il oubliée ? En tout cas, Graffignette avait écrit une troisième fois pour dire que le curé avait vu le notaire, et que la date de la vente n'était pas encore fixée.

Ugolin n'allait plus aussi souvent aux Romarins ; ça l'énervait trop...

Il y remonta cependant un dimanche matin, le fusil à l'épaule, espérant quelque merle, ou peut-être un lapin... Mais, pensif, il ne vit rien.

Devant la ferme, le champ était devenu un hallier, d'où émergeaient quelques arbres affolés. Il ne restait que des passages, aussi étroits que des sentiers, entre des massifs de ronces : elles avaient fait des tiges aussi épaisses qu'un manche de râteau, qui retombaient en arceaux de trois mètres par-dessus des chardons bleuâtres qu'on eût pris pour des artichauts.

Ugolin pénétra dans un passage, et il médita un moment - avec une certaine amertume - sur l'extravagante vigueur des plantes inutiles, et le peu de santé de celles qui rapportent de l'argent. Vraiment, le Bon Dieu avait voulu nous forcer à travailler : autour d'un amandier pâle et découragé, l'insolence des églantiers en offrait l'épineuse preuve.

Cependant, il constatait qu'il avait atteint son but, et se félicitait de son astuce, lorsque au beau milieu du sentier, sur la terre meuble d'une taupinière, il vit tout à coup l'empreinte d'un pied... Il se baissa pour l'examiner.

Elle n'était pas entière, mais c'était visiblement une chaussure d'homme : une semelle sans clous, une semelle parfaitement lisse, une semelle de cuir... Son cœur battit soudain plus vite : c'était un soulier de la ville !

Avec sa science de braconnier, il examina les alentours de la bâtisse, puis le terrain. Il retrouva d'autres empreintes : quelqu'un était venu, sans aucun doute un homme, et un homme seul, qui avait fait plusieurs fois le tour de la ferme, et qui s'était promené dans le champ... Une grande inquiétude le prit. C'était peut-être un acheteur, venu pour « visiter » avant de signer les papiers chez le notaire ? Ou peut-être le bossu lui-même, qui avait voulu connaître son héritage ?

Pourtant, il n'avait vu monter personne. Et puis, au village, on aurait sûrement remarqué le passage d'un bossu... Mais s'il était venu de l'autre côté, à travers les collines ? Ce n'était guère possible : les « étrangers », qui portent des semelles sans clous, ne connaissent pas les sentiers à travers six ou sept kilomètres de garrigue. Alors, comment expliquer ces empreintes ? Il décida d'aller avertir le Papet, mais au moment où il jetait un dernier coup d'œil vers la ferme, il lui sembla

entendre, au loin, une voix. Il prêta l'oreille. C'était bien la voix d'un homme qui encourageait un attelage par des cris, et des claquements de fouet.

Il dit à mi-voix :

« Ça doit être les bousquetiers... »

Seuls, en effet, les bûcherons étaient capables de risquer leurs mulets sur ce chemin tortueux et décharné... En tout cas, une charrette s'approchait car il entendait maintenant le bruit des roues cerclées de fer, qui tintaient sur les roches, et grinçaient en écrasant le gravier.

Il courut vers le coteau, et se cacha sous les genêts.

L'ÉQUIPAGE parut.

Deux mulets traînaient à grands efforts une charrette, dont le chargement, caché sous des bâches, était dangereusement haut. Le charretier tirait la première bête par la bride, et avançait à reculons en poussant des cris rauques dont le vallon retentissait.

Derrière la charrette marchait un homme, qui, vu de loin, et à travers les ramures, paraissait immense et blond. Lorsqu'il fut plus près, Ugolin vit qu'il était d'une bonne taille, mais qu'il portait, à cheval sur son cou, une fillette aux boucles dorées, dont les mains étaient croisées sur les cheveux noirs de sa monture.

Enfin, plus loin derrière eux, une grande femme d'un blond roux parut. À cause de la montée, elle se berçait en marchant, et son visage était pâle et rose au-dessus d'une brassée de romarins fleuris qu'elle serrait contre son cœur.

Ugolin, stupéfait, pensa que ces gens s'étaient perdus, lorsque l'homme qui portait la petite fille sur son dos cria au charretier :

« C'est là ! Arrêtez-vous sur le chemin, juste au-dessus de la maison ! »

Puis il prit le sentier qui descendait en oblique à la ferme, et vint au petit galop jusqu'à la terrasse ruinée de Pique-Bouffigue ; la cavalière cramponnée à ses cheveux riait aux éclats.

Il s'arrêta, et, les mains sous les aisselles de l'enfant, il la haussa au-dessus de sa tête, la fit passer devant lui, et la posa dans les romarins.

Alors Ugolin, épouvanté, vit la bosse qui avait servi de siège à la fillette : c'était lui, c'était le bossu, l'héritier, le propriétaire !

Il venait avec sa famille, et cette grinçante charrette apportait peut-être un déménagement...

Mais il essaya de se rassurer.

« Après tout, il n'y a pas qu'un bossu sur la terre. Celui-là,

c'est peut-être un ami de l'héritier. Entre bossus, on se fréquente. L'autre lui a peut-être prêté la vieille bastide pour des vacances ? »

L'homme se tourna vers la belle femme qui arrivait, et il cria :

« Qu'en dis-tu ? »

Elle s'avança, l'air ravi.

« Regarde ! cria le bossu, admire ces ronces géantes ! Ces oliviers inextricables, ces romarins arborescents !

— Et ces églantines, dit-elle, en a-t-on jamais vu d'aussi belles ?

— C'est le Paradou de Zola ! cria de nouveau le bossu. C'est même plus beau que le Paradou ! »

Ugolin n'avait jamais entendu parler de Zola, quant aux églantines, il ne les connaissait que sous le nom de « gratte-culs ».

Le bossu fit quelques pas dans la broussaille, et, soudain, il cria :

« Aimée ! Viens voir ces chardons ! »

Elle accourut, puis s'arrêta près de lui, émerveillée, avec des gémissements d'admiration.

« N'y touche pas, dit-il. Tout à l'heure, avec des ciseaux, je t'en cueillerai un bouquet ! »

Il regarda autour de lui, et dit avec enthousiasme :

« Et il y en a des centaines ! C'est féérique ! Ah ! il me sera pénible de les sacrifier, mais avant d'y toucher, j'en ferai des photographies ! »

Ugolin écoutait, stupéfait, les déclarations de ces aliénés, et il regrettait amèrement de s'être donné tant de mal à planter des épouvantails qui les emportaient dans un tel ravissement.

« Allons ! dit soudain le bossu. Au travail ! »

En se retournant, la femme vit la façade ruinée de la ferme. Alors, elle laissa tomber ses fleurs à ses pieds, joignit les mains, et dit avec une grande émotion :

« Et voilà le plus beau !

— N'est-ce pas ? Je t'avais prévenue : c'est toute l'antique Provence, et il n'est pas impossible que ces murailles

décrépites aient été construites par quelque paysan romain ! »

Ils se taisaient, ils regardaient, puis l'homme tira de sa poche un objet brillant, le porta à sa bouche, et Ugolin entendit une surprenante musique, celle d'un harmonica, et, tout à coup, la femme chanta.

En fermant les yeux, je vois là-bas
Une humble retraite toute blanche
Au fond des bois...

Cette voix était d'une pureté, d'une force et d'une longueur surprenantes et les échos du vallon lui répondirent avec respect.

Ugolin, peu sensible à la musique, se demandait :

« Qu'est-ce qu'ils apportent sur cette charrette ? »

Il le sut tout de suite, car le muletier, qui avait arrêté son équipage juste au-dessus de la maison, tira sur la bâche, et des meubles vernis brillèrent au soleil.

Le bossu avait sorti de sa poche une lourde clef rouillée... Il la planta dans la serrure, et la porte s'ouvrit avec un grincement grave et sourd...

Le charretier descendait déjà le sentier en portant sur sa tête une table vernie, et la femme le suivit dans la maison.

Pendant qu'elle repoussait les volets des fenêtres, les deux hommes ressortirent. Le bossu avait quitté sa veste, et, tout en retroussant les manches de sa chemise, il suivit l'autre jusqu'à la charrette.

Ugolin se demandait :

« Est-ce que c'est lui, ou un autre ? »

Puis, il pensa que Graffignette avait bien dit qu'il était grand, et que sa femme était rousse ; mais elle n'avait pas dit qu'elle chantait, ni qu'ils avaient une petite fille... Et puis, d'après Graffignette, il était percepteur en ville. Un percepteur, ça ne va pas dans la colline, avec des meubles et une famille ? Pendant les vacances, c'est possible : mais pas au mois de mars ! Ou alors, ils venaient simplement installer la maison, la préparer pour l'été prochain. C'était sûrement ça...

Est-ce que c'était bon ou mauvais ?

D'un côté, c'était mauvais, parce que, si c'était le vrai bossu, il ne vendrait jamais la ferme. Mais d'un autre côté, cet homme-là, que ce fût le vrai ou un autre, ce n'était pas un paysan ! Il ne resterait pas toute l'année, on pourrait lui louer le champ, et faire semblant de découvrir la source... Puisque ces gens admiraient les chardons, ils seraient bien contents d'avoir des œillets autour de leur maison ! Ça serait leur plaisir d'en tirer des photographies !... Il fallait leur parler tout de suite, et se mettre bien avec eux.

Il cacha son fusil sous la broussaille, et s'avança vers les deux hommes, qui déchargeaient des matelas roulés en ballots.

En souriant, et sur le ton le plus cordial, il s'écria :

« Salut, bonjour la compagnie !

— Bonjour, monsieur ! répondit le bossu, qui parut surpris.

— Je suis en train de me demander, dit Ugolin d'un air plaisant, si vous refuseriez un coup de main !

— Oh ! que non ! répliqua le joyeux muletier. Parce qu'il y a surtout ce vieux bahut que je me demandais si nous pourrions le descendre sans le démonter !

— Oui, c'était là notre problème, dit le bossu, et je vous serais très obligé si vous nous aidiez à le résoudre ! »

Il avait une belle voix grave, de larges yeux de café brûlé, des dents très blanches, et sur son front pâle brillait une boucle d'un noir lustré. Ugolin remarqua l'épaisseur de ses longs bras, qui étaient fortement musclés.

« On va faire son possible ! dit Ugolin.

— Je vous remercie mille fois de votre aide. Vous êtes d'Aubagne ?

— Non. Je suis des Bastides. Mais j'y habite pas. Ma maison, c'est la dernière ferme que vous avez rencontrée, en montant ici, juste au commencement du vallon.

— Alors, nous allons être presque voisins.

— Je m'appelle Ugolin, et même Ugolin de Zulma. C'est pas de la noblesse, ajouta-t-il en riant. Ça veut dire que ma mère s'appelait Zulma - et mon nom de famille, c'est Soubeyran. »

Il regardait l'étranger, espérant qu'à son tour il lui dirait son

nom. Mais le muletier, monté sur la charrette, poussait déjà vers l'arrière un bahut provençal aux portes sculptées. Ugolin et le bossu saisirent les deux pieds, reculèrent, et accompagnèrent la descente du meuble : le poids en était considérable, et Ugolin se rendit compte que cet homme, malgré son infirmité, était certainement aussi fort que lui.

À eux trois, ils réussirent le transport de ce monument d'une époque disparue, et ils l'installèrent dans la vaste cuisine provençale que la femme et la petite fille étaient déjà très occupées à balayer, après avoir jeté par la fenêtre la paille moisie de Pique-Bouffigue.

Il restait d'ailleurs bien d'autres souvenirs du vieux braconnier. Sur une immense table, faite d'épaisses poutres, une bouteille à demi pleine d'un vin noir, à la surface duquel flottaient des fleurs blanchâtres, une assiette de soupe durcie et fendillée comme l'argile du mois de juillet, un demi-pain plus dur qu'un pavé, un verre marqué de cercles rouges par une vinasse évaporée.

Au mur, la batterie de cuisine. Une cruche verte sur l'évier, deux chaises dont les rats avaient rongé la paille, et une grande armoire, vieille comme les collines. L'une de ses portes pendait obliquement, et le coin droit, qui avait perdu son pied, reposait sur quatre briques. La haute pendule provençale, qu'on avait arrêtée le soir de la veillée funèbre, était couverte de toiles d'araignées. Mais le bossu déclara qu'il la trouvait très belle, qu'elle avait au moins cent ans, et que c'était peut-être une pièce de musée !

Les hommes firent une vingtaine de voyages, transportant un mobilier disparate : une commode vermoulue, un très beau lit de noyer sculpté, une table de nuit en bois blanc, un grand miroir biseauté, dans un cadre en bois doré, un lustre à pendeloques de cristal, équipé de lampes électriques, un très grand fauteuil de cuir, quelques chaises boiteuses ; puis, des caisses pleines de livres, un bureau à figurines de bronze, des tapis roulés en ballots ; ils parurent immenses à Ugolin, qui n'avait jamais vu que des descentes de lit en paille tressée. Ils débarquèrent ensuite plusieurs casiers à bouteilles : de l'eau

minérale avec des étiquettes, et du vin cacheté à la cire rouge ou blanche.

« Il est riche ! pensa Ugolin. C'est bien lui, c'est le percepteur ! »

Enfin, sous les dernières caisses, il vit un grand coffre, qui avait les dimensions d'un cercueil.

Ugolin voulut le soulever, mais le muletier se mit à rire.

« Oh ! celui-là, dit-il, il faudrait être au moins quatre pour le porter !... »

— Mais comment avez-vous fait pour le charger ?

— Pour le charger, dit le bossu, nous avons d'abord installé le coffre sur la charrette, puis nous y avons mis les outils les uns après les autres : nous allons maintenant faire l'opération inverse ! »

« Les outils ? pensa Ugolin, quels outils ? »

Il monta sur le plateau du véhicule, et souleva le couvercle du coffre : alors, il vit avec stupeur un grand nombre d'outils agricoles tout neufs : une bêche à deux dents, une autre à quatre dents, une sape, un pic, une fourche à pierres, une cognée, une hachette, une masse, deux râteaux, une petite « loube », des piochons, deux pelles, une faux et son manche, deux faucilles...

Il y avait aussi un assez gros ballot, enveloppé dans une forte toile, et soigneusement ficelé.

« Ça, dit le bossu, ce sont les sécateurs, les couteaux-scies, le rabot, le burin, la scie à métaux, etc. J'en ai assez pour monter un joli petit atelier ! »

Il emporta le paquet dans ses bras, tandis qu'Ugolin le suivait, avec une brassée de pioches et de pelles.

Il était au comble de l'inquiétude, mais une idée le rassura.

« C'est un bricoleur, pensa-t-il. Les gens de la ville sont souvent comme ça. Il va sûrement vouloir se faire un petit potager : quatre salades, trois pieds de céleri, et un peu de cerfeuil. Toujours plantés trop profond, et à la mauvaise lune... Je l'aiderai, et il me louera le grand champ, peut-être pour rien ! »

Dans la vaste cuisine, la chanteuse, maniant le marteau et le

burin, ouvrait adroitement les caisses, et en sortait les ustensiles, que la fillette suspendait aux clous plantés dans le mur.

Après les transports, ils montèrent les lits dans les chambrettes du premier étage ; ce fut une opération longue et difficile, à cause de l'étroitesse de l'escalier en colimaçon.

Puis, la belle femme déclara :

« Mon cher Jean, maintenant, tu vas te reposer un moment...

— Avec plaisir, dit le bossu - et même j'estime que l'heure est venue de faire une libation à Bacchus, ou, si vous préférez, que nous avons bien gagné le plaisir de boire un coup ! »

Ils s'installèrent tous les trois sous la treille, tandis que la chanteuse débouchait une bouteille de vin blanc, qu'elle serrait entre ses genoux.

« Madame a une voix extraordinaire, dit Ugolin. Même à l'église, je n'ai jamais entendu chanter comme ça ! »

Le bossu sourit, et dit :

« Elle en a étonné bien d'autres avant vous. Elle a chanté des opéras : Lakmé, Si J'étais Roi, Manon... »

Ugolin n'avait jamais entendu parler de ces ouvrages, mais son ignorance ne diminua pas son admiration.

« Je parie, dit-il, qu'elle a chanté devant du monde !

— Bien sûr ! Devant des salles pleines à craquer. »

Il ne mentait pas, mais il omettait de dire que ces salles se trouvaient à Saïgon, à Dakar, ou dans des villes de province.

« Il y a déjà plusieurs années, dit modestement la chanteuse. Aujourd'hui, je n'ai plus qu'une moitié de voix...

— Une moitié ? Alors, qu'est-ce que ça devait être ?

— Admirable, unique ! s'écria le bossu. Son triomphe, c'était Manon. Voilà pourquoi nous avons donné ce nom à notre petite fille, qui aura peut-être un jour le même talent. »

La fillette sourit, baissa les yeux, et se dandina, tandis que sa mère emplissait les verres à la ronde.

Le muletier regardait les pinèdes qui escaladaient les barres successives. Il hocha la tête, et dit :

« C'est un joli endroit, quand même. Le chemin est mauvais,

mais ça vaut la peine. On respire bien !

— L'air est très bonne, dit Ugolin. Elle est fraîche, mais elle est bonne.

— À mon avis, dit le bossu, c'est un coin du Paradis terrestre. »

C'était le moment de se renseigner, mais sans montrer trop d'intérêt.

« Alors, c'est pour ça que vous avez loué cette vieille bastide ? »

Il sourit.

« Je ne l'ai pas louée.

— Vous l'avez achetée ?

— Non plus. Ni louée ni achetée et pourtant, je suis ici chez moi !

— Est-ce que par hasard, dit finement Ugolin, vous ne seriez pas Jean de Florette ?

— Il est exact, dit le bossu, que je m'appelle Jean, et que ma mère s'appelle Florette. Mais mon nom est Jean Cadoret.

— Si vous étiez né ici, comme votre mère, on vous appellerait Jean de Florette.

— Comme c'est joli ! dit la chanteuse. Ce serait un joli titre pour une chanson - ou même pour un opéra-comique !

— Vous avez donc connu ma mère ? demanda son mari.

— Non, dit Ugolin - mais j'ai connu son frère Marius, qu'on appelait Pique-Bouffigue - c'était un bon ami, et j'allais lui faire ses commissions au village...

— Je ne l'ai vu qu'une fois, mais il y a bien longtemps, dit le bossu. Il m'a laissé le souvenir d'un sauvage, mais je lui suis reconnaissant d'avoir légué cette ferme à ma mère qui, à son tour, me l'a laissée ! »

Malgré l'évidence, Ugolin avait conservé un doute, mais la chose était dite : c'était bien l'héritier, le propriétaire, et il n'avait nulle intention de vendre son bien, du moins pour le moment...

Le bossu leva son verre très haut, et dit avec une certaine solennité :

« Je bois à la Mère Nature, aux collines odorantes, je bois

aux cigales, à la pinède, à la brise, aux roches millénaires, je bois à l'azur ! »

Ugolin leva son verre à son tour, et répondit plus simplement :

« À la bonne vôtre ! »

Tandis qu'ils buvaient tous les trois, on entendit soudain un grand bruit de sabots et de ferraille. Les mulets, qui en avaient assez, avaient changé le cap de la charrette vide, et ils dévalaient la pente au grand trot.

« Ah ! les sales bêtes ! dit le muletier. Et ils me font ça tous les jours ! C'est le plus petit qui est le plus vicieux ! Excusez-moi, messieurs-dames... À demain ! »

Il partit au galop, en hurlant des injures, à la poursuite du véhicule vide qui bondissait lui-même comme un tigre sur les reins des mulets épouvantés.

Ugolin pensait :

« Il a dit "à demain". C'est qu'il va faire encore un voyage ! »

Il était consterné par l'idée qu'une seconde arrivée de meubles implanterait plus solidement ces gens-là.

La femme rousse avait de nouveau rempli les verres, puis elle s'était assise par terre, serrant ses mollets dans ses mains croisées, et la tête appuyée contre le genou de son mari.

Par la fenêtre ouverte, la petite fille jetait de vieux souliers, des loques, des plâtras.

« Vous connaissiez déjà la propriété ? demanda Ugolin.

— J'y étais venu une seule fois, dit le bossu, avec mon père, il y a plus de vingt ans. Nous avons traversé les collines depuis Crespin. Mais j'y suis revenu la semaine dernière, pour me rendre compte de l'état actuel de la maison. Eh bien, à vingt ans de distance, j'ai retrouvé tous les sentiers !

— Tu es un pigeon voyageur, dit tendrement sa femme.

— C'est un don, dit-il. J'ai la mémoire des lieux, une mémoire infailible. »

Il se frottait les mains joyeusement.

« Et alors, dit Ugolin, vous venez en famille pour y passer quelques jours de vacances ?

— Des vacances, dit le bossu, qui dureront jusqu'à ma mort. »

Et comme Ugolin ouvrait de grands yeux inquiets, il reprit avec force :

« Oui, c'est à l'ombre de ces pinèdes que je désire vivre dans la paix et dans la joie tous les jours que Dieu voudra bien m'accorder.

— Et vous n'avez pas peur que la maison vous tombe sur la tête ?

— Jamais de la vie ! Elle est beaucoup plus solide que vous ne le croyez - et d'ailleurs, je vais la remettre à neuf - on m'apporte demain le plâtre, et le ciment. »

C'était une révélation accablante. Un homme qui parlait de plâtre, de ciment, et de rester là toute sa vie connaissait peut-être le secret de la source ?...

Il fallait trancher la question tout de suite. Il prit un ton dégagé pour dire :

« C'est peut-être une bonne idée de vous installer ici... Mais pour l'eau, comment ferez-vous ?

— Ma foi, il y a la citerne ! »

Ugolin respira.

« Oui, mais elle est pourrie.

— Je sais. Je l'ai examinée lors de ma visite. Elle est pleine jusqu'au bord d'une eau noirâtre, et qui sent fort mauvais... Mais ce n'est pas sans remède. Il suffit de la vider, et d'y mettre quelques pierres de chaux vive.

— Ça ne réussit pas toujours, dit Ugolin. Celle-là est pourrie depuis plus de vingt ans, et c'est incrusté dans les murs...

— On les grattera, dit tranquillement le bossu. Au besoin, je les recrépirai. Il n'y a qu'un point qui m'intéresse : Est-ce qu'elle est grande ?

— Oh ! non, dit Ugolin. Elle est petite. Elle est même très petite.

— Il faudra donc l'agrandir, dit le bossu, comme s'il s'agissait d'une bagatelle.

— Et voilà tout ! dit sa femme en riant de plaisir.

— En attendant, dit Ugolin, ne buvez pas cette eau, parce

que vous pourriez attraper les typhoïdes, et peut-être des maladies encore plus pires !

— Vous pensez bien que j'ai envisagé le problème. J'ai apporté d'abord à tout hasard quelques bouteilles d'eau minérale, en attendant de savoir si l'eau de notre source est potable. »

À ce mot terrible de « source », Ugolin sentit battre son cœur, et il parpelégea vivement, comme ébloui. Puis il prit un air étonné pour dire :

« Une source ? Quelle source ? Où est-elle ?

— Je ne l'ai pas encore vue, mais elle figure sur le cadastre dont le notaire m'a donné une copie. Je vais vous montrer ce document, et je pense que vous pourrez me renseigner ! »

Il entra dans la maison.

« Ça y est, pensa Ugolin. C'est la catastrophe. S'il a ce papier, ça sera difficile de l'embrouiller. En tout cas, moi, je ne sais rien, et je n'ai rien vu. »

Aimée remplit de nouveau son verre, et dit :

« C'est une chance que nous ayons un voisin comme vous !

— Et moi, dit Ugolin, ça me plaît que vous soyez ici, parce que j'étais tout seul, jusqu'à maintenant. Ce n'est pas que je m'ennuie, parce que j'ai beaucoup de travail. Mais quand même, quand on a des voisins, c'est agréable, parce qu'on peut se rendre service... Si on est malade, ou s'il y a le feu, on se donne un coup de main... C'est tout naturel... »

Il parpelégeait plus que jamais, et ses cils roux battaient, frénétiques.

Le bossu revint, et il déployait un plan cadastral ; il repoussa les verres pour l'étaler sur la table.

« Les cartes, dit Ugolin, ça m'embarrasse beaucoup, et vraiment, je n'y comprends rien !

— Regardez, dit le bossu. Vous voyez ici, ce petit rond ? Il signifie un puits, ou une source...

— Et la ferme, où elle est marquée ?

— Ici. La voilà. La source en est donc à deux kilomètres environ, au bout d'un vallon qui s'appelle le vallon du Plantier. »

Ugolin respira profondément, parpelégea trois fois, et ne put retenir un éclat de rire.

« Ah ! dit-il, si c'est le Plantier que vous voulez dire, je la connais ! C'est de l'autre côté de la colline... Au bout du vallon, ça monte beaucoup, et en haut, il y a une baume, et dans la baume, il y a la source. C'est une eau très bonne mais elle coule pas plus gros que mon pouce.

— Entends-tu, Aimée ?

— J'entends, dit-elle. J'espère que ce n'est pas trop loin d'ici.

— Ma foi, dit Ugolin, c'est une bonne heure de marche.

— Avec le petit âne, dit le bossu (car on doit m'amener un âne, et différents matériaux de construction), il nous suffira d'y aller une fois par semaine.

— Ça sera notre promenade du dimanche, dit Aimée.

— Un peu longue, dit Ugolin. Mais quand on aime marcher dans la colline...

— Et justement, dit le bossu, nous adorons ça.

— En ce moment, dit Ugolin, il y a un bûcheron et sa femme qui se sont installés dans la bergerie de la grotte... C'est des Piémontais. La femme s'appelle Baptistine. Elle est un peu sorcière. Elle connaît toutes les plantes. Mais quand même, c'est des braves gens. C'est tout bien propre, bien arrangé... Mais si ça vous gêne, vous pouvez les faire partir...

— À Dieu ne plaise ! dit le bossu. Si cette grotte leur suffit, ce n'est pas moi qui les en chasserai. Nous irons leur rendre visite bientôt, car cette question de l'eau est importante.

— Bien sûr, dit Ugolin... Mais vous n'avez pas besoin de vous presser, parce que j'ai mon puits. En ce moment, il donne assez bien, et pendant deux ou trois semaines, vous pouvez venir chercher un ou deux arrosoirs par jour.

— Voilà, dit le bossu, une offre généreuse et que j'accepte de grand cœur, en attendant que nous soyons organisés. Merci, et à votre santé, mon voisin !

— À votre santé, monsieur le percepteur ! dit Ugolin en souriant.

— Hoho ! Comme vous y allez ! Non, je n'étais pas percepteur, mais commis de perception. C'est un métier un peu

déplaisant, et vraiment très ennuyeux, surtout pour un homme comme moi. »

Il était gentil, ce bossu, mais il n'était pas très modeste.

« Vous devez vous demander, cher voisin, pourquoi l'intellectuel que je suis a résolu de s'installer ici ?

— Ça oui, dit Ugolin, en secouant la tête, je me le demande !

— Eh bien, voilà : après avoir beaucoup travaillé - je parle du travail de l'esprit - après avoir longuement médité et PHILOSOPHÉ, je suis arrivé à la conclusion irréfutable que le seul bonheur possible c'est d'être un homme de la Nature. J'ai besoin d'air, j'ai besoin d'espace pour que ma pensée se cristallise. Je ne m'intéresse plus qu'à ce qui est vrai, sincère, pur, large, en un seul mot, l'AUTHENTIQUE, et je suis venu ici pour cultiver l'AUTHENTIQUE. J'espère que vous me comprenez ?

— Oui, dit Ugolin. Évidemment.

— Je veux vivre en communion avec la Nature. Je veux manger les légumes de mon jardin, l'huile de mes olives, gober les œufs frais de mes poules, m'enivrer du seul vin de ma vigne, et dès que ce sera possible, manger le pain que je ferai avec mon blé.

— Vous savez, dit Ugolin, ça ne sera pas de sitôt ! Ces oliviers, ils sont partis dans la sauvagerie, et pour les rattraper, il vous faudra trois ans. La vigne ici viendra bien, mais comptez aussi trois ans. Vos poules, vous en mangerez les œufs, si les renards ne vous mangent pas les poules. Et les légumes du jardin, sans eau, ils ne seront pas bien gros...

— Nous verrons bien, dit le bossu, avec un sourire supérieur. Je sais bien que rien ne se fait qu'avec du temps et du travail. Mais grâce au petit héritage - que je dois à la bienfaitrice avarice de ma mère - nous avons de quoi tenir au moins trois ans. Et dans trois ans... »

Il fit un mystérieux sourire, et se tut.

« Oui, dans trois ans ! » dit la chanteuse...

Elle secouait la tête, d'un air de triomphe.

« Qu'est-ce qu'il y aura, dans trois ans ? dit Ugolin.

— Nous avons de vastes projets ! dit le bossu en caressant

les cheveux de sa femme. Mais ce n'est pas le moment de vous les exposer. Il me faudrait trop de temps. Je vous en parlerai un de ces jours : à ce propos, il faut que je vous demande un renseignement. Me serait-il possible de louer ou d'acheter les champs qui prolongent les nôtres, vers le nord ? »

Pour le coup, Ugolin fut suffoqué...

« Vous savez que vous avez plus de douze mille mètres ?

— 12 800, dit le bossu... C'est insuffisant, ou plutôt, ce sera un jour insuffisant, et je voudrais m'assurer par avance au moins un hectare de plus. Voulez-vous avoir la gentillesse d'y penser ?

— Je demanderai au village, dit Ugolin... Je crois que votre voisin, c'est le boulanger... Je lui demanderai.

— Je vous en remercie.

— Mais pour cultiver deux hectares, il va vous falloir des ouvriers ?

— Bien sûr, il m'en faudra deux. Et ces deux ouvriers, les voilà ! »

Il ouvrit largement ses deux mains, et les présenta : elles étaient larges et longues, mais fines et blanches, avec des ongles presque transparents.

Puis il se leva, souriant.

« Je dois vous dire que votre gentillesse m'a causé une très heureuse surprise. En effet ma mère, qui est née ici, m'a répété bien souvent que les paysans des Bastides sont de véritables sauvages, et qui détestent fort bêtement les gens de Crespin. Je constate avec plaisir que vous êtes une exception, et je me félicite de vous avoir rencontré. Mais je vous demande de ne pas annoncer notre arrivée au village : ils l'apprendront bien assez tôt.

— Vous serez bien forcé d'aller y chercher votre pain !

— Nous ferons nos provisions à Ruissatel. C'est évidemment un peu plus loin, mais on y trouve des gens civilisés... Merci encore ; mais maintenant, je dois parer au plus pressé. Aimée, quelle heure est-il ? »

Elle regarda la montre d'or de son bracelet.

« Dix heures juste, dit-elle.

— Nous n'avons pas une minute à perdre. Pendant que vous mettrez de l'ordre, et que vous préparerez le déjeuner, je vais commencer par le toit. Excusez-moi, mon cher voisin. Cette première journée est particulièrement importante, et je dois me mettre en besogne immédiatement ! »

Il se leva, et lui serra la main, en disant :

« Je vous remercie de votre aide généreuse, et je vous prie de croire à mon amitié vicinale. Au travail. »

Il entra dans la maison, puis dans un tintement de tuiles brisées, son buste reparut sur le toit.

« Voilà, dit-il gaiement, un vrai champ de bataille. Toutes ces pierres ont sans doute été mises sur les tuiles pour les empêcher de s'envoler un jour de mistral ?

— Ça doit être ça, dit Ugolin.

— On a dû les poser un peu brutalement, dit le buste, ou peut-être les lancer d'en bas... Beaucoup de tuiles sont fendues... Heureusement, celles de l'écurie me paraissent en bon état, et le transfert ne sera qu'un jeu d'enfant.

— Surtout, cria la femme blonde, n'abîme pas tes mains !

— J'ai ce qu'il faut ! »

Il tira de sa poche une paire de vieux gants de peau.

« Prenez garde aux scorpions ! cria Ugolin. Il y en a souvent sous les tuiles.

— Merci pour l'avertissement, répondit le bossu qui venait de se hisser sur le toit. Ce que je vais faire maintenant ne sera que du provisoire, car je n'ai ni ciment, ni chaux. Ce sera cependant suffisant pour nous mettre à l'abri d'une pluie de printemps !

— Eh bien, bon courage, dit Ugolin.

— Nous n'en manquons pas ! » répliqua le bossu.

Les mains gantées, il s'avança, les bras en croix, comme un équilibriste, tout le long de la faîtière.

UGOLIN courut à la recherche du Papet. Il finit par le trouver dans sa vigne du vallon. Assis sur un escabeau qu'il transportait avec lui, il était occupé à retendre les fils de fer où devaient s'accrocher les sarments qui pointaient déjà.

Le bruit de la course de son neveu lui fit lever la tête.

Ugolin, hors d'haleine, inspecta d'abord les alentours, puis dit à mi-voix :

« Le bossu est arrivé. Avec sa femme et sa fille. Tout un déménagement. Ils sont en train de s'installer.

— Bon, dit le Papet. Va chercher mon carnier, là-bas, dans le pétélin, et mangeons un morceau. J'ai oublié de déjeuner. »

Ugolin s'assit au creux du sillon ; le Papet, sur son escabeau, rompit le pain, et coupa les tranches de saucisson, pendant que son neveu débouchait la bouteille et remplissait le verre.

« Alors, quel genre c'est, cet homme-là ? »

Ugolin hésita une seconde, et répondit :

« C'est le genre d'un bossu de la ville », comme s'il s'agissait d'une espèce bien connue.

« Beaucoup de la ville ? »

— En plein ! Ils sont bien gentils tous les deux, mais ils disent des choses que c'est pas croyable. Lui, il trouve que les chardons, il n'y a rien de plus beau, et il va leur tirer le portrait ; et sa femme, ça lui fait de l'émotion de regarder les gratte-culs. Et ils disent que cette ferme, c'est le Paradis !

— Alors tu lui as parlé ? »

Ugolin, la joue gonflée, articula difficilement :

« Je l'ai aidé à décharger ses meubles, et il m'a fait boire le vin blanc.

— Il compte y rester longtemps, là-haut ?

— Jusqu'à sa mort. C'est ce qu'il m'a dit.

— Il est malade ?

— Oh ! pas du tout ! Il a des bras de forgeron ! Il a apporté une charretée de pioches, de pics, des râteaux, des pelles, et il veut faire le paysan !

— Il te l’a dit ?

— Mais oui. Et même que ses douze mille mètres, ça ne lui suffira pas, qu’il lui faut un hectare de plus - et il veut acheter le champ du boulanger ! Il dit qu’il a des “vastes projets” !

— Alors, dit le Papet, il connaît la source ?

— Non ! dit Ugolin. Je t’assure que non ! Il connaît celle du Plantier, qui est marquée sur ses papiers, mais la nôtre n’y est pas. Plusieurs fois, j’ai fait venir l’eau dans la conversation. Il a dit que, pour boire, il irait la chercher au Plantier. Et puis, il va faire agrandir la citerne !

— Galinette, attention ! Il faut pas faire confiance aux bossus. Ils sont toujours plus malins que nous ! Cette source, ce serait tout naturel que sa mère lui en ait parlé ! N’oublie pas qu’il vient de Crespin, et qu’il doit se méfier de nous ! C’est peut-être un innocent de la ville, mais quand même il ne parlerait pas de travailler deux hectares avec une citerne ! Et qu’est-ce qu’il veut planter ?

— Des légumes, de la vigne, du blé, et surtout, il dit qu’il va cultiver des lotantiques ! Des lotantiques partout ! Qu’est-ce que c’est ?

— Ça doit être une plante qui pousse dans les livres... Je vois ça d’ici.

— Il a dit : “Il faut être moderne !”

— Je parie dix francs qu’il t’a parlé de la “routine”.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Un mot de la ville... La routine, ça veut dire ce que les vieux nous ont appris, et d’après eux, il faut tout foutre en l’air, parce que c’est pas moderne, et que maintenant on a inventé des miracles...

— Peut-être que c’est vrai ?

— De la pure couillonnade, dit le Papet. Il y a vingt ans, je suis allé travailler en journées chez un gros richard de Marseille, qui s’était installé près de Gémenos, avec des machines, des treuils, et surtout, des Idées. Ah ! Celui-là, il en parlait, de la Routine ! Et même, il en parlait si bien que j’avais presque fini par le croire ! Alors, il nous a fait planter cinq hectares de haricots nègres, qu’il avait achetés à l’Exposition

coloniale, et on y a mis des sacs d'un engrais chimique en poudre, que ça coûtait plus cher que du tabac à priser. Ça alors, c'était pas la Routine !... Ces haricots, ils ont poussé d'une vitesse incroyable. Ça montait d'un mètre par semaine ! Au bout d'un mois, ils avaient dépassé les cannes, et là-haut, ça flottait dans les airs ! Il fallait une serpe pour entrer dedans. Et puis, finalement, qu'est-ce qu'ils ont fait ? De l'ombrage ! Pas une gousse, pas une graine. Au bout d'un an, le monsieur a plié bagages, et il nous a dit : "Mes amis, j'ai compris, et je retourne en ville. Mais si vous en voyez venir un autre comme moi, dites-lui de ma part qu'il y a trois façons de se ruiner : les femmes, le jeu, et l'agriculture. L'agriculture c'est le plus rapide, et, en plus, le moins agréable ! Adessias !" Et il est parti. Ces lotantiques de ton bossu, c'est sûrement quelque chose dans ce genre. Ça ne donnera rien, et il se découragera, mais ça va encore nous faire perdre du temps...

— Au moins un an, dit Ugolin, soucieux.

— S'il connaît la source, deux ans, et peut-être trois. Parce qu'avec l'eau, il poussera toujours quelque chose, peu que peu... Ces gens de la ville, des fois, il y en a qui s'obstinent jusqu'au bout de leur argent... Mais s'il ne la connaît pas, moi je le vois parti au mois de mai prochain...

— Ça serait possible, dit Ugolin. Je pourrais commencer mon défonçage en octobre... Mais trois ans, ça serait la catastrophe...

— Galinette, il ne faut pas toujours croire le plus pire. Moi je te dis qu'un jour ou l'autre tu verras revenir cette charrette pour faire le déménagement en sens contraire... Nous, étudions bien la situation, et préparons notre plan.

« En réfléchissant, je crois qu'il ne connaît pas la source, mais j'ai bien peur qu'Anglade ou Casimir, qui sont un peu parents avec lui, finissent par lui en parler... C'est ça le plus grave.

— De ce côté-là, ne crains rien. Sa mère lui a fait la leçon sur les Bastides ; il va acheter son pain à Ruissatel, et il m'a défendu de dire qu'il était de Crespin.

— Mais nous, nous le dirons ! s'écria joyeusement le Papet.

Nous dirons que c'est un de Crespin qui a acheté la ferme, mais sans parler de Florette, et sans dire son nom ! Deuxièmement, toi, fais-lui de petits services. Quand on s'installe, on a toujours besoin de quelque chose. Donne-lui un coup de main, prête-lui mon mulet, ou peut-être des outils qui lui manquent, et surtout, fais des gracieusetés à sa femme : deux poignées d'amandes, deux grives, un panier de figes... Comme ça, quand il partira, il te vendra la ferme à toi, plutôt qu'à un autre !

— J'ai commencé ce matin, dit Ugolin... Je lui ai dit que pour boire, il pouvait venir prendre de l'eau à mon puits. Un arrosoir par jour. Mais je ne l'ai pas fait pour ce que tu dis.

— Alors, pourquoi ? »

Ugolin parut gêné : ses yeux papillotèrent, ses paupières battirent trois fois, puis, comme pour s'excuser d'une largesse gratuite, il dit très vite :

« Tu comprends, s'ils avaient bu l'eau de la citerne, c'est sûr qu'ils seraient morts tous les trois, et moi ça m'aurait embêté. D'avoir bouché la source, c'est pas criminel : c'est pour les œillets. Mais si, à cause de ça, il y avait des morts, eh bien peut-être qu'après nous n'en parlerions pas, mais nous y penserions. »

Le Papet sourit gentiment, puis avec une sorte de tendresse apitoyée, il dit :

« Tu es tout le portrait de ta pauvre mère. Celle-là, elle se faisait tout le temps du mauvais sang pour les autres ! Enfin, tu as bien fait, parce que si toute la famille mourait, on ne sait pas qui pourrait venir à sa place. Finalement, il vaut mieux lui qu'un vrai paysan...

— Et puis moi, je vais commencer tout de suite à le décourager. Je vais lui dire que les oliviers sont perdus, que la terre est pourrie de chiendent, que les sauterelles mangent tout, qu'il ne pleut jamais aux Romarins, que la citerne sera toujours trop petite, qu'en hiver, il gèle tous les matins, que le mistral...

— Tais-toi ! Tais-toi ! s'écria le Papet, tu te trompes de chemin ! Rappelle-toi que, même dans la tête des gens, c'est

plus facile de labourer à la descente qu'à la montée ! Dis-lui que les lotantiques, c'est formidable, que la pluie ne lui fera jamais faute, que le mistral ici c'est une brise, qu'il faut commencer tout de suite les vastes projets, et pousse-le du côté qu'il va tomber !

— Ça, je crois que ça sera facile, parce qu'il penche déjà tout seul, et du mauvais côté. Mais j'aimerais bien que tu viennes le voir, pour lui prendre mesure... »

Le Papet réfléchit un instant, tout en bourrant sa pipe.

« Non, dit-il, non. Il vaut mieux qu'il ne me connaisse pas. Un jour, ça pourra nous servir. »

QUAND Ugolin remonta chez lui, vers trois heures, il entendit de loin l'harmonica ; il trouva le musicien assis sous le mûrier de Massacan, entre deux arrosoirs tout neufs.

« Salut, voisin ! dit le bossu. Vous voyez que je n'ai guère tardé à profiter de votre générosité !

— Vous avez bien fait, mais vous n'auriez pas dû m'attendre ! Vous n'aviez qu'à vous servir !

— Comme c'est la première fois... D'ailleurs je n'ai pas perdu mon temps, car j'ai fait connaissance avec cet admirable paysage. »

Il montrait la vallée qui s'allongeait jusqu'à la mer, au pied de la chaîne lointaine de Marseille-Veyre.

« Ma foi, dit Ugolin, moi, les paysages, je m'y connais guère. Celui-là est bon, parce qu'il est grand, alors on peut voir venir le temps qu'il fera... »

Tout en parlant, il laissait descendre le seau au fond du puits. On l'entendit frapper la surface de l'eau : Ugolin saisit le brin descendant de la chaîne, et le secoua trois ou quatre fois.

« Il faut toujours faire ça, dit-il, autrement le seau flotte, et vous le remontez vide. »

Un bruit de ferraille monta du puits, puis un bref glou-glou.

« Ça y est ! Il a chaviré. Il plonge. »

Il tira longuement sur la chaîne, et vida l'eau brillante dans un arrosoir.

Puis il demanda :

« Ça marche, votre toit ?

— Assez bien, mais il me manquera sans doute quelques tuiles, et j'ai oublié d'en commander au muletier. Ce qui m'ennuie, c'est qu'elles seront neuves, et courtes, et qu'elles vont gâter la beauté de l'ensemble...

— Vous savez, dit Ugolin, un toit ça ne se voit guère !

— Je sais bien, dit le bossu. Mais tout de même... Tout de même... »

Ugolin vida un second seau dans l'arrosoir.

« Voilà, dit-il. Maintenant, servez-vous tout seul, parce que

j'ai des plançons depuis trois jours dans la remise, et il faut les mettre en terre avant ce soir ! »

Le bossu se confondit en remerciements. Il tira encore trois seaux, puis partit en se balançant entre les deux arrosoirs.

*
* *

Dix minutes plus tard, comme il repiquait devant sa maison des « pommes d'amour », Ugolin entendit la charrette du messenger : elle gravissait à grand-peine et grands cris les lacets du chemin qui montait vers lui. Un petit âne était attelé devant les deux mulets : le chargement était recouvert d'une bâche verte, et tout cet équipage traînait derrière lui deux belles chèvres qui freinaient des quatre pattes, à demi étranglées par des licols.

Le fouet claquait, le muletier hurlait : quand l'attelage arriva sur la planette, en face du mas, les bêtes s'arrêtèrent pour souffler, et le conducteur tira de sa poche un immense mouchoir grisâtre pour essuyer la sueur de son front.

Ugolin s'avança.

« Ô collègue ! C'est encore des meubles ?

— Quelques-uns, dit le muletier. C'est surtout des caisses de livres, des caisses de vaisselle, et de grandes malles pleines de linge et de costumes.

— Et des outils ?

— Pas beaucoup. Une caisse de vitres, des pots de peinture, et une petite pompe. »

Ugolin tiqua aussitôt.

« Et qu'est-ce qu'il va pomper ?

— Ça doit être pour la citerne ? »

C'était plausible. Ugolin pensa :

« S'il connaissait la Source, il n'aurait pas besoin de pompe. Mais peut-être il ne sait pas qu'elle coule toute seule ? En tout cas, j'irais voir où il la met, cette pompe ! »

« Allez, zou ! dit le muletier. Il faut que je redescende de bonne heure : ma femme est en train de me faire un enfant ! Hue, carogne. »

*
* *

Le lendemain matin, la charrette reparut.

« Ho ho ! dit Ugolin, ça devient inquiétant ! »

Il lui semblait en effet qu'une aussi grande accumulation de richesses enracinait à jamais ce bossu de malheur.

Cette fois, le messenger s'arrêta cinq ou six fois dans la montée, avant de souffler sur la planette.

La charge du véhicule, invisible sous la bâche, écrasait les ressorts.

« Ce coup-ci, dit le muletier, je ne sais pas si j'arriverai jusque là-haut. J'ai deux cents kilos de tuyaux de ciment, et trois cents kilos de grillage ! »

Il montrait du doigt la bâche qui ondulait sur de gros rouleaux...

« Qu'est-ce qu'il veut faire ?

— Une clôture... Il faut que je revienne encore demain pour en apporter d'autres, avec dix sacs de plâtre d'Aubagne...

— Il faut qu'il soit bien riche, dit Ugolin.

— Je ne sais pas s'il est riche, mais en tout cas il paie bien !

— Tu crois qu'il restera longtemps là-haut ?

— J'en sais rien, dit le muletier. Tu ne sais pas ce qu'il m'a commandé ? Des tuiles vieilles, même un peu cassées, longues de trois pans ! On n'en trouve plus, des comme ça... J'ai peur qu'il soit un peu fada, dans son genre.

— Tu sais, dit Ugolin comme une excuse, il est de la ville.

— Moi aussi, dit fièrement le muletier qui habitait une lointaine banlieue, je suis de la ville, mais je ne suis pas fada pour ça ! Au contraire ! À propos : c'est un garçon !

— Quel garçon ?

— Mon petit, que je t'ai parlé hier, c'est un garçon ! Il pèse quatre kilos et demi !

— Je te félicite, et bravo pour ta femme !

— Il s'appelle Bruno, parce que son parrain, c'est le frère d'Ernestine. Un type formidable. Il boit dix litres de vin par jour. Et le soir, aussi frais que le matin ! Il faut te dire qu'il est

forgeron. Formidable ! Et alors... »

Par bonheur, le second mulet mordit la queue du premier, qui répondit par une ruade, et démarra brusquement.

« Ô Sainte Vierge ! » dit le muletier ; il s'élança en faisant claquer son fouet, et en criant d'injurieuses questions à l'adresse de l'agresseur.

Ugolin les regarda partir, et soudain, un mot de la conversation le frappa. Cinq minutes après, comme d'habitude. Le charretier avait parlé de « gros tuyaux de ciment » ! Qu'est-ce qu'il comptait faire ce bossu, avec ces tuyaux ? Des tuyaux, ça sert à conduire de l'eau. Quelle eau ? Il fut terrorisé. Le Papet, une fois de plus, ne s'était pas trompé : le bossu connaissait l'existence de la source, et il allait installer des canalisations pour irriguer deux hectares. C'était ça, les « vastes projets » ! Puis il se raisonna : ce bossu était plutôt prétentieux, mais sympathique. Il n'avait pas l'air d'un menteur... Mais l'air, ce n'est pas toute la chanson... Et puis, il est de Crespin. Est-ce qu'on peut se fier à quelqu'un de Crespin ?

Il était resté sur place, les bras ballants, la bouche entrouverte. Tantôt il regardait l'horizon, tantôt le bout de ses souliers. Enfin il décida qu'avant de désespérer, il serait raisonnable d'attendre le retour du transporteur, et il revint à ses plançons.

*
* *

Vers midi, la charrette vide reparut. Il l'arrêta au passage.

« Qu'est-ce que c'est, ces tuyaux que tu lui as portés ?

— Des tuyaux de ciment.

— Gros ?

— On y passe le poing dedans.

— Il y en a beaucoup ?

— Trente mètres, ou peut-être quarante.

— Et à quoi ça sert, ces tuyaux ?

— D'habitude, c'est pour l'eau. »

Alors Ugolin, énervé, cria :

« Mais il n'en a pas, de l'eau !

— Peut-être c'est pour la citerne... Pour amener la pluie, qui coule sur le chemin, jusqu'à la citerne ?

— Il te l'a dit ?

— Non. Il ne m'a rien dit. Et puis, avec lui, il faut pas chercher à comprendre ! Et en plus, je m'en fous. Allez, zou ! Adessias, collègue... »

La charrette prit la pente.

« Trente mètres, et peut-être quarante ! Ça coûte une fortune... On ne fait pas des frais pareils pour rien ! Il m'a sûrement couillonné ! »

Il plantait maintenant des gousses d'ail, qu'il enterrait du bout du soulier.

« Peut-être un jour il est venu sur les collines, quand il a su qu'il héritait... Il s'est bien caché, et il nous a vus en train de la boucher... Pour le moment, il fait celui qui ne sait pas. Et puis, un beau jour, il m'invite : "Ô collègue ! Venez un peu voir ce que j'ai trouvé !" et il me fait voir un ruisseau qui coule comme les pompiers. Et en plus, il ramasse tout d'un coup le bouchon de bois, et il me dit : "Qui est-ce qui l'a mis, ce bouchon ? Qui est-ce qui a voulu me voler ma source ? Tu es le dernier des saligauds, et je vais tout dire aux gendarmes !" Ça, ça serait le bouquet ! »

Il enfouit quelques gousses, et dit à voix basse :

« Non, non. Je me fais des imaginations. C'est bien plus simple : sa mère lui a dit la source, il va la déboucher, et il ne partira jamais.

« Avec de l'eau, et avec cette terre, si tu plantes un tuteur pour les pommes d'amour, huit jours après tu peux dormir à l'ombre ! Il va faire des fraises comme des lanternes, des coucourdes comme des roues de charrette ; des olives comme des abricots, et des vastes projets formidables. Et pour les œillets, c'est foutu ! »

Il donna encore quelques coups de râteau, puis il dit tout à coup :

« Ces tuyaux, il faut que j'aille les voir. Il vaut mieux savoir tout de suite. »

Il lâcha le manche de son outil, et courut vers son écurie, où le mulet du Papet dormait debout.

JEAN CADORET, dont les conceptions étaient chimériques, apportait à leur réalisation une indomptable énergie, et une application minutieuse. La force et l'endurance des rêveurs sont parfois comparables à celles des aliénés.

Son manuel de Couverture et Plomberie était posé sur la faîtière du toit. La truelle à la main, les pieds nus, et un œil à demi fermé par des piqûres de guêpes, il scellait les vieilles tuiles.

De temps à autre, penché au bord de la gouttière, il laissait descendre, au bout d'une ficelle, un seau à confiture que la petite fille remplissait de mortier.

Malgré la ridicule faiblesse de ces moyens, il avait déjà remis en état plus de la moitié des tuiles, et il était tout glorieux de son ouvrage, comme tous ceux qui découvrent un jour l'intérêt et le plaisir des travaux manuels.

Comme il essayait de faire, une fois de plus, le compte des tuiles manquantes, il vit arriver sur le sentier le squelette d'un immense mulet qui portait, sur un bât, deux grandes poches de sparterie. Ugolin suivait cet animal famélique : il l'arrêta devant la terrasse, et s'écria gaiement :

« Salut bonjour, monsieur Jean !

— Salut ! dit le bossu.

— Regardez ça ! » dit Ugolin.

Et il tira de l'une des poches du bât une longue tuile provençale, qui paraissait bien vieille, mais qui était entière.

« Et où donc portez-vous ces tuiles ?

— Ici, dit Ugolin. Je les avais dans un coin de l'écurie depuis des années, et puis, après ce que vous m'avez dit hier, j'ai pensé que ça vous ferait plaisir, alors, je vous les apporte !

— Voilà un second geste d'amitié que je n'oublierai pas ! » dit le bossu.

Il descendit aussitôt de son toit, et vint lui serrer la main. Puis, tous deux rangèrent les tuiles amicales au pied du mur.

Pendant ces quelques allées et venues, Ugolin cherchait des yeux les tuyaux. Il les découvrit, bien rangés dans l'écurie sans

toit, auprès de rouleaux de grillage...

Le bossu l'invita ensuite à boire un pot de vin blanc : il accepta sans façon, et ils allèrent s'asseoir sous la treille.

« J'ai pensé, dit Ugolin, à votre problème de l'eau. La citerne peut vous servir à faire un peu d'arrosage. Mais elle sera bien vite à sec, et votre toit n'est pas très grand. Seulement, quand il pleut, il passe beaucoup d'eau là-haut sur le chemin : si vous aviez des tuyaux, des tuyaux en ciment, un peu gros, vous feriez une petite conduite, depuis là-haut jusqu'à la citerne, et elle serait pleine à tous les coups !

— Voilà une bonne idée ! s'écria le bossu. Et des tuyaux, justement, j'en ai reçu ce matin !

— C'est une chance ! dit Ugolin. Mais qu'est-ce que vous comptiez en faire ?

— Ça, dit le bossu avec un mystérieux sourire, c'est encore un grand secret... »

« Ça y est, pensa Ugolin. Sûrement, il connaît la source... Il a eu un drôle d'air, pour dire "un grand secret". Oh ! il se fout de moi ! C'est sûr... »

Mais il essayait de sourire aimablement.

La femme sortit de la maison avec une bouteille et deux verres. Sur un plateau, comme au café. Ugolin se leva pour saluer. Elle était toute souriante, et belle, et propre : ses cheveux d'or sortaient d'un chiffon noué, qui lui faisait deux petites cornes sur le front, et qui était aussi joli qu'un chapeau ; elle portait un long tablier ; serré à la ceinture, il montait jusqu'à ses épaules. Ce vêtement, d'un bleu très clair, était bordé de dentelle d'un jaune pâle.

« Excusez-moi, dit-elle, de me présenter dans cette tenue : mais j'ai encore beaucoup de travail dans la maison, et le simple nettoyage exigera encore au moins une semaine ! »

Ugolin ne comprit rien à ces excuses, car le chiffon noué et le tablier lui paraissaient le comble de l'élégance.

Il la salua, et sortit de ses poches plusieurs poignées d'amandes qu'il jeta sur la table.

« Je vous ai apporté quelques amandes pour la petite fille ! dit-il.

— Comme c'est aimable à vous ! dit Aimée. Vous nous faites un bien grand plaisir ! Manon ! cria-t-elle, va chercher le casse-noix !

— Ce n'est pas la peine, dit Ugolin. Ce sont des princesses : on les casse entre deux doigts. »

La petite Manon accourut. Ugolin voulut caresser ses boucles dorées : elle fit un bond en arrière en repliant ses bras sur sa poitrine, et courut cacher son visage dans le luxueux tablier.

« Excusez-la, dit sa mère. Elle est un peu sauvage parce qu'elle ne vous connaît pas encore ! »

Il bouillait d'impatience et d'inquiétude. Comment en revenir à ces tuyaux ? Il rassembla son courage, et dit carrément :

« J'ai vu passer un beau chargement qui venait chez vous. Vous allez refaire la clôture ?

— Eh oui ; une clôture un peu spéciale : elle doit descendre à 0,60 m sous terre.

— Ha ! ha ! dit Ugolin. Vous avez peur que les lapins viennent manger vos légumes ? »

Le bossu, l'index levé, prit un air mystérieux pour dire :

« Vous brûlez ! Vous vous trompez seulement sur la direction des lapins ! »

Ugolin fronça les sourcils, cligna des yeux trois fois de suite, et dit :

« Je ne comprends pas. »

Le bossu regarda sa femme.

« On le lui dit ?

— Si tu veux ! Pourquoi pas ?

— Soit ! »

Il entra dans la maison.

Ugolin pensait :

« La direction des lapins ? Qu'est-ce que ça veut dire ? En tout cas il a dit que les tuyaux, c'est un grand secret. Et cette femme qui sourit toujours, c'est sûr qu'elle se fout de moi. Et cette petite qui me regarde de loin comme si j'étais une bête féroce... Finalement, je n'y comprends plus rien, et ils sont trop

malins pour moi... »

Le bossu reparut, une brochure à la main. Il s'installa commodément, les coudes sur la table, son menton entre ses mains.

« Je vous ai déjà laissé entendre, dit-il, que j'avais des projets d'une assez grande envergure.

— De vastes projets.

— C'est cela même, et je vais vous les révéler aujourd'hui. »

Il prit le ton d'un conférencier.

« Ce qui m'a attiré ici, c'est d'abord mon amour de la nature. Mais quoique je ne manque pas d'argent en ce moment, j'ai une famille à nourrir, et je dois assurer l'avenir de ma fillette : c'est pourquoi le philosophe que je suis a voulu concilier son désir de la vie naturelle, et l'obligation où il se trouve de faire fortune. »

De ce discours, Ugolin ne retint que les derniers mots. Il avait l'intention de « faire fortune ». Faire fortune aux Romarins ! Avec quoi ? Sûrement pas avec ces oliviers à demi morts, ni ces amandiers à l'agonie ; ni avec des légumes, ni avec du blé, ni avec du vin. Il connaissait donc la source, et il voulait peut-être planter des œillets !

C'est pourquoi, par une contre-attaque désespérée, il dit :

« Vous savez ici, les fleurs, même si vous aviez une belle source...

— Quelles fleurs ? dit le bossu d'un air surpris. Croyez-vous que j'espère faire fortune en vendant des églantines ou des chardons ? Et quelle source ? Vous savez que celle que je possède est bien loin d'ici ! »

Il avait l'air sincère. Mais Ugolin se disait :

« Et les tuyaux ? Qu'est-ce que tu veux en faire, de ces tuyaux ? Qu'est-ce que c'est le grand secret ? »

L'orateur continua :

« Vous pensez bien que je ne parle pas à la légère, et que mon plan a été mûrement réfléchi, et parfaitement mis au point. Ce plan, le voici. »

Sa femme sourit orgueilleusement, mais ne dit rien.

« Je vais d'abord installer quelques petites cultures

familiales : poireaux, tomates, pommes de terre, cerfeuil... Ceci sera facile. »

(« Que tu dis ! » pensa Ugolin. Mais il approuva hautement.)

« Rien de plus facile.

— Une heure de travail par jour, dit le bossu.

— Quand le potager sera planté, vous pouvez mettre une demi-heure.

— C'est un peu ce que j'espérais.

— Mais, dit Aimée, la citerne est bien petite : si nous n'avons pas assez d'eau pour arroser comme il faut ?

— Ma foi, dit Ugolin en souriant, vos légumes seront plus petits. Mais quel parfum ! Et quel goût !

— Tant mieux ! dit le bossu. Ce que je cherche, ce n'est pas la quantité ; c'est la qualité. »

Ugolin prit un air convaincu :

« Oh ! pour la qualité, vous l'aurez !

— Cette question est donc réglée. »

D'un simple geste, comme pour balayer la table, il assura instantanément la nourriture de toute sa famille, et continua :

« Après ces cultures alimentaires, il me faudra préparer d'importantes récoltes, indispensables à l'élevage massif du lapin.

— Massif ? dit Ugolin. Comment ça, massif ? Vous voulez dire des gros lapins ?

— Mais non ! s'écria Aimée. Nous voulons dire plusieurs centaines de lapins par mois, en attendant plusieurs milliers !

— Aimée, dit son mari, n'exagérons rien. Pas de chimères : restons dans les limites du bon sens. »

Il ouvrit la brochure sur une double page, et mit, sous les yeux d'Ugolin, un tableau, dont les colonnes étaient noires de chiffres.

« Regardez ceci ! »

Ugolin regarda, fronça deux fois les sourcils, et déclara :

« J'y comprends rien. Naturellement, je sais très bien lire ; mais les numéros, ça m'embrouille.

— Eh bien, moi, dit le bossu, je les comprends fort bien, et je vais vous dire ce qu'ils signifient : ils signifient qu'à partir d'un

seul couple de lapins un éleveur MODERNE peut obtenir, dès la fin de la troisième année, une production mensuelle de cinq cents lapins. C'est du moins ce qu'affirme un spécialiste. »

Ugolin tiqua trois fois de suite, et se demanda un instant si le bossu ne plaisantait pas. Mais il vit un visage grave, un visage de technicien de la ville, et il pensa au conseil du Papet : il fallait « le pousser du côté qu'il va tomber ». C'est pourquoi - tout en parpelégeant - il prit une mine d'admirateur stupéfait, et il dit :

« Ça, c'est formidable ! Cinq cents lapins par mois !

— Cela vous étonne, dit le bossu. Pourtant des lapins, vous en avez vu, et vous en avez sans doute élevé ?

— J'en ai toujours six.

— Eh bien, malgré votre expérience, vous ne me semblez pas avoir une idée exacte de la fécondité de ces rongeurs. Ce technicien - et il brandissait la brochure - affirme qu'un élevage qui dépasserait cinq mille têtes deviendrait un danger public, car, à partir de mille mâles et cinq mille femelles l'éleveur se trouverait submergé par un flot de trente mille lapins dès le premier mois, qui dépasserait deux cent mille à partir du sixième mois, et deux millions par mois à partir du dixième ! Toute une province, et peut-être tout un pays en seraient réduits à la famine et à la mort. »

Ugolin, les sourcils relevés, regardait ce magicien maléfique, et voyait ses champs de lentilles et de pois chiches dévastés pendant que des lapins enragés grimperaient dans les jambes de son pantalon...

« Vous croyez ça ? dit-il.

— L'Australie ! dit soudain Aimée. Parle-lui de l'Australie !

— En effet », dit le bossu. (Il reprit le ton d'un conférencier.)

« Ce malheureux continent, quatorze fois plus grand que la France, a failli périr à cause d'un seul couple de lapins apporté par un émigrant. Ces rongeurs ont rasé les champs et les prairies, et il a fallu construire, pour sauver le pays, une barrière électrifiée de deux mille kilomètres de long ! Maintenant, ils continuent à se multiplier dans la partie inhabitée de l'île. La race est devenue énorme, et, quand il n'y

a plus assez d'herbe, ils savent grimper dans les arbres !

— Dans les arbres ? dit Ugolin, incrédule, mais épouvanté.

— Oui, monsieur, et ils broutent des forêts entières !

— C'est ce genre de lapins que vous voulez amener ici ?

— Non, heureusement, non. D'ailleurs, je pense que la force et la nocivité de cette race sont dues au climat australien : ici, en deux ou trois générations, ils redeviendraient certainement semblables à nos lapins des champs. En plus gros, évidemment.

— Heureusement ! dit Ugolin. Alors, vous comptez en faire cinq cents par mois ?

— Mais non, mais non ! dit le bossu, sur le ton d'un homme qui ne croit pas aux chimères. Non. Il faut être modéré en toutes choses. De la mesure ! De la mesure ! Les chiffres que nous propose ce technicien sont sans doute exacts. Mais ce ne sont que des chiffres, et il arrive que la réalité leur donne un démenti. Cependant, vous conviendrez avec moi que si je réduis ces prévisions au quart, je suis absolument sûr de mon affaire. Je compte donc obtenir 125 à 150 lapins par mois d'ici deux ans, et je limiterai mon élevage à ce chiffre.

— Pourquoi ? dit plaintivement Aimée... Tu m'avais dit au moins 250 ! »

Il posa tendrement sa main sur l'épaule de son épouse, et dit en souriant :

« Les femmes, mon cher voisin, ont toutes les qualités, sauf le bon sens ! Ma chère amie, il faut maîtriser l'enthousiasme en tenant à deux mains les rênes de la Raison. Nous garderons seulement dix mâles et une centaine de femelles, qui nous assureront 1 500 naissances par an, ce qui sera bien suffisant !

— Pour sûr, dit Ugolin. Ça vous donnera déjà un brave travail... Rien que pour nettoyer les cages, ça ne se fait pas tout seul ! »

Le bossu prit un air triomphal, et dit :

« Je vous attendais là ! Eh bien oui, ça se fera tout seul !

— Et comment ?

— Les lapins sauvages ont-ils besoin que quelqu'un nettoie leurs terriers ?

— Ça, c'est vrai, dit Ugolin. Mais ils ne sont pas dans des

cages.

— Vous y êtes ! cria le bossu. La grande erreur des éleveurs, c'est la cage. Et la cage, cher monsieur, c'est de la routine ! »

(« Bravo, pensa Ugolin. Il l'a dit ! Ça va faire plaisir au Papet. »)

« Et la routine la plus absurde, car cette captivité du lapin est la cause de toutes ses maladies... Et d'ailleurs, que faisait le roi Louis XI lorsqu'il voulait réduire un cardinal à son squelette ? Il le mettait dans une cage ! L'Histoire nous le dit ! »

Elle ne l'avait pas dit à Ugolin, qui ne voyait pas du tout le rapport entre un cardinal, un roi, un squelette, et des lapins ; mais le bossu continuait :

« Moi, je vais établir un grand parc, et je ferai un Élevage Moderne, un élevage en plein air !

— Bravo, dit Ugolin. Ça, c'est intéressant ! »

Puis il pensa qu'il serait adroit de formuler quelques restrictions anodines qu'il pourrait rappeler plus tard, au moment de la déconfiture.

« Avez-vous pensé aux renards ?

— Il y en a beaucoup, ici ?

— Pas mal, il y en a pas mal. Il n'en manque pas...

— Vous oubliez la clôture ! dit Aimée. Elle aura presque deux mètres de haut ! En fil de fer galvanisé !

— Oh ! Alors ! dit Ugolin rassuré, deux mètres ! Galvanisé !

— Détrompez-vous ! dit sévèrement le bossu, détrompez-vous ! Un renard franchit aisément une clôture de deux mètres ! Mais, mais, j'ai prévu des terriers artificiels, souterrains bien entendu, et dont l'entrée sera faite d'un tube de ciment ! »

Le cœur d'Ugolin trembla de joie. (Voilà les tuyaux !)

« Tubes, poursuivit le bossu, dont le diamètre, qui permettra le passage d'un lapin, sera INFÉRIEUR à celui de la tête d'un renard ! Le carnassier ne pourra pas agrandir l'entrée pour y pénétrer, et mes lapins, en toute sécurité, se moqueront de lui !

— Ça, dit Ugolin, c'est encore une bonne idée !

— Et moi, dit malicieusement le bossu, pendant ce temps-là,

que ferai-je ?

— Oui, que feras-tu ? dit Aimée.

— Eh bien, moi, j'aurai tout simplement installé mon lit devant la fenêtre de notre chambre, et, par les belles nuits de clair de lune, pendant que ces gloutons déçus s'écorcheront le museau contre les entrées de ciment, avec le vieux calibre 16 de mon père, cruellement chargé de chevrotines, je leur briserai la nuque à tous les coups, et la vente des peaux de renards s'ajoutera aux bénéfiques que nous avons prévus sur les peaux de lapins ! »

La petite fille battit des mains, tandis qu'Aimée, radieuse, disait :

« Moi, je retiens les cinq premières peaux pour me faire une pèlerine !

— Non, pas les premières ! dit le bossu, avec une grande autorité. Il nous faudra attendre le milieu de l'hiver, pour avoir des fourrures au poil dru, et solidement planté !

— C'est ça ! dit Ugolin. Les meilleures, c'est celles de la fin décembre !

— C'est donc promis pour la fin décembre ! Mais pas avant.

— Tout ça, c'est très bien, dit Ugolin. Mais ces lapins, qu'est-ce qu'ils mangeront ?

— C'est là que je vous attendais ! Et vous avez raison de poser la question, car c'est évidemment la question principale ! Eh bien, mon cher voisin, voici ma réponse. Tout d'abord, dans le parc qu'ils habiteront, je vais semer du sainfoin, et du trèfle, qui enrichiront l'herbe naturelle de ce terrain. Ma fille et sa mère iront deux fois par jour en promenade, et rapporteront à brassées les herbes des collines qui parfument la chair. Mais surtout - surtout - et c'est la grande nouveauté et la clef même de mon système, j'ai CECI ! »

Il fouilla dans la poche de son gilet, et en tira quatre grosses graines d'un noir brillant. Dans le creux de sa main, il les présenta à Ugolin, qui les examina, et dit :

« C'est des graines de pastèques ?

— Oh non ! dit le bossu, avec un mystérieux sourire. Oh non !

— Alors, dit Ugolin, c'est des lotantiques ? »

Le bossu prit un temps, et dit à voix basse :

« Authentiques ? Mais évidemment ! C'est la graine parfaitement authentique de la cucurbita melano-sperma, qui nous vient d'Asie.

— Ça s'appelle comme ça là-bas ?

— Non. C'est son nom savant, son nom latin, qui signifie la courge à graines noires... Cette plante, mon cher voisin, pousse avec une rapidité magique ! Sous le climat tropical, après la saison des pluies, ses tiges rampantes s'allongent de trente à quarante centimètres par jour ! Nous ne sommes évidemment pas sous un climat tropical...

— Heureusement ! dit Aimée.

— Et nous n'avons pas, à proprement parler, de saison des pluies...

— Vous savez, dit Ugolin, il pleut tout de même beaucoup, ici... Pas très très souvent, mais quand ça tombe, ça tombe bien !

— Je vais vous donner des chiffres », dit le bossu.

Il tira de sa poche un carnet à la couverture de toile cirée noire.

« Selon les statistiques des cinquante dernières années, établies par les savants de l'Observatoire de Marseille, les chutes d'eau dans notre région atteignent 52 centimètres par an. C'est-à-dire que, si le fond de ce vallon était imperméable, et entouré d'une margelle, il serait, à la fin de l'année, entièrement recouvert par un lac d'une profondeur uniforme de 52 centimètres, et, au bout de cinq ans, la table de votre cuisine naviguerait en frôlant le plafond ! »

Ugolin, submergé, déclara :

« Ça, je m'en serais jamais douté !

— Les chiffres sont là ! dit le bossu. Il est vrai que ces 52 centimètres contiennent les pluies d'hiver, qui ne nous intéressent pas. Mais voici ce qui nous est dû par le ciel pour les mois de végétation : Avril, six jours de pluie. Mai, cinq jours. Juin, quatre jours. Juillet, deux jours. Août, trois. Septembre, six jours. Octobre, six jours.

— À mon idée, dit Ugolin, c'est tout à fait ça.

— Toutefois, reprit le bossu, il ne faut pas se dissimuler que ces pluies parfois capricieuses ne seront pas tout à fait suffisantes pour que cette cucurbitacée généreuse nous donne son plein rendement. Je n'espère donc pas une croissance tropicale. Non. Je renonce même à vingt-cinq centimètres, et j'admets que nous ne dépasserons pas quinze centimètres.

— Toujours pessimiste ! dit Aimée.

— Il faut l'être, affirma le bossu, quand on veut s'épargner de pénibles désillusions. Ce n'est pas un jeu, ma chère Aimée. Songe que nous sommes condamnés à la réussite avant trois ans, sous peine de retour à l'enfer des villes. Donc, je dis quinze centimètres, ce qui est déjà très beau.

— Et puis, dit Ugolin, cinquante centimètres par jour, ça ne serait pas commode... Au bout de six mois, pour cueillir les courges, il faudrait aller jusqu'au village ! Et si les tiges se tricotaient, alors on n'en sortirait plus !

— Parfaitement raisonné !

— Mais alors, dit Aimée plaintivement, nous n'aurons pas cent kilos de courges par pied ?

— Cent kilos ? dit Ugolin, stupéfait.

— Oui, dit le bossu. C'est le rendement normal de la plante chez elle. Ici, le bon sens nous dit que, même avec des soins attentifs, notre moyenne ne dépassera pas cinquante à soixante kilos...

— Ça serait déjà magnifique ! dit Ugolin. Mais vous n'avez que quatre graines...

— C'est qu'il est très difficile de s'en procurer ! Je dois celles-ci à l'amitié d'un navigateur marseillais... Je vais les planter sous abri, et les soigner comme la prunelle de mes yeux... Il me sera ainsi possible d'étudier leur comportement, avant d'entreprendre la grande culture. En cinq ou six mois, elles me donneront une bonne centaine de courges - c'est un minimum - c'est-à-dire assez de graines pour ensemer un hectare. C'est ce que nous ferons l'an prochain. Dans dix-huit mois, la récolte, et le début de l'élevage massif ! Une entreprise comme celle-là ne s'improvise pas : il faut compter

trois ans pour qu'elle atteigne son plein rendement. Nous avons de quoi tenir jusque-là ! »

Il avait parlé avec une si grande certitude qu'Ugolin en fut consterné. Trois ans !

(« Heureusement, pensa-t-il, qu'il ne connaît pas la source ! »)

« Eh bien, mon voisin, qu'en dites-vous ?

— C'est très intéressant ! dit Ugolin. Mais ces courges, est-ce que c'est bon à manger ?

— Délicieux ! dit le bossu, comme s'il en faisait sa nourriture habituelle. De plus, l'écorce qui entoure le fruit est si dure, et si parfaitement imperméable, qu'il est possible de les conserver plusieurs années, sans que la pulpe en soit altérée : la courge reste aussi fraîche et aussi nourrissante qu'au jour de sa cueillaison !

— C'est bien dommage, dit Ugolin, qu'on ne fasse pas connaître ça aux paysans.

— Oh oui ! dit Aimée, c'est bien dommage !

— Qu'est-ce que vous voulez, dit Ugolin, mélancolique, nous autres, on n'a guère de livres... Ce sont nos vieux qui nous apprennent, ça fait qu'on reste dans la routine. Ah ! la routine, c'est terrible...

— Enfin, dit le bossu, charmé, voici un vrai paysan qui en convient ! Eh bien, puisque vous êtes en état de comprendre, je vous ferai cadeau de quelques graines : aujourd'hui, je ne possède que ces quatre : mais dans six mois, le problème ne sera plus de trouver des graines, mais d'arrêter leur prolifération !

— Alors, dit Ugolin, si vous ne pouvez arrêter ni les lapins ni les coucourdes, je me demande où nous allons !

— À la fortune ! dit le bossu, et sachez qu'en reconnaissance de votre gentillesse spontanée, je vous y mènerai par la main avec moi !

— Il le mérite », dit Aimée.

Et elle versa deux grands verres de vin blanc.

« À propos, dit Ugolin, j'ai pensé à votre affaire pour le champ du boulanger, et puis, finalement, je ne lui ai rien dit.

— Pourquoi ?

— Parce qu’hier, au Cercle, ils ont parlé de vous. Ils savent qui vous êtes, n’est-ce pas...

— Qui le leur a dit ?

— Ça, je n’en sais rien... Dans les villages, on surveille, on parle... Alors, un vieux a raconté la bataille du mariage de votre mère...

— Mon père m’en a fait le récit plusieurs fois, dit le bossu, mais il en parlait en riant.

— Eh bien, eux, ça ne les a jamais fait rire. Que la plus jolie fille du village soit partie avec un de Crespin, pour eux, c’est toujours une trahison...

— Comme c’est mesquin ! dit Aimée avec mépris.

— Une rancune aussi stupide, dit le bossu, prouve qu’elle a eu mille fois raison de quitter cette bande de péquenots, que je n’ai jamais eu l’intention de fréquenter : je vous l’ai déjà dit. »

Aimée était pâle de colère.

« C’est un très grand honneur que leur a fait mon mari de venir habiter ici. Vous le leur direz de ma part.

— Qu’est-ce que vous voulez, ils sont comme ça... Remarquez bien qu’ils n’essaieront pas de vous faire du mal... Si vous ne leur dites rien, ils vous laisseront bien tranquilles : mais pour le champ, je vais essayer de le louer en disant que c’est pour moi, et je vous le passerai. Et puis, j’ai pensé à autre chose. Ruissatel, c’est loin pour les provisions. Alors, si ça peut vous rendre service, moi j’ai Délie qui vient trois fois par semaine faire mon ménage... Vous n’aurez qu’à me donner la liste des commissions, et elle vous rapportera tout ce que vous voudrez !

— Mon cher voisin, dit le bossu, j’accepte encore une fois votre offre généreuse, parce qu’en ce moment il nous faut compléter notre installation, et nous n’avons pas de temps à perdre. Soyez d’ailleurs assuré que, quand le temps sera venu, je vous témoignerai ma reconnaissance autrement que par des paroles. »

UGOLIN courut au village. Sur l'esplanade, le Papet terminait une partie de pétanque. La main gauche appuyée sur son bâton, après de longues réflexions, il pointa magnifiquement, et sa boule, aux acclamations de l'assistance, vint mourir sur le bouchon, donnant à son camp le quinzième point.

Mais devant tous ces gens, Ugolin ne dit pas un mot. Il alla donc boire l'apéritif avec les joueurs, ce qui prit une bonne heure, quoiqu'il eût fait un clin d'œil au Papet, qui ne jugea pas bon de s'en aller trop vite. Puis ils remontèrent, en devisant de choses et d'autres, jusqu'à la maison Soubeyran, et, quand la porte fut refermée, et qu'ils eurent constaté que la vieille sourde-muette était très occupée à râper du fromage pour la soupe, ils s'attablèrent devant une bouteille de vin, le Papet alluma sa pipe, et demanda :

« Il y a du nouveau ?

— Oui, et il y a du bon et du mauvais. Premièrement, les vastes projets, c'est un grand élevage de lapins, en plein air, dans un grillage.

— Très bien. Il a un livre ?

— Oui, il me l'a fait voir. C'est tout plein de chiffres. Ça prouve que, si tu commences avec deux lapins, au bout de six mois, tu en as plus de mille. Et si tu laisses continuer, c'est la perdition : c'est comme ça qu'ils ont mangé l'Australie.

— Je connais ça, dit le Papet. Moi, ce n'est pas dans un livre que je l'ai vu : c'est dans un journal... Avec un porte-plume, c'est facile de faire des multiplications et des lapins. Même un soir, à la Valentine, j'ai vu un artiste qui en a fait sortir quatre d'un chapeau gibus.

— Lui, il dit qu'il veut se limiter : pas plus de 150 par mois. »

Le Papet ricana :

« Bravo ! Bravo !

— Et il va les nourrir avec des coucourdes chinoises qui ont la peau en bois. Il dit que ça pousse aussi vite qu'un serpent qui sort du trou, et chaque plante peut faire au moins cent kilos

de coucourdes, mais lui, il se contentera de cinquante.

— Galinette, tu es sûr que tu n'exagères pas un peu ?

— Oh ! pas du tout. Je te répète ce qu'il m'a dit.

— Il s'est peut-être foutu de toi ?

— Par moments, je me le suis demandé. Et puis non, c'est du sérieux : il y croit. Ce matin, il a encore fait monter un gros voyage de grillage, de piquets, de ciment. Et le messenger m'a dit que ce n'est pas fini !

— Eh bien, tout ça me plaît beaucoup, parce que cet homme, le Bon Dieu nous l'a fait sur mesure. Dans six mois, il sera parti.

— Eh bien, là, tu te trompes. Je t'ai dit qu'il y avait du bon et du mauvais : le mauvais, c'est qu'il tire ses plans sur trois ans. Il a dit à sa femme : "Nous sommes condamnés à réussir avant trois ans, sinon, il faudra retourner en ville." Voilà ce qu'il a dit.

— Ce qu'il dit et ce qu'il fera, c'est sûrement pas la même chose.

— Peut-être, mais ça prouve qu'il a de l'argent : tu sais qu'il a vendu la maison et les biens de Gémenos. Tu sais bien qu'il a fait l'héritage !

— Galinette, l'argent d'héritage, ce n'est pas bon : ça ne tient pas aux doigts... S'il commence à acheter du ciment ! Des idées, et du ciment, ça vous mène loin... Avant six mois, il commencera à claquer du bec... Avec six mille francs, nous en serons débarrassés... Et, d'ici là, ce sera amusant de le voir s'embrouiller dans ses coucourdes, ça nous fera prendre patience...

— Papet, j'aimerais que tu viennes le voir, pour m'expliquer, parce que moi, par moments, j'y comprends rien !

— Je t'ai déjà dit non ! Mais quand même, comme je suis curieux, je vais me faire un petit agachon dans la pinède, pour surveiller un peu de loin... Ce sera pour mon plaisir. »

À ce moment, la porte s'ouvrit, et la muette lança vers le Papet un grand nombre de signes mystérieux. Le Papet dit « oui » de la tête.

« Elle dit que le manger est tout prêt. »

Et, comme la muette agitait légèrement ses deux mains

ouvertes, il traduisit :

« C'est des petits oiseaux au poêlon...

— D'accord, dit Ugolin. J'avais déjà senti la bonne odeur. »

*
* *

Pendant ce temps, à table, sous la lampe à pétrole, le bossu disait gravement :

« Nos jugements sont toujours trop hâtifs et les âmes sont vraiment séparées quand l'amour ne les rapproche pas. Je m'étais trompé sur le compte de cet homme. Vois-tu, le premier jour, lorsqu'il m'aida à transporter nos meubles, j'avais attribué sa générosité à une curiosité paysanne, et j'avais même cru voir, dans son sourire, une sorte d'hostilité. Mea Culpa ! Il nous a d'abord donné l'eau précieuse de son puits, sans qu'on lui ait rien demandé. Aujourd'hui, il a pensé à nous apporter des tuiles, ce qui m'évite un long et coûteux voyage à Aubagne. Oui, cet homme, accablé par un travail sans répit - car ses pauvres champs sont vraiment bien tenus, quoique la terre m'en paraisse ingrate - cet homme est venu offrir ses services à son voisin qu'il ne connaît pas. Et même ce qu'il nous a dit, à propos de ces imbéciles du village, c'est un témoignage de sympathie, et, de plus, une preuve de la délicatesse de son caractère : il refuse d'épouser leur sottise. D'ailleurs, il vit en solitaire, sa ferme est presque aussi isolée que la nôtre, et j'ai l'impression qu'il ne doit guère les fréquenter !

— Moi, dit Aimée, timidement, il ne me plaît pas beaucoup.

— Parce qu'il est laid ! Parce qu'il est gauche, et rustre... Mais sous des enveloppes grossières, il y a parfois des âmes pures...

— Je le sais bien, dit Aimée. J'essaierai de le comprendre. En tout cas, il fait peur à la petite... Il a voulu lui caresser les cheveux : elle a hurlé.

— Manon, tu m'étonnes. Ce gentil paysan ne te plaît pas ?

— Il est vilain, dit la fillette. Il me fait froid sur les joues. C'est un crapaud !

— Manon, dit le bossu, gravement, ce sont tes sentiments

qui sont vilains. Ce monsieur nous a donné les tuiles qui nous manquaient, si bien que, chaque fois qu'il pleuvra, nous lui devons un peu de reconnaissance, et un petit remerciement. »

LE dimanche après-midi, comme d'habitude, Ugolin descendit au village, pour faire la partie de boules. Elle fut longue et plaisante. Il joua avec Ange et le Papet, contre le boulanger, le boucher, et Pamphile. Philoxène, retenu au bar, ne venait que de temps à autre pour « mesurer » le point, quand il était contesté.

Devant une « galerie » assez conséquente - où brillèrent au premier rang Cabridan, Anglade et le forgeron, qui assuraient l'important service des commentaires - ils gagnèrent la première et la « belle », qui fut suivie de l'apéritif, auquel les commentateurs furent invités.

Bien des gens avaient vu de loin l'arrivée du bossu, et les voyages du charretier. Mais personne n'en parlait, « parce qu'on ne s'occupe pas des affaires des autres ». Ugolin prit les devants.

« Là-haut, dit-il, il est arrivé un drôle de bonhomme, avec tout un déménagement !

— J'ai vu monter la charrette, dit Pamphile. Je l'ai vue au moins trois fois !

— Et moi, je l'ai vue quatre fois, dit Éliacin.

— Il a loué la ferme ? demanda Philoxène.

— Non, dit Ugolin. Il l'a achetée. Enfin, c'est ce qu'il m'a dit.

— C'est un paysan ?

— Non. Il est bossu.

— Peuchère ! dit Pamphile.

— Il y a longtemps qu'il est là ? demanda le boulanger.

— Ça fait une semaine.

— Moi, je ne l'ai pas encore vu. Où est-ce qu'il va acheter le pain ?

— À Ruissatel, dit Ugolin. Il va tout acheter à Ruissatel. »

Le boulanger fut vexé.

« Pourquoi ? Il a peur que mon pain l'empoisonne ?

— Bien sûr que non... La vérité, c'est qu'il ne veut pas venir au village. »

Il prit le temps, parpelégea, et dit :

« Il est de Crespin.

— Oyayaïe ! dit le forgeron. C'est pas une recommandation.

— C'est peut-être un espion, dit Cabridan.

— Et qu'est-ce que tu veux qu'il espionne ? s'écria Philoxène. Tu crois qu'il est venu pour compter tes pois chiches ? »

L'astucieux Pamphile ajouta :

« Et puis, si c'était un espion, il ne le dirait pas, qu'il est de Crespin !

— Et puis, il viendrait au village pour se renseigner !

— Et justement, il fait le contraire ! dit le Papet. Allons, allons, tout ça c'est des bêtises. Ils ne sont pas tous mauvais, à Crespin !

— Et qu'est-ce qu'il faisait, là-bas ?

— Il faisait les écritures dans le bureau du percepteur. »

Il y eut un silence, puis, Cabridan, ouvrant des yeux de lapin effrayé, dit :

« Il va peut-être nous faire de nouveaux impôts !

— Mais non, mais non, dit le Papet. Ça ne se fait pas comme ça, les impôts !

— Il a de la famille ? demanda le boulanger.

— Oui. Une femme et une petite fille.

— Tu crois qu'il va rester longtemps ?

— Il ne me l'a pas dit. En tout cas, il répare la maison.

— Il fait ça tout seul ? demanda Casimir.

— Oui, avec des gants.

— Ça doit être bien fait ! dit Philoxène.

— Il fait comme il peut.

— Alors, il n'a pas d'argent ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Nous avons parlé deux ou trois fois cinq minutes.

— Tout de même, dit Ange, un bossu qui vient de Crespin, et qui reste caché dans la colline, moi je me méfie.

— Et de quoi tu te méfies ? répliqua Philoxène. S'il reste là-haut, il ne fait de mal à personne !

— Bah ! dit le Papet, il n'y a qu'à le laisser tranquille, il ne nous demandera rien ! »

LE 30 mars, le toit de la maison était parfaitement réparé, la remise était couverte de tuiles neuves, les portes et les fenêtres fermaient presque exactement, et il ne manquait pas une vitre. Les volets avaient été repeints en vert clair, et la façade assez rustiquement recrépie à la chaux brillait toute blanche au soleil. Enfin, il avait remplacé les poteaux pourris de la treille par des troncs de jeunes pins, à l'écorce rouge et noire, et les pampres jadis échevelés formaient maintenant un plafond verdoyant sur la terrasse rénovée.

Pour célébrer la fin de ces travaux, et surtout pour obtenir d'autres félicitations que les siennes propres, Jean Cadoret invita Ugolin à boire un verre de champagne.

Il arriva vers les six heures du soir. Quand au tournant du vallon il découvrit la ferme, il ouvrit de grands yeux, et s'arrêta quelques secondes. Le bossu le regardait de loin, en souriant. À dix mètres, Ugolin s'arrêta de nouveau, regarda longuement, et secoua la tête.

« Eh bien ? Qu'en pensez-vous ? »

— J'en pense que pour venir voir une maison comme ça, j'aurais dû mettre mon costume des dimanches ! »

Aimée venait de sortir, dans une robe rose, et deux épaisses tresses rousses couronnaient son pâle visage ; la petite Manon, installée sur une balançoire accrochée à la basse branche d'un olivier, pointait en avant ses espadrilles bleues, un brin de fenouil à la bouche.

Enfin, il vit la jolie pompe à manivelle installée sur le couvercle de bois de la citerne, et un tuyau de caoutchouc était enroulé sur une grosse bobine de bois : Ugolin estima sa longueur à trente mètres, et son prix à au moins cent francs.

Il ne reconnut pas la cuisine, animée par la pendule, que la cire d'abeille avait remise à neuf, et tout éclairée par la blancheur des murs enrichie par l'éclat des cuivres. Il admira la suspension toute dorée dans laquelle était maintenant assise une très grosse lampe à pétrole, sous un abat-jour de verre bleu entouré d'un cercle de lampes électriques inutiles, mais

luxueuses. Lorsqu'il visita le premier étage, il fut stupéfait de constater que le mari ne dormait pas avec sa femme, et qu'ils avaient chacun leur chambre : c'était des manières de gens riches. Ce bossu diabolique avait sûrement beaucoup d'argent, il savait travailler de ses mains, et sa confiance dans le succès final de son entreprise semblait justifiée, aux yeux d'Ugolin, par cette première réalisation... Il s'en alla très inquiet, vers le Papet.

*
* *

Le lendemain matin, Jean Cadoret commença ses travaux de pionnier.

Il se leva sans bruit, avant le jour. Afin de ne pas réveiller sa femme et sa fille, il descendit l'escalier ses souliers à la main, souffla sur les braises pour faire chauffer son café, et partit travailler au bord le plus lointain du champ.

Avant d'attaquer le premier arbuste sauvage, il lui fit, dans l'aube naissante, un petit discours, en invoquant la nécessité où il se trouvait de nourrir sa famille ; puis, pour toutes ces plantes qu'il allait tuer, il joua un petit air d'harmonica, noble et triste, pendant que le jour se levait...

Ses premières journées ne furent pas très efficaces. À cause de sa maladresse, la hache, la serpe et la scie lui coûtaient de trop grands efforts, et il n'avait pas réussi à amincir le tranchant de la faux, en le battant sur la petite enclume. De plus, quand il lançait devant lui la grande lame, la pointe se plantait en terre ; s'il n'avait pas vu, dans son enfance, des faucheurs abattre l'andain avec une parfaite aisance, il eût jeté cet outil absurde. Mais il réfléchit, et s'obstina. Il s'appliqua à relever légèrement la pointe, il apprit à faire pivoter son torse, et en moins d'une semaine, il fut capable de manier l'instrument comme un véritable professionnel.

De même, il découvrit les gestes qui lèvent la pioche à la bonne hauteur, et la plantent à la bonne distance, par un effort juste et mesuré. Sans doute retrouvait-il cette adresse et cette efficacité dans son hérité paysanne. Peut-être aussi parce

que les travaux manuels (quoi qu'en disent les démagogues) n'exigent pas un véritable génie, et qu'il est bien plus difficile d'extraire une racine carrée qu'une racine de genêt.

Avec la serpe à long manche, il trancha les ronces géantes, et les épineux argéras. Puis il faucha les chardons, et, à deux mains, il arracha les cistes et les romarins... Enfin, armé de la fourche et du râteau, il tirait jusqu'aux pinèdes latérales cette verdure massacrée, suivi par l'ânesse et les chèvres qui choisissaient leur pâture de chardons et de serpolet.

Vers huit heures, il accrochait la faux dans un olivier, rangeait ses outils, et jouait sur l'harmonica une ritournelle de cor de chasse. Alors, sa femme et sa fille venaient apporter le casse-croûte, car il tenait à déjeuner sur les lieux de son travail, comme un paysan... C'était un vrai repas : des œufs durs, des anchois, des charcuteries, d'épaisses tranches de pain, et un grand verre de vin rouge.

Puis, après quelques bavardages, et parfois un peu de musique, tout le monde se remettait au travail. Le père reprenait la faux ou la fourche, la mère allait faire son ménage. La fillette surveillait les chèvres.

À midi, la chantante Aimée mettait le couvert sous la treille ; mais le bossu ne s'accordait qu'une demi-heure pour ce repas, et il repartait au travail, jusqu'à la tombée de la nuit.

Alors, aux premiers appels des chouettes, il rentrait, épuisé, mais souriant, dans la grande cuisine, où la petite fille, au bout de la table, faisait des pages d'écriture, pendant que sa mère disposait les assiettes autour d'un bouquet de fleurs des champs. Il se lavait, et peignait ses cheveux noirs d'où tombaient des brindilles, des feuilles de thym, des miettes d'écorce.

Il allait ensuite s'asseoir tout près de la lampe, et avec une aiguille purifiée sur la flamme d'une bougie, il cherchait sous la peau de ses doigts les épines de la journée, tandis que la fillette attentive poussait de petits cris de douleur, et tirait brusquement la grande main vers elle, pour baiser le doigt meurtri.

Pendant le dîner, il exposait, une fois de plus, les plans

longuement mûris qui devaient si vite assurer leur fortune, et surtout celle de la petite ; alors, on voyait rouler sur la table un carrousel de pièces d'or. Après le dessert, il s'installait devant le feu : la petite Manon, assise sur un coussin, accrochée au mollet de son père, appuyait ses boucles contre son genou, et il jouait sur son harmonica les vieilles chansons paysannes, ou les antiques noëls provençaux. Parfois Aimée chantait, d'une admirable voix de soprano, et son mari l'accompagnait à la tierce ; au clair de lune, dans les pins, la flûte des chouettes donnait de lointaines réponses.

Pendant les premières semaines, le surmenage de son mari inquiéta Aimée, et lui-même craignit un moment de ne pouvoir soutenir son effort. Mais il s'aperçut bientôt que ses forces grandissaient chaque jour, et que l'air des collines faisait de lui un autre homme...

Pour la première fois de sa vie, il avait grand plaisir à vivre : sa mère était née dans cette ferme solitaire, elle avait, dans sa jeunesse, « acané » les amandes de ces amandiers, et tendu les toiles dans l'herbe sous ces oliviers, plantés par les aïeux deux ou trois siècles plus tôt... Il aimait ces pinèdes, ces cades, ces térébinthes, le coucou du matin, l'épervier de midi, les chouettes du soir, et tandis qu'il piochait sa terre, sous les croisières des hirondelles, il pensait qu'aucune de ces créatures vivantes ne savait qu'il était bossu.

*
* *

Tous les deux ou trois jours, au retour de ses braconnages, Ugolin passait aux Romarins. Il y laissait toujours quelque cadeau : une perdrix, deux ou trois grives, du « pèbre d'aï » cueilli aux Escaouprès, parfois même, après avoir déchargé son fusil, il le posait dans l'herbe ; puis assis sous un olivier, il plantait dans le sol la petite enclume, et battait longuement le tranchant de la faux, sous les yeux attentifs de M. Jean.

Au bout d'une quinzaine, le champ fut « bien propre ».

Les oliviers, délivrés de leurs rejetons, allégés de leurs branches mortes, avaient repris leurs formes d'arbres, et la

broussaille avait reculé jusqu'au pied des coteaux.

*
* *

Un soir, il annonça à sa famille que le lendemain serait un grand jour, le premier jour des travaux véritablement agricoles, car il allait commencer le défonçage à la pioche, bientôt suivi des plantations.

À l'aube, ils déjeunaient tous deux en silence dans la cuisine lorsqu'ils virent paraître, en haut de l'escalier, la petite Manon, tout ensommeillée, mais riante : elle s'était habillée sans bruit, et venait assister à la cérémonie.

Il leur parla gravement.

« Le travail que j'entreprends aujourd'hui sera long et pénible. Il va durer certainement plusieurs mois : mais nous n'avons pas besoin immédiatement de toute la surface cultivable. Il nous suffit - pour le moment - de trois cents mètres carrés pour le potager, six ou sept cents mètres pour le petit pré dans le parc aux lapins. Selon Ugolin, je dois pouvoir défoncer convenablement quarante mètres carrés par jour.

— C'est comme un problème ! dit Manon. Mais les mètres carrés, je ne sais pas encore les faire, et même je ne les comprends pas du tout...

— Je te les montrerai sur le terrain, et tu comprendras tout de suite ! Il me faudra donc une dizaine de jours pour mettre le potager en état de recevoir les semences, et environ trois semaines pour le petit pré. Enfin, j'aurai tout l'hiver pour défoncer le champ où je compte établir la grande plantation de courges et de maïs. Je crois que c'est un plan raisonnable et réalisable, si la Providence m'accorde de rester en bonne santé, comme elle l'a fait jusqu'à aujourd'hui. Allons-y ! »

Ils sortirent. L'aurore brûlait, dans les pinèdes, tout le long des crêtes du levant.

Ils s'arrêtèrent au bord du champ, en silence. La mère et la fille, baissant la tête et les mains jointes, écoutèrent la prière du père ; la face levée, il demanda au Ciel de bénir l'ouvrage qu'il allait commencer. Comme il prononçait le dernier mot, il

entendit craquer la pierraille du chemin muletier, puis un fouet claqua, et ils virent s'avancer le dos d'Ugolin, qui tirait le mulet par la bride, tandis que la grinçante charrette tressautait sur les cailloux.

Le bossu pensa que son voisin allait chercher du bois. Mais l'équipage quitta le chemin des collines, et descendit vers la ferme : sur la charrette était couchée une longue charrue.

« Salut, voisin ! dit le bossu. Où allez-vous donc avec cet appareil ?

— Chez vous ! » dit Ugolin, et tout en dételant le mulet, il continua : « Je me suis pensé qu'avec la pioche, vous en auriez pour trois mois à vous crever le tempérament : tandis qu'avec la charrue, nous allons tout labourer, même pour les courges de l'année prochaine. Ça fera du bien à la terre, et nous aurons fini ce soir ! »

Le bossu tourna vers sa femme un visage radieux.

« Aimée, la prière n'est jamais vaine. Voici la réponse du Ciel. »

*
* *

Ugolin était ainsi promu au rang d'instrument de la Providence. En réalité, ses intentions n'étaient pas vraiment angéliques.

Tout d'abord, il suivait les conseils du Papet : gagner l'amitié du voisin pour racheter un jour la ferme à meilleur compte. D'autre part, il craignait que la pioche ne s'égarât du côté de la source, et ne mît au jour quelque humidité révélatrice : sa présence et ses conseils pourraient éviter ce malheur. Puis, il pensait qu'en accélérant l'exécution d'un plan absurde, l'échec en serait constaté plus tôt. Enfin, il brûlait d'envie d'expertiser cette terre, d'en mesurer la profondeur, d'en reconnaître la souplesse, d'en flairer l'odeur, et ce labour c'était surtout une préparation à ses travaux futurs.

De plus, à ces basses raisons s'ajoutait un obscur remords qui le travaillait à son insu, et il se disait : « Je l'aide, je lui fais du bien. Je sais que son affaire ne réussira pas, mais quand

même c'est une bonne action, et le Bon Dieu m'en tiendra compte. »

À cause des œillets futurs, et pour embellir la « bonne action », il ne ménagea ni son temps ni sa peine : le labour dura une longue journée.

Sous l'épaisse couche d'humus, il y avait une terre brune, une poudre de racines mortes et de feuilles pourries qui avaient composé un riche terreau. Pas une pierre : des générations de serfs et de paysans les avaient ramassées, et elles formaient ces clapiers qui bordaient le fond du champ. Cette terre était si profonde que sans la roulette qui arrêta la plongée du soc, la charrue s'y serait noyée.

Ugolin tenait ferme les mancherons ; il regardait le large ruban sombre qui remontait le long de l'aile brillante, avant de retomber au flanc du sillon, et il pensait :

« Tout ça, c'est plein de pièces d'or qui ne demandent qu'à pousser. »

*
* *

On déjeuna sous le grand olivier : des anchois, du saucisson, des perdrix aux choux, des crêpes, et trois bouteilles de vin cacheté, qui tordirent légèrement les premiers sillons de l'après-midi.

Le soir, en buvant un grand coup de vin blanc sec, Ugolin déclara :

« Maintenant, monsieur Jean, cette terre, il faudrait la laisser tranquille pendant quinze jours, pour qu'elle soleille un peu, et qu'elle goûte la rosée... Mais pour le jardin potager, ça mettrait vos plantations en retard... Ce jardin, où est-ce que vous voulez le faire ? Et le parc aux lapins ? »

L'emplacement du parc tourmentait Ugolin. Si l'éleveur installait, au fond du vallon, trente petites bâtisses souterraines, en ciment, il faudrait un mois de travail pour les démolir, et remettre le sol en état avant d'y planter les œillets. Il était donc nécessaire de creuser les terriers sur le coteau : mais non pas celui de droite, où se trouvait la source

prisonnière.

« Vous comprenez, monsieur Jean, au fond du vallon, ça vous ferait perdre beaucoup de terrain cultivable. Et ensuite, il ne faut pas oublier que les lapins ça pisse beaucoup. C'est très bien de leur faire des terriers cimentés : mais s'il n'y a pas un écoulement, ils vont crever comme des mouches. C'est pour ça que moi, à votre place, je creuserais les terriers à flanc de coteau : avec quatre trous dans le ciment, au fond, ils resteront au sec : donc les terriers sur le coteau. Mais lequel des deux ? Sûrement pas celui de droite : il est au nord. Pas de soleil, et le mistral, tandis que celui de gauche est en plein midi, et à l'abri du vent. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Jean Cadoret trouva ces raisons excellentes, et Ugolin, pour plus de sûreté, déclara qu'il viendrait le lendemain l'aider à planter les jalons.

Puis, ils choisirent une assez longue terrasse pour le jardin potager, le vallon étant réservé à la courge miraculeuse. Enfin, après avoir trinqué une dernière fois, Ugolin remit le mulet aux brancards, la charrue sur la charrette, et s'en alla au clair de lune, suivant l'attelage.

Ils le virent s'éloigner, sur le chemin bordé de romarins en fleur : les mains dans les poches, il dansait.

Depuis ce jour-là, Aimée le considéra comme un saint : mais la petite fille ne lui permit jamais de la toucher. D'ailleurs, il n'essayait même plus : il en avait peur.

SUR la terre fraîchement labourée, M. Jean commença (soyons méthodiques) par l'installation du potager.

*
* *

Sur le coteau des Romarins le Papet avait aménagé son observatoire qu'il pouvait gagner par un détour sous une forêt de genêts : c'était un « agachon », une sorte de cabane de verdure, comme pour chasser les perdrix « à l'espère ». Entre deux cades, et derrière un rideau de clématites percé de deux ouvertures, il siégeait sur un sac d'herbes sèches qui adoucissait la raideur d'un bloc de pierre, et il s'adossait au tronc du pin, à côté d'un fusil qui eût justifié sa présence en cas de surprise.

Il venait s'installer là presque tous les jours vers quatre heures, et « se régalaient » des extravagances de l'amateur ; il les commentait le soir à table.

« Galinette, les pommes d'amour, il les a mises au nord, à l'ombre de la pinède. Même si elles font des fruits, ils ne mûriront jamais. Les pois chiches, ça fait sept jours qu'il les a semés : il les enfonçait avec un bâton. Ils ne sont pas encore sortis : ça m'étonnerait bien qu'il en mange un demi-saladier. Les oignons, il les a plantés autour d'un gros olivier. Ça fera peut-être joli s'il les laisse monter en graines. Et les pommes de terre, il les enterre à un pan de profondeur ! Si ce "fada" compte nourrir sa famille avec ça, il leur restera que la peau sur l'esqulette ! »

Le « fada » sema ensuite le trèfle et le sainfoin sur l'emplacement du parc aux lapins : le Papet ne trouva pas grand-chose à dire, sinon que ce n'était pas la bonne lune, et que, d'autre part, le semeur ne savait pas lancer les graines en éventail.

« Il ne les sème pas, il les jette ! Ça va sortir par touffes, comme la pelade de Médéric. Au fond, ça n'a pas d'importance ; sans arrosage, ça ne fera jamais que de la

baouco ! Moi, quand je le vois travailler, par moments, ça me fait rire, mais d'un autre côté ça me fait mal au cœur, et souvent j'ai envie de descendre pour lui prendre les outils des mains, et lui montrer comme il faut faire !

— Ô Papet, dit Ugolin, ne t'excite pas comme ça ! Laisse-le faire à sa manière. C'est peut-être pas la bonne, mais c'est la meilleure pour nous ! »

*
* *

Après la plantation du potager, Ugolin fut invité à la mise en terre des quatre graines noires. Au pied du parapet qui longeait la terrasse, le planteur avait creusé quatre trous : il les remplit d'humus, enrichi par le fumier de l'ânesse. Les graines enfouies furent largement arrosées, et la petite Manon, toute rougissante de fierté, reçut la mission de les abreuver tous les soirs : un petit arrosoir pour chaque plante.

« Dans quinze jours, dit M. Jean, elles auront passé le parapet, et commenceront à escalader la treille. »

Il attaqua dès le lendemain l'installation du parc aux lapins.

Le Papet qui n'avait pas grand-chose à faire à sa vigne, revenait de temps à autre à son poste d'observation : il vit le bossu commencer la tranchée qui devait recevoir le bas du grillage.

Les bras nus, mais sa bosse cachée sous un vieux gilet à fleurs, il lançait à la volée le pic de mineur, puis déblayait la terre ameublie avec une étroite pelle à charbon.

De temps à autre, il allait se reposer sous un olivier. Alors il tirait de sa poche l'harmonica, et jouait des chansons provençales, comme Magali ou Misé Babet, ou de mystérieuses musiques qui ressemblaient à celle de l'église. Souvent, sa femme, qui balayait la terrasse sous la treille, ou qui étendait sa lessive sur les romarins, chantait de loin, à travers les accords de l'harmonica ; et, parfois, sur des airs joyeux et saccadés, la fillette, les bras levés en amphore au-dessus de sa tête, dansait pieds nus sur l'herbe du printemps.

Le Papet écoutait et regardait, vaguement ému, et il

pensait :

« C'est vraiment des artistes... Dans les concerts des fêtes patronales, ou dans un cirque, ils auraient un grand succès... Mais cet imbécile, qui pioche comme un curé, perd son temps et son argent pour un travail qui ne servira jamais à rien... »

Il avait calculé la longueur de l'enceinte : certainement plus de cent mètres. Il en avait conclu que le malheureux ne viendrait jamais à bout d'une telle entreprise à moins d'un travail quotidien de six mois : mais il dut bientôt constater que malgré les intermèdes artistiques, la tranchée avançait de cinq ou six mètres par jour, et que le piocheur en aurait terminé en moins de six semaines. Il s'en consola par l'idée que cette petite réussite possible n'avait pas une grande importance puisque l'échec de l'élevage « massif » était inévitable. Mais Ugolin paraissait découragé.

« Papet, disait-il, ce bossu me fait peur. Il a tout planté au hasard, et ça pousse : ses coucourdes m'arrivent aux genoux. Sa clôture est presque finie, et lui, au lieu de maigrir, il engraisse... S'il réussit un peu cette année il va sûrement continuer... »

Le Papet haussait les épaules, et ne répondait pas. Alors Ugolin essayait d'évaluer l'héritage du bossu, puis ses dépenses, pour avoir une idée du temps qu'il pouvait encore tenir... D'autres fois, il faisait le compte des sommes fabuleuses que le « fada » lui « faisait perdre » chaque jour, et crayonnait des additions sur la table...

Il en oubliait de manger, tandis que M. Jean, fort satisfait de ses travaux, montrait un merveilleux appétit, un teint clair, des yeux brillants, et un grand plaisir de vivre qui s'exprimait chaque soir par un concert d'harmonica.

Cependant, un jour, tandis qu'il manœuvrait le levier de la pompe pour l'arrosage du potager, il entendit au fond de la citerne un étrange gargouillement, et Manon, qui tenait au milieu du potager la petite lance de cuivre, cria : « Ça ne coule plus ! »

Il alluma la bougie de la lanterne, qu'il laissa descendre dans la citerne au bout d'une ficelle : le tuyau frôlait la surface

de l'eau, il n'en restait qu'une très mince nappe dans le coin le plus bas du réservoir.

Il n'en fut nullement inquiet.

« C'était prévu ! dit-il, je croyais que nous avions encore un ou deux jours d'arrosage, mais c'était prévu, et s'il ne pleut pas cette nuit, nous aviserons dès demain. »

L'APRÈS-MIDI vers quatre heures, Ugolin était fort occupé à biner ses pois chiches, lorsqu'il vit descendre, sur le chemin des Romarins, une charmante expédition.

La petite fille était installée sur l'âne, à califourchon entre deux gros bidons. Derrière elle, marchait son père : il avait posé sur sa bosse protégée par un coussin, une sorte d'étagère accrochée à ses épaules par deux bretelles de cuir. Sur l'étagère, une grosse dame-jeanne de trente litres, reliée à son front par une assez large courroie ; il appuyait sa marche sur un long bâton de pèlerin, et paraissait fort gai.

Derrière lui, venait sa femme, à l'ombre d'un grand chapeau de paille dont les ailes étaient gracieusement ployées sous une légère écharpe de mousseline. Elle s'arrêtait tous les trois pas pour cueillir - avec des ciseaux - les fleurs sauvages qui bordaient le sentier.

« Salut la famille ! dit Ugolin, vous allez en excursion ?

— Eh oui ! En excursion - ou plutôt en reconnaissance - reconnaissance qui a d'ailleurs un certain rapport avec celle précisément que je vous dois. »

Ugolin ne comprit rien à cette finesse, dont le bossu se régala lui-même.

« Voici ce que je veux dire : depuis que nous sommes ici, vous nous fournissez généreusement deux arrosoirs d'eau potable par jour. Or, j'ai constaté que le niveau de votre puits commence à baisser, que l'été arrive, et que le ciel ne paraît guère disposé à nous donner la pluie qu'il nous doit : nous allons donc à la source du Plantier, pour nous approvisionner en eau potable. Comme ce sera notre première visite, je l'appelle "reconnaissance", au sens militaire de ce mot, que j'ai employé dans un autre sens pour faire allusion à ma gratitude.

Vous avez compris ?

— Bien sûr, dit Ugolin. J'ai compris que vous allez au Plantier, et même je l'aurais compris sans que vous me le disiez, rien qu'en voyant ce jaron sur votre esquine et ces bidons et ces cruchons. Malheureusement, je ne peux pas vous accompagner, parce qu'il faut que je bine mes pois chiches. C'est une plante qui n'a pas besoin d'arrosage, ça leur ferait plutôt du tort, mais il faut souvent les gratter au pied, pour qu'ils profitent bien de la rosée du matin. C'est ce qui leur plaît le mieux. Je les ai un peu oubliés, et regardez : il y en a qui n'ont pas bien bonne mine, et j'essaie de me rattraper...

— Je comprends ça, dit M. Jean, et d'autant mieux que ma discrétion envers votre puits n'est pas la seule cause de cette expédition : ma citerne est vide. Je n'en suis d'ailleurs pas grandement inquiet, parce que je puis vous promettre - et me promettre - la pluie pour demain, ou, au plus tard, pour après-demain.

— Et pourquoi ? Vous le savez par votre rhumatisme ?

— Par bonheur, je n'en ai pas, mais je vous ai montré les statistiques de l'Observatoire ! Le ciel, qui nous devait six jours de pluie en mai, ne nous en a donné que trois : depuis le 1^{er} juin, il aurait dû pleuvoir deux fois : nous n'avons rien eu. Donc, nous avons une créance de cinq jours de pluie : c'est un découvert dans la comptabilité céleste tout à fait extraordinaire, et l'échéance de demain ou après-demain sera certainement honorée ! Sur cette promesse, indiquez-moi le plus court chemin pour aller au Plantier.

— Non, dit Ugolin, pas le plus court, parce que vous vous perdriez. Je vais vous dire le plus facile. Descendez au fond du vallon, là, sous nos pieds, et puis, au lieu de remonter de l'autre côté vers le village, vous tournez à droite, et vous continuez : la grotte est au bout du chemin, en haut du ravin qui finit le vallon. »

Aimée demanda :

« Est-ce qu'il y a des fleurs dans ces collines ?

— Si vous voulez dire des roses ou des œillets, ça, je peux vous garantir qu'il n'y en a pas...

— Elle veut dire des fleurs des champs, des fleurs sauvages.
— Ça, j'ai jamais remarqué - on remarque plutôt les épines -
mais de tout sûr, il doit y en avoir.
— Merci. »

Ils descendirent la pente, tandis qu'Ugolin regrettait d'avoir prononcé le mot œillet, parce qu'il faisait partie de son secret.

*
* *

Le vallon, bordé par deux à-pics de roche bleutée, était plutôt une large gorge.

Le chemin en longeait le fond sous la falaise de droite. Sur la gauche, il y avait une longue suite de champs, séparés les uns des autres par une marche d'un mètre de hauteur, une sorte de mur en pierres sèches qui soutenait le champ supérieur.

Ceux qui étaient les plus près du village étaient encore cultivés. On y voyait quelques vignes bien entretenues, de l'orge en herbe, de longues raies de pois chiches sous des oliviers ou des pruniers. Mais à mesure que le vallon montait vers les collines, les cultures furent remplacées par une herbe rude et jaunâtre, dominée par des milliers de fenouils, des bouquets de térébinthes, de jeunes pins, de grands buissons d'églantine. Ça et là, des pruniers hérissés de branches mortes maigres et noires, ou quelque antique figuier suffoqué par ses rejetons.

Le vallon se rétrécissait peu à peu. Au bout d'une heure de marche, on ne vit plus de champ, et ce fut une gorge profonde, aux parois obliques, qui s'élargissait par étages, en montant vers le ciel vide et bleu.

Elle avait été creusée depuis des millénaires par les torrents des orages, et l'on n'y voyait que quelques pins, penchés au-dessus de l'étroit passage, qui ressemblait à un « canon » en miniature ; mais les broussailles de romarins, de genêts et de lentisques s'étaient refermées sur le sentier que l'on distinguait à peine à travers leurs branches ; il fallait s'ouvrir le passage en les repoussant des mains et des genoux, et ne pas

lâcher brusquement les grands genêts élastiques, qui revenaient en arrière fouetter le visage du suivant.

L'ânesse paraissait fort à son aise, mais elle s'arrêtait de temps à autre pour cueillir d'admirables chardons dorés qu' Aimée lui disputait en vain. La petite fille chantait Magali, et son père avait lâché la bride pour lancer des pierres dans les buissons, d'où jaillissaient, dans un éclat de rire, des merles aussi noirs que des corbeaux.

L'ânesse venait de disparaître derrière un coude que faisait la gorge, et la voix de la fillette retentit, multipliée par les échos :

« Papa ! Viens voir ! »

Ils s'avancèrent : en haut d'un ravin abrupt et caillouteux, un mur de grosses pierres nues semblait encastré dans la base d'une haute paroi de roche.

« C'est vraiment très beau, dit M. Jean, et j'envie les gens qui vivent en ce lieu. Si je n'avais pas ma fortune à faire, je leur offrirais notre ferme pour prendre leur place ! »

Alors, là-haut, au-dessus des broussailles, le buste d'un homme parut. Il mit sa main ouverte au-dessus de ses yeux, pour les regarder monter : c'était Giuseppe, le bûcheron, puis une grande femme vêtue de noir : c'était Baptistine.

*
* *

Dix ans plus tôt, dans un petit village du Piémont, Baptistine avait épousé Giuseppe, qui était l'apprenti de son père. Mais au lieu de s'installer tout de suite dans une chaumière, et d'y faire une nichée d'enfants, Giuseppe, qui avait l'esprit aventureux, et qui ne voulait pas mourir pauvre, avait baisé au front la jeune mariée - au sortir de la petite église - et il était parti pour la France où les bûcherons - disait-on - mangeaient de la viande tous les jours. Deux ans plus tard, il appela sa vierge bien-aimée.

Il était venu l'attendre à la gare d'Aubagne, à la descente d'un train qui l'avait cahotée pendant trente heures. Il avait un beau pantalon de velours marron, serré à la taille par une

haute ceinture bleue, une chemise à grands carreaux rouges, séparés par d'épaisses raies noires, et il portait, accrochée à ses larges épaules, une belle veste de velours vert. Sur la tête, un feutre posé en arrière laissait sortir sur le front une bouffante mèche lustrée ; ses sourcils étaient brillants, et sa moustache était aussi longue et aussi fournie que celle du roi Victor-Emmanuel. À ses pieds - luxe suprême - des souliers en cuir naturel, aussi beaux que ceux des soldats, faisaient sonner le ciment du quai au bruit magnifique de leurs clous.

Ils avaient à peine échangé quelques paroles, à cause de tous ces gens qui passent et qui n'ont pas besoin de savoir les secrets, et ils étaient partis sur la route, chargés de ballots et de paquets.

Giuseppe, qui marchait devant, avait soudain tourné sur la droite pour prendre un sentier des collines, et, au bout d'une heure, il s'était arrêté au pied d'un à-pic de roche bleue, tout en haut d'un ravin sauvage, devant un mur de pierres sèches qui bouchait l'entrée d'une baume. Il y avait dans ce mur une porte, et, de chaque côté, une petite fenêtre.

Il était entré le premier, et il avait ouvert les volets.

Dans un coin, sur un châssis de fortes branches d'yeuse à peine écorcées, il y avait le lit, revêtu d'une épaisse couverture de laine jaune, sous un crucifix de cuivre qui étincelait dans un rond de soleil. Le long des parois de calcaire, des escabeaux, deux coffres décorés par de grosses têtes de clous, et, sur le couvercle d'un vieux pétrin, un réveille-matin de fer-blanc.

À gauche, près de la porte, dans le coin où le mur s'accrochait à la roche, un âtre, coiffé d'un manteau de plâtre rouge, où l'on voyait encore de profondes empreintes de doigts. Contre le mur de droite, suspendues à d'épaisses chevilles de bois, des haches à ébrancher, des serpes, et deux grandes cognées, à la lame étroite et courbe, dont le tranchant était protégé par des muselières de cuir.

Baptistine regardait, étonnée, mais heureuse, le nid sauvage de leurs amours.

Giuseppe leva le doigt, et dit :

« Ne fais pas de bruit : écoute ! »

On entendait une sorte de gazouillis d'oiseau, et, de temps à autre, un tintement léger. Il la prit par la main, et la conduisit au fond du trou. Là, sous une fente moussue de la roche, il y avait un petit bassin, plein à ras bord d'une eau transparente.

« La source ! » avait-il dit.

L'eau s'écoulait par une rigole qui traversait le mur, sur la droite.

Il la fit asseoir sur le lit.

« Baptistine, ma bien-aimée, c'est ici que j'habite depuis deux ans. Je ne sais pas qui c'est le maître de cette vieille bergerie : personne ne m'a jamais rien demandé. J'y suis venu parce que c'était commode pour mon travail, et puis, ça faisait des économies. Mais j'ai l'argent pour acheter une maison au village : regarde. »

Il alla plonger son bras dans un trou de la roche, et il en retira un très petit sac de toile, étroit comme un tuyau. En le tenant par un bout, il le secoua au-dessus de la couverture, et des pièces d'or tombèrent. Baptistine joignit les mains, en extase.

« Il y en a soixante-deux, dit Giuseppe. C'est à coups de hache que je les ai faites, et maintenant, elles sont à toi. Je n'ai pas acheté la maison parce que c'est la femme qui doit choisir. Alors, voilà ce que je te dis : si tu veux, nous habiterons ici, jusqu'à ce que tu aies le premier mal au cœur. Alors, à ce moment-là, tu iras choisir au village. Ça, c'est mon idée. Mais si cette grotte ne te plaît pas...

— Ô Giuseppe, dit Baptistine, pour moi, le palais du Roi, c'est une grotte, et pour moi, cette grotte, c'est un palais d'or et de marbre. Mais ne parle plus : j'ai été ta fiancée pendant cinq ans, et ta femme vierge pendant deux ans... Viens vite, que je sois mariée ! »

Et elle avait arraché sa robe, et elle l'avait mordu à la bouche, et ils étaient restés dans ce palais ; ils y étaient restés toutes ces années, parce que le mal au cœur du matin n'avait jamais voulu venir.

*
* *

Ce jour-là, Giuseppe n'était pas allé travailler, parce qu'il fallait planter les légumes dans le petit potager, installé devant la baume par les bergers d'autrefois.

Au cours de plus d'un siècle, ils avaient construit un mur de pierres sèches sur la pente abrupte, puis, ils l'avaient rempli de terre par-derrière : de la terre ramassée çà et là dans la colline, et qu'ils rapportaient un soir après l'autre, dans un sac, parfois même, disait la légende, dans leur chapeau. Et c'est ainsi qu'ils avaient fait, derrière le mur de retenue, une sorte de longue mare de terre fertile, qui leur donnait - avec le fumier de leurs chèvres - des légumes, des tomates, les fruits de quelques pruniers, de trois figuiers et d'un abricotier.

*
* *

Giuseppe salua les arrivants avec beaucoup de gentillesse, et Baptistine souriait. On entendait les clochettes de ses chèvres qu'on ne voyait pas, à cause de la hauteur des taillis. Par instants, dans les verdures, un chien jappait.

Elle s'avança, et dit, dans une langue bizarre, faite de quelques mots français, mêlés de provençal et de piémontais :

« Je suis sûre que vous venez chercher de l'eau ! »

Jean Cadoret avait été commis de perception dans une banlieue de Marseille, et la folle Aimée avait chanté des opéras en italien - sans toutefois les comprendre parfaitement.

D'autre part, Giuseppe parlait un français tout à fait comparable à l'italien du bossu ; grâce à l'appoint de quelques gestes et de plusieurs jeux de physionomie, ils purent tenir une conversation, pendant que l'ânesse broutait, et que la petite fille poursuivait, à coups de chapeau, de magnifiques papillons.

Jean Cadoret expliqua donc qu'il venait chercher de l'eau potable parce que l'eau de sa citerne était corrompue, et il ajouta que sa mère lui avait légué cette grotte, et les terrains qui l'entouraient. C'est alors que de grosses larmes jaillirent soudain des yeux de Baptistine : elle leva ses bras au ciel en invoquant la Madone, puis se jeta à genoux devant lui, et

proféra de gémissantes supplications : elle avait compris que le propriétaire du palais venait s'installer chez lui, et qu'il fallait lui céder la place.

Le bossu, stupéfait, regarda Giuseppe, qui lui expliqua le sens de ces démonstrations. Alors, il la releva en lui prenant les deux mains, et il dit solennellement - mais en cherchant ses mots :

« Non veni per habita questa bergeria. Voï restate qui, tanto lungo comé volété. »

Ces paroles, qui n'avaient de sens dans aucune langue, furent pourtant comprises par la Piémontaise, qui en profita immédiatement pour invoquer de nouveau la Madone, en sanglotant de reconnaissance, puis elle saisit la main du Maître, et la baisa furieusement.

Manon avait renoncé aux papillons pour regarder une scène si intéressante. Baptistine la nomma Ange du Ciel, appela sur sa tête la bénédiction de la Vierge, et déclara que, si un jour elle avait faim, elle lui donnerait son foie et ses yeux, ce qui n'étonna personne, car personne ne comprit cette promesse, sauf Giuseppe, qui l'avait déjà entendue plusieurs fois.

Puis, ils s'avancèrent tous jusqu'à la grotte, dont la folle Aimée admira le confort et la propreté, tandis que son mari regardait la belle source, en écoutant sa petite musique.

Avec un entonnoir et une casserole, Giuseppe remplit les bidons qu'il était allé chercher sur l'ânesse. Puis il montra au bossu la canalisation de roseaux qui conduisait l'eau de la source jusqu'au potager.

Pendant ce temps, Baptistine avait fait asseoir Aimée sur un gros billot de bois écorcé, pareil à ceux qui portent d'ordinaire les enclumes, devant une table aussi lourde qu'un billard.

Elle lui offrit des figes sèches, des amandes, des noisettes, et des crêpes de polenta sucrée, réchauffées sur une pierre brûlante, et saupoudrées de graines d'anis.

Quand ils partirent, vers cinq heures, il fallut d'abord rattraper l'ânesse et les deux chèvres qui s'étaient mises en relations avec le troupeau de Baptistine, et qui prétendaient en faire partie désormais. Ce fut une assez longue chasse.

Giuseppe voulut absolument raccompagner la famille, et chargea sur son épaule un petit tonneau de trente litres car il n'en possédait pas de plus gros, tandis que Baptistine portait deux cruches en argile vernissée, et la folle Aimée un arrosoir de zinc.

Le bossu fit un petit calcul : cinquante litres sur l'ânesse, trente litres sur l'épaule de Giuseppe, trente litres sur sa bosse, cela faisait déjà cent dix litres, auxquels il fallait ajouter une quinzaine de litres que portaient les femmes.

« Cent vingt-cinq litres, dit-il, ce n'est pas beaucoup, évidemment. Mais cela nous permettra sans aucun doute d'attendre la première pluie...

— Peut-être, dit Giuseppe. Peut-être... »

Il leur fit prendre un raccourci qui suivait le coteau au-dessus du vallon.

Jean Cadoret paraissait joyeux. Il lançait des plaisanteries, et remerciait le Bon Dieu de lui avoir accordé cette bosse, dont il comprenait enfin l'usage. Cependant, il s'arrêta plusieurs fois en route, sous prétexte d'admirer le paysage, mais en réalité pour reposer son dos meurtri en appuyant la lourde étagère contre la roche.

Au passage, Ugolin se précipita en riant, et voulut porter jusqu'à la ferme l'arrosoir d'Aimée.

En arrivant devant le potager, M. Jean eut une fort déplaisante surprise : beaucoup de plantes baissaient la tête, d'autres paraissaient flétries. Tout le long des tiges des quatre courges d'Asie, les larges feuilles commençaient à pendre.

« Mais tout à l'heure encore, tout était normal ! Que s'est-il passé ?

— Il s'est passé un après-midi, dit Ugolin. Vous n'avez pas senti cette estouffade, entre quatre et cinq heures ? C'était le vent d'Afrique, et il vient à peine de tomber. Mais si on peut leur donner de l'eau, ça ne sera rien. Enfin, je veux dire pour aujourd'hui... »

Tout le monde se mit à l'arrosage, qui parut donner des résultats immédiats, à la grande joie de l'assistance. On but ensuite deux bouteilles de vin, puis, à la nuit tombante,

Giuseppe et Baptistine prirent congé de leurs nouveaux amis.

« Notre maître, dit Giuseppe, demain je ne pourrai pas vous aider, parce que je vais travailler trois jours à Pichauris...

— Ne vous inquiétez pas, dit M. Jean. La citerne n'est pas complètement vide, et il pleuvra certainement avant deux jours. »

Baptistine baisa les mains à tout le monde, puis elle dit, en son charabia :

« Pour la pluie, je sais une bonne prière : je la dirai trois fois avant de me coucher. »

Elle réclama ensuite de nouvelles bénédictions du Ciel sur cette admirable famille, par une formule piémontaise dont il faut avoir le tact de ne pas abuser, parce que la Madone elle-même est incapable d'y résister.

Le soir, à table, Jean Cadoret dit à sa femme :

« Si nous avons une source comme celle-là, il n'y aurait aucun problème... Mais ne me crois pas découragé. Même si nos cultures de cette année ne réussissent pas pleinement nous avons encore assez d'argent pour continuer l'entreprise. Fions-nous aux statistiques, et à la Providence. »

Il prit son harmonica, et dit :

« Et maintenant, Manon va chanter : Alouette, gentille alouette... »

*
* *

La prière de Baptistine fut vraiment très efficace, car les statistiques tinrent leurs promesses en arrosant quatre fois les plantations, et en remplissant la citerne. Les courges d'Asie fleurissaient sur la treille, la petite Manon grandissait à vue d'œil, et en six semaines le parc aux lapins fut terminé : M. Jean jouait mieux que jamais de l'harmonica, et le pauvre Ugolin, assis par terre sous le mûrier, battait au fléau ses pois chiches...

*
* *

Un matin, il vit M. Jean attaquer un petit travail de menuiserie.

Avec des caisses qui avaient servi à son emménagement, il fabriqua fort adroitement quatre cages à lapins, munies de portes grillagées, et il les installa dans la remise, dont il remit à neuf le double portail.

« Voilà, dit-il à Ugolin, le début de notre exploitation. Je vais aller chercher demain nos reproducteurs : un mâle et trois femelles, et nous les élèverons dans ces cages jusqu'à la naissance des premières portées. Il nous sera facile de les nourrir avec les herbes que nous irons chercher dans la colline. Je compte sur une vingtaine de naissances d'ici à la fin du mois de juillet. Alors, j'irai acheter quelques sacs de repasse au moulin de Ruissatel, pour compléter les rations de verdure. Vers le début de novembre, nous aurons d'autres nichées : j'installerai toute la ménagerie dans le parc aux lapins, et les courges noires commenceront à mûrir. Alors, ce sera la grande Aventure ! »

LE lendemain matin, vers les sept heures, Jean Cadoret sortit de sa ferme dans un costume de la ville ; sous un chapeau melon noir, il était parfaitement rasé, et il tenait à la main une canne à bec d'argent.

Devant l'écurie, Aimée et Manon étaient très occupées à brosser les sabots de l'ânesse, qui attendait, paisible, sous son bât, chargé de deux caisses percées de petits trous ronds. Ugolin revenait des collines ; il traînait une longue branche morte, et l'anse d'un gros panier plein d'escargots était accrochée à son bras.

Il quitta le chemin à flanc de coteau, et descendit vers la ferme.

« Salut ! dit le bossu. Comme vous le voyez, je vais à Aubagne. Si vous voulez me charger de quelque commission ?

— Pour le moment, je n'ai besoin de rien, mais merci quand même. Vous allez chercher encore des semences ?

— Mieux que ça ! Je vais prendre mes reproducteurs ! C'est pourquoi j'ai un service à vous demander : comme je serai absent toute la journée, je vous serais reconnaissant si vous veniez faire une petite visite à ma femme, pour vous assurer que tout va bien.

— Comptez sur moi ! dit Ugolin. Je passerai vers onze heures, et je reviendrai ce soir. Ça m'intéresse de voir vos premiers lapins !

— Eh bien, à ce soir donc ! »

Il s'éloigna, suivi de l'ânesse, et la pinède s'étonnait de voir passer un chapeau melon.

*
* *

Ugolin revint avant midi, souriant et serviable, et demanda à la blonde Aimée si elle n'avait besoin de rien. Elle le pria de refendre une bûche noueuse, dont elle ne pouvait venir à bout : il prit la « picosse » et en fit éclater une douzaine, qu'il rangea soigneusement dans le bûcher.

Il revint vers six heures, au moment même où le chapeau melon reparaisait derrière l'ânesse, au-dessus de l'arche d'un gros sac de son qui s'appuyait sur les deux caisses suspendues au bât.

Ils transportèrent ce chargement dans la remise, devant les cages à lapins déjà bien garnies. Sous les yeux de sa famille, l'éleveur, au moyen d'un ciseau, décloua délicatement le couvercle d'une caisse, le souleva, et en sortit tour à tour trois lapines rousses, qui avaient la taille d'un gros rat.

« Vous comprenez, dit-il, j'ai pris des femelles très jeunes qui n'ont pas encore porté. Quand on veut créer une race, c'est la première condition. »

Ces vierges furent installées sans peine dans la même cage, et disparurent aussitôt sous la comestible verdure.

« Et maintenant, le mâle ! Manon, va fermer la porte, car cet animal est d'une vigueur surprenante, et il pourrait nous échapper. »

Ugolin sourit.

« N'ayez pas peur, dit-il. À moi, il ne m'échappera pas ! Dénouez les cordes, et soulevez un peu le couvercle, juste un peu... »

Mais dès qu'il eut plongé sa main dans l'étroite ouverture, la caisse fut secouée par des chocs précipités, mêlés de grattements de griffes. Ugolin parut stupéfait, et s'écria :

« Ô Bonne Mère ! C'est un lièvre ?

— Non, dit en souriant le bossu... Non. C'est un croisement du géant des Flandres et du Bélier des Charentes... »

Tout en parlant, il avait fait à sa femme un inexplicable clin d'œil.

Ugolin enfonça son bras jusqu'au coude, et la lutte invisible devint si furieuse que la petite Manon recula.

« Ça y est ! dit tout à coup Ugolin, j'ai les pattes de derrière ! Lâchez le couvercle ! »

Alors, il tira de la caisse un animal roux qui n'en finissait plus. La tête en bas, il se raccourcissait et se détendait en de si violentes secousses qu'elles faisaient tressaillir son bras. Manon fit un saut en arrière. Aimée, la bouche ronde, regardait

l'animal avec stupeur. Ugolin l'éleva à la hauteur de ses yeux, et s'écria :

« Mais qu'est-ce que c'est ? Il a des poils de chien, des pattes de lièvre, et des oreilles d'âne ! Ça alors, j'en ai jamais vu de pareil ! »

Les yeux du bossu brillèrent de joie et de fierté ; sa femme s'accrochait à son bras, émerveillée par l'étrangeté de l'animal.

« Et où vous avez trouvé ça ? »

Jean Cadoret sembla hésiter une seconde et répondit :

« Chez un de mes amis.

— Il a dû vous coûter cher ?

— Oh ! oui. Très cher.

— C'est une curiosité, dit Ugolin. Mais son défaut, c'est qu'il est bien maigre. Ça semble un esculetto poilu... Dans une bête comme ça, il n'y a rien à manger : sauf peut-être les oreilles ?

— C'est un reproducteur, dit le bossu. Il n'est plus très jeune, mais encore vaillant, comme vous voyez ! Mettez-le dans sa cage : celle qui a un cadenas ! »

L'opération fut réussie, et le mâle, aussitôt calmé, se mit à dévorer : il appuyait ses deux pattes antérieures sur la branche d'acacia, et il en arrachait les feuilles par un brusque hochement de tête.

« Il mange comme les chiens, dit Ugolin. Et il a l'air mauvais ! Je parie qu'une côtelette ne lui ferait pas peur !

— Vous exagérez peut-être un peu, dit Aimée.

— Oui, j'exagère, mais c'est pour dire. En tout cas, ne mettez pas les petites lapines avec lui, parce que je vous garantis que, demain matin, il n'en resterait plus que les os ! »

Après le coup de vin blanc, il partit rassuré.

Le choix de ce mâle squelettique, dégingandé, lui paraissait une irréparable folie.

« Il s'est fait couillonner, dit-il au Papet. Imagine-toi le "fantomme" d'un lièvre mort de colère à cent ans !

— De quelle race ? »

Il essaya de le décrire, mais il n'y parvint qu'après une crise de fou rire dont la sourde-muette fut épouvantée, parce qu'elle crut qu'il allait en mourir.

*
* *

Le soir, avant de se coucher, Jean Cadoret vint s'asseoir sur le lit de sa femme.

« Aimée, j'ai un secret à te dire.

— Oh ! que je suis contente ! dit-elle. J'adore les secrets ! C'est sur Ugolin ?

— Non. À propos du lapin. Le mâle.

— Ce n'est pas un lapin, je m'en doutais ! Oh ! J'ai bien vu ses yeux ! Et puis, il ne tiendrait jamais dans une casserole ! Dis-moi vite ce que c'est !

— C'est un lapin, mais non pas un lapin ordinaire ! »

Il chuchota :

« C'est un lapin d'Australie !

— Il va monter aux arbres ?

— Il en serait peut-être capable, mais je ne veux pas m'en assurer. Celui-là restera captif. Mais le croisement avec des lapines d'Europe nous promet de très belles portées.

— Il faudra le dire à Ugolin. Ça l'intéressera sûrement !

— Je t'ai dit que c'est un secret. Personne ne doit le savoir !... Il est défendu par la loi d'introduire ces Australiens en France !

— Mais qui te l'a vendu ?

— Un éleveur, qui l'avait acheté à un navigateur contrebandier... Il a créé une race, et il a voulu ensuite se débarrasser de cet animal, dont la présence chez lui aurait pu lui coûter fort cher. Il me l'a vendu pour cent francs. Ici, nous ne risquons pas grand-chose. Et d'ailleurs, je compte le sacrifier dès que nous aurons obtenu la souche de la race nouvelle, la race prodigieuse que tous les éleveurs de France appelleront peut-être un jour : la race des Romarins... »

C'EST au bout d'une quinzaine qu'un peu d'espoir ranima le triste Ugolin : après quelques journées torrides, il vit passer la caravane chargée de bidons : la citerne était vide, et le bossu était inquiet... Après leur passage, Ugolin courut aux Romarins : les feuilles des tomates commençaient à se friper, celles des maïs étaient raides, celles des courges pendaient, molles comme des chiffons, et le sainfoin du parc commençait à jaunir...

Il cueillit quelques feuilles, et les porta au Papet, qui les roula en boule, les flaira, les mordit.

« Galinette, dit-il, si nous avons encore quelques belles journées, c'est pas avec des bidons qu'il pourra sauver les maïs, le potager et le sainfoin... »

À leur grande satisfaction, la chaleur continua de plus belle, et la caravane passa quatre fois par jour... Les tomates baissaient la tête, et les maïs pâlissaient : l'évaporation devenait de plus en plus rapide, et M. Jean confia ses inquiétudes à Ugolin, faussement apitoyé.

« Je me demande, lui dit-il, si je ne dois pas sacrifier la moitié de mes légumes, et une partie du sainfoin.

— Ce serait bien dommage, dit Ugolin. Essayez de tenir encore trois ou quatre jours ? La pluie finira bien par venir... »

Le bossu suivit ce conseil : deux jours plus tard, les deux complices pensèrent que la partie était gagnée. Mais comme le Papet dormait paisiblement, il fut réveillé par sa douleur dans la hanche, qui ne l'avait jamais trompé. Il se leva en hâte, tout nu, courut à la fenêtre, poussa les volets ; dans la lumière sale de l'aube, il vit venir un rideau de perles blanches... Il suça son index, et le dressa vers le ciel : à travers l'épaisseur de l'averse, une brise venait de la mer, les premières gouttes d'une pluie d'orage firent tinter les tuiles de la vieille maison, et s'accrochèrent aux poils de sanglier qui couvraient sa poitrine.

« Ça ne durera pas, dit-il. Juste ce qu'il faut pour ma vigne, mais pas assez pour des légumes, ou pour de la prairie. Et

d'abord, c'est trop tard : son affaire est déjà foutue. »

Au même moment, Ugolin était en chemise sur le seuil de sa ferme ; il regardait tomber des feuilles que l'orage détachait du mûrier, et il se faisait la conversation.

« Ugolin, qu'est-ce que tu en dis ?

— J'en dis que c'est peut-être une catastrophe... Ça vient sûrement de la prière de Baptistine. Si ça pleut comme ça toute la journée, il y aura peut-être de quoi ressusciter les morts... »

Pendant ce temps, Jean Cadoret, la lanterne à la main sous un capuchon de facteur des postes, et pataugeant dans la boue sur de gargouillantes espadrilles, établissait de petits barrages pour diriger les ruisselets de l'orage, et contenir l'eau dans ses cultures. Sa femme et sa fille, enturbannées de torchons, l'aidaient dans ce jeu, et Manon riait convulsivement quand l'eau du ciel coulait sous sa robe dans son dos...

Vers huit heures, l'orage s'apaisa, mais une pluie dense et lourde continua d'alimenter les petits ruisseaux dont les nœuds couraient dans les ornières et les sillons. Il fallut débrancher le tuyau qui conduisait l'eau du toit dans la citerne, parce qu'elle débordait dans la cuisine.

En trois semaines, il y eut trois pluies nocturnes. Alors les quatre courges d'Asie escaladèrent la treille, et mêlèrent aux pampres leur verdure plus claire. Le sainfoin et le trèfle foisonnèrent, pour former une petite prairie, un peu bossue par endroits comme l'avait prévu le Papet, mais dense et drue, et d'un vert sombre... Le triomphe, ce fut le potager : les carottes, repoussées par leur propre vigueur, sortirent du sol à reculons, et les tomates, qui avaient dépassé leurs tuteurs, laissaient retomber leurs sommités verdoyantes qui flottaient au vent du soir...

*
* *

Ugolin, découragé par ce triomphe, fit son rapport au Papet, qui remonta, pensif et grognon, à son observatoire. Il vit de loin les pois chiches arborescents, la tonnelle des courges, les tomates buissonnantes.

Il en revint assez content.

« Tout ça, dit-il, c'est parti en verdure, ça ne peut donner que de l'ombrage. S'il fait sécher ces plantes au soleil, il pourra en bourrer des paillasses, ou s'en servir comme litière pour son âne : et les pommes d'amour, il n'en ramassera pas un kilo ! »

Cependant, trois jours plus tard, Ugolin consterné vint lui dire qu'à travers ce hallier à peine pénétrable, on voyait flamboyer des fruits énormes... Puis, les pommes de terre nouvelles furent en avance de trois semaines sur celles d'Ugolin, dont la terre était amaigrie par un siècle de récoltes... Enfin, les pois chiches, semés pourtant hors de saison, se révélèrent aussi royaux que ceux qui avaient fait la gloire de Cabridan.

Presque chaque matin, M. Jean descendait à Ruissatel, avec l'âne chargé de tomates, et il en rapportait des provisions et un peu d'argent.

Par reconnaissance, il offrait souvent une corbeille de légumes à Ugolin, qui les portait chez le Papet : le premier soir, la sourde-muette joignit les mains devant les « pommes d'amour » charnues, les pois chiches tendres et blonds, les pommes de terre lisses, à la peau fragile ; elle poussa quelques vagissements d'admiration, puis, par des signes, et de petits aboiements, elle félicita Ugolin d'une aussi belle réussite.

Cependant, les deux hommes, derrière des sourires crispés, sentaient gargouiller dans leur cœur une douloureuse envie paysanne, et le Papet, brutalement, la renvoya, stupéfaite, dans sa cuisine.

Ugolin était sombre ; il n'osa pas avouer que l'Amateur, avec une autorité qui semblait justifiée par sa réussite, critiquait de plus en plus librement la routine paysanne, et qu'il lui donnait des conseils.

LA clôture du parc avançait plus vite que le Papet ne l'avait prévu : en deux mois la tranchée fut bouclée ; la pose du grillage ne demanda que deux semaines, mais la construction de quatre terriers ne fut terminée qu'à la fin de septembre.

Les reproducteurs avaient donné leurs premières nichées. Par une belle matinée d'octobre, tout l'élevage fut lâché dans le parc.

Ugolin, invité à cette cérémonie, fut stupéfait par la taille et la vitalité des enfants du vieux « fantomme ». Ils étaient roux comme des renards et faisaient des bonds de lièvres. Les mères broutèrent paisiblement le trèfle et le sainfoin ; mais le père, lâché le dernier, gagna le centre du parc, s'assit sur son derrière, dressa ses longues oreilles, et grimaça longuement des babines ; soudain, il se rua sur le grillage, qui le renvoya comme une balle. Au quatrième échec, il renonça, et disparut dans un terrier.

« Et voilà ! dit triomphalement M. Jean. Les premiers reproducteurs sont en place... Il s'agit maintenant de savoir si la courge d'Asie va répondre à mes espoirs ! »

Elles étaient déjà plus grosses que des oranges. Il en avait compté cent douze ; elles reposaient sur un grillage, tendu sur la treille, qu'il avait étançonnée de quelques poteaux supplémentaires en prévision de leur pesante maturité : mais cette maturité, comment la constater ? La dureté de leur écorce en rendait l'appréciation impossible...

C'est Ugolin qui résolut ce problème.

« Quand elles ne grossiront plus, dit-il, c'est qu'elles seront mûres ! »

C'est à la fin novembre qu'elles atteignirent la taille d'une pastèque ; sans attendre plus longtemps, M. Jean décida d'en sacrifier une : ce fut encore une cérémonie, à laquelle Ugolin présida.

Il fallut un sécateur pour trancher le pédoncule ; puis avec un couteau-scie longuement nettoyé au sable, la courge

exotique fut partagée en deux hémisphères.

Une chair filamenteuse, blanche comme du lait, entourait un rond de graines noires et brillantes. Ugolin en découpa une tranche, et chacun voulut y goûter.

« Ça n'a pas le goût de courge », dit Ugolin.

M. Jean réfléchit un instant.

« On dirait une pastèque sans sucre... C'est frais. Un parfum léger, indéfinissable... Mais délicieux !

— Il faudra voir, reprit Ugolin, si ça plaît aux lapins, et si ça ne leur donne pas la cagagne... »

L'expérience fut faite aussitôt : ils préparèrent une pâtée, en mêlant du son à cette pulpe blanche. Les lapins s'en régalerent, et n'en parurent pas incommodés.

Aimée fit ensuite des beignets dont le livret donnait la recette : ils eurent un grand succès, et Ugolin dut s'avouer que l'étrange coucourde avait de grandes qualités, et il déclara qu'il allait en planter lui-même.

« Voilà un second point d'acquis, dit M. Jean. Nous sommes sur la bonne voie !

— Vous avez réussi !

— Pas encore ! J'en suis même bien loin ! Mais sans aucun doute, le départ est pris ! »

« **LE**

départ, le départ, dit le Papet. Le départ, c'est toujours possible... Mais après,
il faut arriver ! »

Mais son neveu était pessimiste. La conclusion qu'il tirait
de ces réussites, c'est que le bossu était protégé.

« Papet, dit-il, on n'a jamais vu tant de bonnes pluies
en été... Pour moi, le Bon Dieu les lui a données pour remplacer la source que
nous avons enterrée vivante...

— Couillon, couillon, couillon, dit le Papet.

— Deuxièmement, ils languissent pas du tout de la ville :

au contraire ! Ils n'ont jamais été si heureux. Il se crève de travail, et
il engraisse. Sa femme chante comme un rossignol, la petite a grandi d'un
travers de main. Elle a de beaux gros mollets. Toute la journée, elle mange, elle
danse, elle chante sur sa balançoire. Va, va, ce n'est pas un idiot... C'est vrai
qu'il se monte un peu le coup, et qu'on ne comprend pas toujours ce qu'il dit ;
mais son potager, il l'a réussi ; son parc aux lapins, il l'a fait ; son
lapin de carnaval, il donne des petits superbes, et sa coucourde en bois, ce n'est
pas de l'imagination : avec quatre plantes, il va cueillir deux cents
kilos, et c'est bon aussi bien pour les gens que pour
les bêtes... Au commencement, j'ai bien rigolé ; mais maintenant, il me fait
peur, et je crois qu'il ne partira jamais ! »

*
* *

« Mais non, mais non ! dit le Papet. Tout ça, ça

ne tient pas debout ! Il a réussi quatre plantes, parce qu'il a pu les arroser ; mais s'il veut en planter cinq cents, la moitié crèvera au mois de juillet, et les autres lui feront des coucourdes pas plus grosses que des amandons !

« Deuxièmement : s'il réussit à faire cinquante

lapins, j'en mets dix pour la maladie, sept ou huit pour la buse, autant pour la fouine, et à la première sécheresse, qu'il n'aura plus d'herbe aux collines, il faudra qu'il achète la nourriture pour ceux qui lui resteront, et il vendra trois francs des lapins qui lui auront coûté cent sous ; et à la fin des sous, il partira. »

U_N

soir, quand la petite fille fut endormie, Jean Cadoret vint s'asseoir sur le lit de sa femme.

« Aimée, j'ai fait mes comptes. Des 13 682 francs de l'héritage, il ne nous reste pas grand-chose, car j'ai tout risqué dans l'entreprise qui doit nous enrichir : mais je puis te dire aujourd'hui que j'ai la certitude d'avoir gagné la partie : toutes nos dépenses sont payées, et le plus dur est fait. Je te confie l'argent qui nous reste : mille cent vingt-trois francs. Cette somme nous suffirait pour vivre toute une année, même si nous n'avions pas d'autres ressources. Or, nous ne payons pas de loyer, nous n'avons pas besoin de vêtements coûteux, nous disposons de légumes en abondance, et dans trois mois j'espère commencer à vendre des lapins...

— Et de plus, dit-elle, si cela devenait nécessaire, nous pourrions vendre mon collier. On m'a toujours dit qu'il vaut au moins dix mille francs.

— Le vendre ? Jamais ! s'écria-t-il. Ton collier est un bijou de famille, et qui doit rester dans la famille. Je marcherais plutôt pieds nus ! Je refuse d'envisager ce sacrilège. Il serait inutile : quoique notre situation ne soit pas brillante, elle est parfaitement saine, et je t'affirme que dans un an nous aurons pris le grand départ... Je vais maintenant t'expliquer...

— Mon cher mari, dit Aimée, je n'ai pas besoin d'explications pour savoir qu'auprès de toi nous ne risquons rien. Et si tu m'avais dit qu'il ne nous restait pas un sou, je t'aurais cru, naturellement, mais ça m'aurait fait rire. Il faut que je te demande une chose : les travaux fatigants sont finis, tu as beaucoup moins de soucis, et il commence à faire froid la nuit. Alors, il me semble qu'il serait tout naturel que tu viennes dormir près de moi. »

Elle rougit brusquement, et cacha son visage sous le drap : mais ce n'était pas nécessaire, parce que son mari souffla la bougie.

*
* *

L'automne fut paisible et plaisant.

On fit la cueillette des courges, qui furent alignées sur des étagères installées dans la cuisine, à cause des rats du grenier. L'éleveur en sciait trois chaque matin pour la soupe et la pâtée, et lavait les noires graines avant de les enfermer dans un grand bocal de verre, dans l'armoire... Puis, la famille partait pour la colline « faire de l'herbe ».

Le père portait sur son épaule un grand rouleau de toile de jute, et dans les poches du bât de l'ânesse, il y avait plusieurs sacs vides, une serpe, des faucilles, et le casse-croûte.

Les chèvres formaient l'avant-garde, rappelées ou poursuivies par les cris et les pierres que leur lançait Manon, et tout le long des barres de roche elle cherchait des échos, par des éclats de rire ou de petits airs d'harmonica.

L'ânesse suivait, s'arrêtant aux chardons, puis propulsée par le bâton léger de son maître, elle repartait nonchalamment, la gueule hérissée de fleurs.

Dans les premiers jours, il n'était pas nécessaire d'aller bien loin ; mais peu à peu, il fallut monter jusqu'aux vallons lointains des hauts plateaux, où de tardives graminées sauvages verdoyaient encore faiblement.

Là, ils retrouvaient Baptistine, qui gardait son petit troupeau en cueillant des simples. Elle les aidait à remplir leurs sacs. Vers huit heures et demie, assis en rond au pied d'une roche, ils déjeunaient de grand appétit, puis, ils redescendaient les longues pentes.

Les sacs gonflés d'herbe, liés en dôme sur l'ânesse, se balançaient à chaque pas, et Jean Cadoret, dont on ne voyait que les jambes, s'éloignait sous une vraie meule de foin d'où sortait une chanson.

En décembre, ce fut la cueillette des olives. Les vieux arbres, débarrassés de leurs rejetons et des branches mortes, et quoique taillés un peu au hasard pour la nourriture des chèvres, avaient été sensibles à des soins longtemps oubliés, et

ils donnèrent trente-cinq litres d'huile, car l'honnête meunier de Bramafan, ému par la gentillesse et la bosse de M. Jean, n'en escamota que 10 p. 100.

Le potager continuait à prospérer ; les lapins, bien nourris, et ne manquant ni d'air ni de soleil, se multiplièrent. Non pas au rythme australien ; les premières portées en avaient fourni quatorze, les secondes en donnèrent dix-huit ; la troisième en produisit une trentaine.

À partir de ce moment, l'éleveur organisa chaque semaine une plaisante chasse à courre dans le parc. Pendant que les rongeurs, toujours en appétit, étaient rassemblés autour du gros tas d'herbes rapportées des collines, il bouchait l'entrée des terriers, puis la famille, dansante, criante et applaudissante, s'efforçait de cerner dans un coin de la clôture les sujets qui venaient d'atteindre l'âge du civet.

On les isolait pendant huit jours dans les cages, où ils étaient nourris d'herbes choisies, et d'une riche pâtée de courge et de son.

Chaque samedi, au lever du jour, l'éleveur partait pour Aubagne. L'ânesse portait sur ses flancs deux caisses plates à barreaux de bois, qui contenaient cinq ou six lapins de belle apparence, et parfois un cageot de légumes. Il la suivait, la badine à la main, dans sa jaquette grise, son pantalon rayé, et ses bottines à boutons. Il était fort content de lui-même, et serrait sous son bras une planchette, sur laquelle il avait peint, en belles lettres bleues : « Élevage des Romarins. »

Son chapeau melon fut vite connu sur le marché ; et parfois des passants éclataient de rire en le voyant debout entre ses cages, sous son écriteau accroché sur le tronc d'un platane. Une grosse revendeuse, sa voisine, constata qu'il était incapable de résister aux marchandages des acheteurs, et lui offrit de vendre ses « produits » à sa place, ce qu'il accepta de grand cœur. Pendant ce temps, il allait entendre la messe de sept heures, puis il achetait un journal amusant, pour Manon ; appuyé contre le platane, il le lisait lui-même jusqu'à la fin de la vente ; alors, riche de quinze et parfois de vingt francs, les cages vides sous le bras et chevauchant l'ânesse, il repartait

vers ses collines, et ses bottines à boutons pendaient comiquement au bout du pantalon rayé.

LA famille vivait donc dans une petite aisance, et les femmes n'avaient aucun souci.

Aimée, toujours bien coiffée et soigneusement vêtue, vaquait aux travaux du ménage comme une dame qui remplace par hasard sa bonne. Le grand air l'avait embellie, et elle chantait en s'éveillant.

La petite Manon, qui allait sur ses dix ans, était toute dorée. Elle avait des yeux bleu de mer trop grands pour son visage, et une chevelure si épaisse que sa mère avait bien de la peine à en extraire les feuilles de kermès, les aiguilles de pin, ou les brindilles de ronces, sans une paire de ciseaux.

Le vent des collines, l'amitié des arbres, le silence des solitudes en avaient fait une petite bête sauvage, légère et vive comme un renard. Son grand amour, c'était Baptistine, qu'elle admirait comme un personnage des contes de fées, et la Piémontaise l'adorait. Tous les matins, sur les plateaux de la garrigue, elles gardaient leurs chèvres ensemble. Baptistine lui enseignait les soins à donner aux bêtes, l'art de tendre des pièges, et les mille secrets des collines : ce fut d'abord dans un français incompréhensible, mais éclairé par des gestes et des grimaces ; au bout de quelques semaines, la fillette fut en état de comprendre, puis de parler, le rude patois du Piémont. Elle redescendait aux Romarins, montée sur l'ânesse galopante, en poussant des cris de victoire, et elle rapportait dans les poches du bât des nourritures sauvages : des champignons sanguins, de grosses pignes amandières, des morilles spongieuses, des escargots nourris de thym, et souvent des merles parfumés de myrte, ou des grives gorgées de genièvre.

Au début, elle avait un peu honte quand elle jetait sur la table des oiseaux morts, et elle refusait d'en manger.

Un soir, son père, tout en faisant glisser de la broche un rang d'ortolans largement ceinturés de lard roussi, déclara gravement : « On s'attendrit toujours sur les malheurs des petits oiseaux, parce qu'ils volent et qu'ils font cui-cui. Mais

dis-toi bien que ce sont des animaux féroces qui massacrent, pour les manger, de minuscules créatures vivantes...

« Quant aux vieilles demoiselles qui versent des larmes sur l'innocente grive ou le gentil pinson, j'ai remarqué qu'elles ne pleurent jamais en regardant une côtelette d'agneau ; même quand elles la voient sur la braise, c'est la côtelette qui pleure ! »

Et il se mit à croquer une « rôtie », dorée par la grésillante graisse des gras ortolans. Elle en prit une à son tour, et ses tendres scrupules s'évanouirent.

La chère n'était pas toujours aussi succulente, mais son père refusait de s'en apercevoir.

« La Mère Nature, disait-il, nourrit toujours ses enfants : je n'ai jamais eu autant de plaisir à manger. Notre pauvreté passagère nous force depuis quelque temps à ne consommer que les produits de la saison, et surtout des produits sauvages, nés de la terre du Bon Dieu, sans autre engrais que l'humus naturel. De plus, il est heureux que j'aie renoncé à mes trois tasses de café quotidiennes. D'abord, j'apprécie d'autant mieux le moka du dimanche ; d'autre part, je dors beaucoup mieux ; enfin la tisane de sauge qui fait mes délices à mon réveil a de très grandes vertus médicinales...

C'est à ce nouveau régime que je dois ma parfaite santé.

« Quant à l'air des villes, il est la cause des plus terribles maladies. Quand je pense à ces malheureux qui vivent entassés les uns sur les autres, entourés d'un bruit infernal, qui vont chaque matin s'asseoir dans un bureau méphitique, et qui se croient des gens supérieurs, eh bien moi, je ricane ! »

Et il ricanait, et Manon riait aux éclats.

Elle parlait peu à la maison ; elle préférait écouter son père, qu'elle admirait en toutes choses, et qu'elle chérissait d'une tendresse maternelle à cause de son infirmité. À table, elle surveillait son verre et son assiette : c'est pour lui qu'elle choisissait la plus grosse grive, les plus belles figues, les meilleurs champignons, et quand il rentrait des champs, elle s'agenouillait devant lui pour délayer ses lourds souliers de

paysan.

Sa grande joie, ce furent les jours de pluie en hiver, car alors la famille ne sortait guère de la ferme. Devant l'âtre, où crépitaient des fagots d'argéras sous les bûches résineuses, il lui racontait l'Histoire de France, lisait des poèmes, ou jouait des comédies de Molière en changeant de voix pour chaque personnage. Puis, comme il lui avait acheté à Aubagne un petit harmonica, entre deux leçons, ils faisaient un concert.

Manon jouait Magali ou Misé Babet, et son père brodait des variations merveilleuses autour du thème de la chanson.

Souvent, Giuseppe le bûcheron partait pour travailler une semaine dans les ravins du Pilon du Roi, ou sur les pentes du Baou de Bertagno.

Alors, Baptistine venait, suivie de ses chèvres et de son chien noir. Elle apportait un cageot de légumes, ou deux cruches d'eau de la source, ou une longue bûche résineuse. C'était, disait-elle, pour payer son loyer. M. Jean acceptait ces présents avec de grands remerciements, car un refus eût brisé le cœur de la donatrice, et elle passait la journée avec eux. Elle enseignait à Aimée l'art de faire des brousses avec le lait bleu des garrigues, caillé puis pressé dans des tamis de jonc, à la manière des chevriers de Virgile, ou de petits fromages ronds, incrustés de « pèbre d'ai », ou des tartes à l'oignon, ou la soupe au basilic, et Manon servait d'interprète.

À midi, elle déjeunait avec la famille, mais il fut toujours impossible de la faire asseoir à table. Elle mangeait assise au coin de l'âtre, son assiette sur les genoux, lançant de temps à autre un éclat de rire inattendu, ou une bénédiction fervente. Le soir, elle faisait ses adieux. Alors M. Jean lui barrait le passage, fermait la porte à clef, et mettait la clef dans sa poche. Après le dîner, il prenait l'harmonica, et lui faisait chanter de vieilles chansons piémontaises ; Aimée l'accompagnait de contre-chants, Manon, les pieds nus, dansait sur la table ; et dans la ferme solitaire des collines, il y avait un grand plaisir de vivre, beaucoup de tendresse, beaucoup d'espoir.

Ugolin venait souvent rendre visite à son voisin, et faisait son rapport au Papet.

« Papet, j'ai peur... Ça marche à peu près son affaire... Et cette vie, ça ne lui déplaît pas... Ça se voit que son grand-père était paysan... S'il se contente d'une quarantaine de lapins, et d'une cinquantaine de pieds de courges, de tout sûr, il peut

vivre à son aise pendant vingt ans !...

— Patience, patience ! C'est beau, le courage. Mais c'est un homme qui lit des livres, et qui a de l'ambition... Ça mène bien loin, Galinette, et c'est ça qui le perdra. »

UN soir, après le dîner, Jean Cadoret dit à sa femme :

« Demain, c'est dimanche. Il faudra vous faire belles, parce que nous irons tous les trois à la messe aux Bastides remercier le Seigneur de ce qu'il a fait pour nous.

— Après ce que notre ami nous a dit de ces gens-là, j'aimerais mieux y aller à l'autre village, à Ruissatel.

— Justement non ! Il ne faut pas avoir l'air de nous cacher. Je ne dois rien à personne, je n'ai peur de personne, et je suis décidé à le montrer. »

*
* *

Elles se firent « belles ». Aimée, sous un chapeau à plumes, était serrée dans un tailleur jaune canari ; un chardon bleu à la boutonnière, un sac doré à la main, et un peu vacillante sur des talons Louis XV d'une surprenante hauteur, elle était visible à deux cents mètres.

La petite Manon était vraiment jolie, et contente de l'être. Ses boucles d'un blond brillant sortaient d'une capeline bleue ; ses escarpins vernis, ses chaussettes blanches bien tirées, sa robe de satin rose, et surtout une ganse d'azur qui serrait sa ceinture dans son dos donnaient une impression de luxe et d'élégance. Quant à son père, légèrement étranglé par un col dur qui cachait sa glotte, il portait une jaquette grise, un gilet doré, un melon gris souris, des gants gris perle, et il maniait élégamment le jonc noir à bec d'argent.

Quand Ugolin les vit passer, il ne les reconnut qu'à leur nombre. Il s'avança, stupéfait.

« Vous descendez en ville ?

— Non. Nous allons à la messe au village. »

Il ne sut que répondre, et dit bêtement :

« C'est vrai que c'est dimanche !... Moi, je ne sais jamais quel jour on est ! Alors, bonne messe, et bon retour... »

Il les regarda descendre le sentier.

« Coquin de sort ! C'est pas croyable que des gens comme

ça ne restent pas en ville. S'il n'était pas bossu, on croirait que c'est le préfet... Ça, c'est une bonne chose pour moi, qu'il se soit déguisé en étranger : personne ne lui parlera ! »

*
* *

Leur arrivée sur la placette fut une sorte d'événement. Bon nombre de paysans qui ignoraient leur existence demandaient aux autres qui étaient ces gens-là. Le Papet répondit au Médéric de Barbaraou :

« C'est un monsieur de la ville qui veut faire le paysan.

— Pas possible ! dit le Médéric. Tu veux dire qu'il va prendre des ouvriers ?

— Pas du tout, dit le Papet. Il veut faire le paysan comme toi et moi. Seulement, pour piocher, il met des gants ! »

Alors Médéric regarda fixement le bossu, et il éclata de rire.

Jean Cadoret devint tout rouge de colère et de chagrin, car il crut que l'autre riait de sa bosse ; en serrant les mâchoires il promena autour de lui un regard dédaigneux. Comme la nouvelle faisait le tour de la placette, il ne rencontra que des sourires amusés. Les femmes commentaient la toilette d'Aimée, son sautoir, sa broche, ses bagues... Pendant toute la messe, on les regarda. M. le curé était vraiment bien vieux ; la cataracte l'obligeait à porter des lunettes d'une livre, et son dentier gênait souvent son élocution. Il ne remarqua pas la présence de ses nouveaux paroissiens : ils étaient restés au dernier rang (parce que le bossu préférait qu'on le vît de face) mais à chaque instant des visages se tournaient vers eux ; il crut y lire des moqueries ; il y répondit par des regards de défi...

À la sortie, Aimée s'arrêta chez le boucher qui restait ouvert le dimanche, car c'était son grand jour de vente. Claudius la servit aimablement. Le Papet, qui surveillait la famille de loin, vit avec plaisir qu'il n'engageait pas la conversation, car la clientèle arrivait en foule, et il avait fort à faire.

« Et puis, pensa-t-il, Claudius est resté longtemps en ville... Les collines ça ne l'intéresse guère, et la source il ne la connaît sûrement pas. »

Ils allèrent ensuite à la boulangerie, où les paysannes s'écartèrent sur leur passage, avec des chuchotements qu'il jugea hostiles, et c'est dans un grand silence que la boulangère pesa le pain ; enfin, ils passèrent devant l'aire, où les esprits forts qui n'allaient pas à la messe finissaient une partie de boules.

Il passa devant eux, avec une grande dignité en affectant de ne voir personne.

« C'est le voisin d'Ugolin », dit Pamphile.

Philoxène déclara :

« Il ne se prend pas pour une sous-merde. »

La famille leur tourna le dos, et prit le sentier qui descendait au vallon par une pente assez raide. C'est à ce moment que Cabridan décida qu'il fallait tirer sur la boule de Pamphile, qui était venue téter le bouchon.

Il visa longuement, fit trois bonds, et la manqua, comme d'habitude ; mais sa propre boule, rebondissant sur la tête ronde d'une roche enterrée, s'envola par-dessus les kermès qui bordaient la route, plongea dans le vallon et alla frapper les reins du bossu, qui marchait le dernier. Fou de colère, il ramassa le dangereux projectile, et de toutes ses forces, il le lança vers les joueurs qu'il ne voyait pas. Cabridan, qui venait en courant à la recherche de son bien, eut heureusement l'esprit de faire un bond de côté, car la boule passa à la hauteur de sa tête, avant d'aller retomber, là-haut, sur le pied de Bernard le maçon. Celui-ci prit sa cheville à deux mains, et se mit à danser sur son autre pied, tandis que Cabridan criait en provençal :

« Alors, pas assez d'être bossu, il faut encore que vous soyez fou ? »

Jean Cadoret ne daigna pas répondre à ces injures que sa famille ne comprenait pas, et continua à descendre le sentier, mais en se retournant de temps à autre comme s'il craignait l'arrivée d'un autre projectile.

« Ma mère avait raison, dit-il. Ce sont des brutes, des sauvages, et je suis tout honteux de leur être vaguement apparenté. »

Au même instant, Philoxène morigénait le Roi du Pois Chiche.

« Toi, je ne t'ai jamais vu frapper une boule, et tu as la folie de tirer. Si tu avais attrapé cet homme à la tête, tu pouvais le tuer tout sec.

— Et la petite ? dit Pamphile. Si tu avais tué la petite ?

— Mais je n'ai attrapé personne ! cria Cabridan.

— Et moi je te dis qu'il a reçu la boule sur sa bosse ! s'écria le forgeron. J'étais au bord de la route. Je l'ai vu !

— Ça ne pouvait lui faire que du bien ! répliqua le Papet. Ça pouvait le redresser ! »

Ce trait d'esprit eut un grand succès.

« En tout cas, reprit Cabridan, tout le monde sait bien que je ne l'ai pas fait exprès. Et puis, il n'est pas mort puisqu'il est parti ! »

*
* *

En arrivant sur la « planète » de Massacan, ils trouvèrent Ugolin qui arrosait deux rangées d'oignons et le bossu lui raconta le drame...

Aimée tout émue déclara :

« Ils ont voulu tuer mon mari !

— Ça, je ne crois pas, madame Aimée... Ils sont un peu sauvages, vous le savez, mais pas à ce point... Moi, je crois que c'est un accident. Ce sont des choses qui arrivent.

— Est-ce que vous le jureriez ? » s'écria M. Jean.

Ugolin parut réfléchir.

« Le jurer ? Ça, non. Évidemment, je ne le jurerais pas, puisque je n'ai rien vu. Mais à mon idée, c'est un accident. Probablement. »

AU printemps, les grands travaux recommencèrent : mais Ugolin ne vint pas renouveler le labour. Il s'en excusa en disant que le propriétaire du mulet lui faisait défoncer une terre de l'autre côté du village, pour planter une petite vigne ; il ajouta que le champ des Romarins n'avait pas besoin d'un labour profond, puisqu'on l'avait fait l'année précédente, et que la terre s'était bien reposée : M. Jean ne le revit pas de trois semaines.

Tout ragaillardi par l'hiver, il prit la pioche, et traça les sillons.

Malgré la vente des lapins, il avait fallu entamer les économies, pour acheter du son. Il ne restait que 720 francs... Il résolut d'en consacrer la moitié à l'achat et au transport de quatre tombereaux de fumier, par l'intermédiaire de la grosse revendeuse d'Aubagne, dont le fils était brigadier garde d'écurie à la caserne des hussards. L'enfouissement de ce précieux engrais lui coûta trois jours de travail, puis, un beau matin, il planta les graines de la courge d'Asie.

« À cent kilos par pied, dit-il, nous pouvons espérer vingt-cinq tonnes de courges : selon mon principe de "sécurité d'abord", je ne compte que sur la moitié, ce qui sera bien suffisant, puisque le livre parle de huit tonnes de pâtée par an. Maintenant passons au maïs. »

Il en planta dix kilos sur le champ supérieur, en disant : « Un grain donne toujours un épi de 400 à 450 grains, et parfois deux épis. On peut compter théoriquement sur un rapport égal à 400 fois la semence. J'admets 300 fois, ce qui est prudent. Nous aurons donc au moins trois tonnes de maïs. Le plus difficile sera évidemment de trouver et de transporter cinquante à soixante kilos de verdure par jour. Mais le problème ne se posera qu'au moment où l'exploitation aura atteint son maximum, c'est-à-dire dans dix-huit mois. Nous gagnerons à ce moment-là assez d'argent pour nous assurer les services de quelque Piémontais, peut-être même de notre ami Giuseppe qui serait pour nous un précieux collaborateur.

— Il ne voudra pas, dit Manon. Il est trop fier. Il aime sa grande cognée. Il dit que l'herbe c'est un travail de femmes. Mais moi, l'année prochaine, j'aurai douze ans. Alors moi, Baptistine, et l'ânesse, nous pouvons très bien le faire. Et même, si tu achètes encore une autre ânesse, nous te remplirons tout le grenier ! »

*
* *

Les pluies du mois d'avril dépassèrent largement les promesses des statistiques : le vent de la mer apporta de longues pluies nocturnes, convenablement espacées ; les graines levèrent en quelques jours, puis les jeunes plants verdoyèrent.

Ugolin dit un soir au Papet :

« Ces pluies de nuit, c'est une bénédiction. Les coucourdes du bossu ont pris le départ, et les maïs sont superbes. Ça commence bien pour lui.

— Trop bien, dit le Papet. Neuf jours de pluie au mois d'avril, ce n'est pas bon :

S'il pleut pour la Saint-Paterne,
L'été sèche ta citerne. »

*
* *

Mai fut aussi généreux. La citerne était toujours pleine, et chaque semaine, les beaux nuages montaient de la mer. Ugolin, malgré la vigueur de ses propres cultures, n'était plus maître de ses tics, et il parpelégeait comme une chouette à midi.

« Galinette, dit le Papet, ne te trompe pas :

S'il pleut le jour de l'Ascension
Tout s'en va en perdition. »

En juin les pluies nocturnes continuèrent, et sous le brillant

soleil des longues journées, les tiges d'un vert sombre s'élançaient de tous côtés, avec une rapidité magique, et elles se couvraient de fleurs... Puis, vers les premiers jours de juillet, les petites courges surgirent des fleurs éclatées... Il y en avait des centaines, qui se gonflèrent sous les yeux de la famille ; le maïs, aussi haut qu'un homme, agitait de blanches aigrettes, et la brise du crépuscule chuchotait dans ses longues feuilles...

La pluie avait fécondé les collines, et les plantes sauvages hautes et drues comme des blés avaient envahi les vallons ; les lapins, grandement nourris, se multiplièrent en six semaines, et l'on vit sortir des terriers des familles entières. L'éleveur alla chercher Ugolin pour lui montrer ce spectacle : l'homme des œillets en fut consterné, et ne put cacher son inquiétude.

« Que craignez-vous ? » demanda Aimée.

Il hésita, parpelégea trois fois, et fit un effort pour dire :

« Tout ça est magnifique, et c'est pour ça que je suis un peu inquiet, parce que, cette année, l'été n'a pas encore commencé...

— Vous êtes bien pessimiste, mon cher voisin ! s'écria M. Jean. Nous sommes le 3 juillet, la citerne déborde, et dans un mois au plus tout danger sera passé, car nous pouvons compter sur les orages du mois d'août !

— C'est vrai, dit Ugolin. C'est vrai. C'est parce que je me fais volontiers du mauvais sang pour vous que je vois tout en noir ! Ça serait malheureux qu'une si belle réussite soit perdue au dernier moment ! »

*
* *

« Finalement, dit-il au Papet, le Bon Dieu est contre nous. Ce bossu de malheur a toute l'eau qu'il veut ; moi, ça m'a fait moisir mes pois chiches, et ta vigne a pris un coup de "pourridié". Lui, ses coucourdes se gonflent comme si l'ange Bouffareou soufflait dedans... Il va faire fortune, et il ne partira jamais !

— Ne t'inquiète pas, disait Papet, il a eu la chance d'un printemps pourri, mais c'est le signe d'un été de feu. Je te dis

qu'à la fin de juillet, toute cette verdure, ça sera aussi jaune que du blé mûr, et les feuilles de ce maïs, elles chanteront comme des cigales...

S'il pleut en juin,
Mange ton poing. »

*
* *

Le vieux paysan et les dictons avaient raison.

C'est le 5 juillet que l'été tardif s'installa, avec une brutalité soudaine. Les cigales, jusque-là timides, grésillèrent frénétiquement dans les oliviers, et le soleil énorme monta tout droit au zénith comme un ballon de feu.

À midi, l'ombre des pins était toute ronde autour de leur pied. La terre se mit à fumer, en transparentes volutes bleutées : la végétation s'exalta aussitôt. Le champ de maïs grandit chaque nuit de quelques centimètres, les courges s'accrochèrent aux troncs des oliviers, comme pour en commencer l'escalade. Leurs fruits étaient déjà plus gros que de petits melons.

« Voilà, expliqua le planteur, le secret de la végétation tropicale : après une pluie insistante et pénétrante, un grand coup de soleil stimule l'activité des tiges et des feuilles, en accélérant les échanges. Ce merveilleux système d'alternance vient de s'installer cet été, et il est visible que la Providence a décidé de récompenser nos efforts. »

Mais dès la troisième journée de soleil, il constata que les feuilles commençaient à perdre leur éclat ; quelques-unes même pendaient en arrière, comme fatiguées : il était grand temps d'utiliser la citerne.

Le soir, devant Ugolin venu aux nouvelles, il exposa son plan.

« La citerne est pleine à ras bord. Elle contient douze mètres cubes. Il m'en faut trois par arrosage, et un arrosage tous les deux jours. La citerne m'assure donc huit jours de tranquillité.

— D'accord, dit Ugolin, mais c'est pas sûr qu'il pleuve dans huit jours !

— Prévu ! dit M. Jean. C'est pourquoi, dès demain, nous allons commencer les voyages au Plantier. Cent litres par voyage, quatre voyages par jour. C'est-à-dire que, dans huit jours, nous aurons versé dans la citerne 3 200 litres, ce qui nous donne deux jours de plus. Soit dix jours.

— Dix jours, c'est bien, dit Ugolin, mais en cette saison, on ne sait jamais.

— Vous avez raison : aussi, j'ai prévu le pire. Si dans dix jours le ciel continue à me trahir, je sacrifierai une partie de la récolte, et je vous louerai votre mulet. Il peut porter certainement deux bidons de 50 litres. Donc, nous pourrons fournir à la citerne, en faisant cinq voyages, un mètre cube par jour, ce qui sera suffisant pour attendre la prochaine pluie.

— C'est bien combiné, dit Ugolin.

— J'espère, dit M. Jean, n'avoir pas besoin d'en venir là. »

*
* *

Le lendemain, dès l'aurore, il eut une agréable surprise : au levant, le ciel paraissait bouché. Il décida de surseoir au départ pour la source et travailla dans le potager. Mais vers huit heures, le soleil troua les nuages, aussitôt dispersés aux quatre coins du ciel. Alors les cigales grésillèrent, et une journée étincelante s'installa.

Ils firent trois voyages à la source, c'est-à-dire six heures de marche sur la roche inégale ou les cailloux roulants du sentier.

Au dernier, vers sept heures du soir, il constata avec fierté que le niveau de l'eau dans la citerne, soigneusement repéré, avait monté de quinze centimètres.

Cependant, Manon s'endormit à table ; sa femme se plaignit - en riant - de ne pouvoir se relever sans aide quand elle se baissait devant l'âtre, et lui-même ressentait de petits éclairs de douleur dans la nuque. Il déclara que c'était là une bonne et saine fatigue : cependant, dès l'aurore, il partit, seul derrière l'ânesse, emportant un pic, un assez gros crochet de fer en

forme d'esse, deux mètres d'une solide cordelette, et une serpe...

Tout le long du sentier de la source, il trancha au ras du sol les branches épineuses qui l'accrochaient au passage, écarta les pierres roulantes, brisa les saillies de roche sur lesquelles butaient ses pieds, et combla quelques trous.

De plus, il aménagea une halte, à mi-parcours, sous un pin ombreux. Après avoir débroussaillé le sol au pied du tronc, il installa des sièges en forme de petits dolmens. Enfin, il suspendit à une basse branche l'esse de fer : il pouvait ainsi y accrocher la lourde dame-jeanne par son anse d'osier, détacher la courroie qui la liait à son front, s'asseoir un moment à l'ombre, et la recharger ensuite sur son étagère sans aide et sans aucun effort.

La route était longue : au retour de cet unique voyage, il ne rapportait que quatre-vingts litres d'eau, mais il put annoncer à sa famille que le sentier était devenu « un boulevard », et que grâce au « reposoir » qu'il avait installé, le transport du précieux liquide ne serait plus qu'une bienfaisante promenade.

*
* *

Cependant, l'été brûlait toujours, impitoyable, et malgré quatre voyages quotidiens la citerne baissait rapidement... L'herbe des collines était jaune, il ne restait pour nourrir son élevage qu'une vingtaine de courges, un peu de son, et très peu d'argent. Il partit donc un matin avant le jour, pour porter à la revendeuse une douzaine de lapins, et remonta vers huit heures avec un sac de son, et quelques bouteilles de vin. Les femmes lui avaient ménagé une surprise : elles revenaient de la source. Il ôta sa jaquette, remit ses espadrilles, et repartit avec elles. Manon s'abritait sous une capeline de paille, Aimée portait une ombrelle rose à manche doré.

Cette course à l'eau dura dix jours : comme la fatigue le gagnait, il se réconfortait avec de grands verres de vin, et il en emportait toujours une bouteille dans le bât de l'ânesse, sous les bidons.

Le soir à table, il relisait à haute voix les statistiques, comme pour forcer le ciel à leur obéir, et chaque nuit, il croyait entendre le bruit de la pluie ; alors, il s'élançait vers la fenêtre, et repoussait les volets : les étoiles brillaient, cruelles. Il n'avait plu que dans son rêve...

Le huitième jour, malgré tant d'efforts, il constata que la citerne ne contenait plus qu'un arrosage... Alors, quand les femmes furent couchées, il repartit avec l'ânesse, une lanterne à la main.

Il revint avec Giuseppe, qui, au soir d'une dure journée de bûcheron, avait tenu à sacrifier deux heures de son précieux sommeil.

Ils rapportaient 120 litres d'eau.

Ils trouvèrent la petite Manon en chemise. Elle avait entendu partir son père, et elle l'attendait assise sur le seuil, en regardant les voletantes étincelles des lucioles.

Au clair de lune, Giuseppe alla examiner les plantations, arracha des feuilles, et les écrasa entre ses paumes.

« Notre maître, dit-il, elles souffrent... Il faut sacrifier la moitié des plantes parce que s'il ne pleut pas d'ici quatre jours, vous allez perdre tout !

— Mais il pleuvra certainement ! cria le bossu.

— Pas demain, dit le bûcheron. Regardez la lune !

— J'ai encore un demi-mètre d'eau dans la citerne ! Avec cinq voyages par jour, j'ai six jours devant moi ! Il pleuvra, parce que la pluie est en retard de deux semaines !

— Je sais, je sais, mais la saison, elle n'est pas bonne. Elle est mal partie, la saison... Il faut abandonner la moitié des plantes, parce que moi, je ne puis pas vous aider ! »

Il baissa les yeux pour ajouter :

« Demain, il faut que je parte avec cinq autres bûcherons. Nous avons signé le contrat avec l'atrapénoure (il voulait dire l'entrepreneur) et c'est moi que je commande l'équipe. C'est dans le Var, près Le Muy. Ils m'attendent demain matin, à la gare d'Aubagne. C'est un travail de quatre semaines. Alors, jusque le 25 d'Agosto, je suis là-bas, mais le 26 je viens. En attendant, il faut perdre la moitié, autrement, vous perdez

tout !

— Je sais, je sais, tu as raison...

— Mais si le soleil continue, le 26 d'Agosto, moi je viens avec Enzo et Giacomo ; et la citerne, nous la remplissons... »

*
* *

C'était une promesse rassurante, et il savait qu'elle serait tenue ; mais l'obstination de la Providence à lui refuser les pluies qui lui étaient dues le décourageait. Il lui adressait des prières qui faisaient appel à sa justice plutôt qu'à sa bonté, et qui ressemblaient à des « sommations sans frais », mais qui restaient tous les jours sans réponse. Aimée ne chantait plus, et paraissait soucieuse.

Un matin, il lui demanda :

« Combien d'argent nous reste-t-il ?

— Bien peu, dit-elle. Une centaine de francs. Mais nous avons des provisions.

— Avec dix ou douze francs, nous pouvons louer pour deux ou trois jours le mulet d'Ugolin. J'irai le lui demander ce soir... D'ailleurs, il n'est pas impossible qu'il me le prête gratuitement... Avec cette bête, nous serions sauvés... »

Il repartit sous son étagère : il parlait gaiement à sa fille, jouait de l'harmonica et s'arrêtait régulièrement au reposoir ; il accrochait la dame-jeanne à l'esse, frictionnait les crampes de ses mollets et buvait un grand verre de vin.

Après quatre expéditions, et une heure d'arrosage, il alla à Massacan : il n'y trouva que Délie.

« Ugolin est au village, dit-elle, et il ne reviendra qu'après dîner, mais tard...

— C'est ennuyeux, dit le bossu.

— Je peux lui faire une commission en passant.

— Eh bien, si vous le voyez, demandez-lui s'il ne peut pas me louer son mulet à partir de demain... »

C E soir-là, à table, chez le vieil Anglade, son fils Josias, qu'on appelait « l'aîné des jumeaux » parce qu'il était plus grand que son frère, dit :

« Ô Père ! Je crois que le bossu de Crespin est devenu fou.

— Il t'a parlé ?

— Non, mais pendant qu'on piochait la petite vigne, on l'a vu passer sept ou huit fois sur le chemin du Plantier, avec l'âne, sa femme et sa petite, et tout ça portait des bidons et des cruches...

— La femme a un parapluie rose, dit Jonas, et lui, il porte une grosse dame-jeanne sur sa bosse, et ça me fait l'effet qu'il ne tient plus debout.

— D'après ce qu'on raconte, répondit Anglade, il a voulu faire des coucourdes d'Amérique, et à cause de la sécheresse, elles sont en train de crever.

— Et pourquoi il va chercher l'eau si loin ?... D'après ce que m'a dit tante Fine, il a une espèce de source près de sa maison ! »

Son père haussa les épaules, et répliqua :

« Tante Fine parle de l'An Pèbre ! Moi aussi je l'ai connue, cette source, mais elle a dû se perdre.

— À ce qu'il paraît, reprit Jonas, que César Soubeyran... »

Anglade fronça les sourcils, et parla sévèrement.

« À ce qu'il paraît qu'il ne paraît rien du tout. César fait ce qu'il veut, et nous, nous faisons comme nous voulons ! Bérarde, donne-z-y encore un peu de soupe. À table, quand on ne mange pas, on parle. Et quand on parle, on parle toujours trop ! »

*
* *

Au même moment, Ugolin et le Papet se mettaient à table. Ils revenaient de l'apéritif au Cercle, où l'on avait parlé longuement de la sécheresse, qui justifiait les pires inquiétudes. L'eau de la fontaine assurait la récolte des potagers, mais les cultures des vallons étaient grandement

compromises.

« Tu as entendu ce qu'il a dit, Anglade ?

S'il ne pleut pas pour Sainte-Anne,

N'espère que Sainte-Jeanne,

Sainte-Anne, c'était aujourd'hui, et Sainte-Jeanne c'est dans trois semaines.

— Alors, dit Ugolin, mes abricots vont sécher...

— Eh oui ! Et ma vigne ne remplira pas deux barriques. Mais dans notre petit malheur, nous avons une consolation. C'est que les affaires de ton voisin ne vont pas bien ! Ce matin, pendant qu'ils étaient partis, je suis allé faire un tour dans ses coucourdes. Elles n'ont pas assez d'eau, et il a beau se crever le tempérament, dans huit jours elles sont mortes !

— Il m'a dit qu'il allait en sacrifier la moitié.

— C'est pas bête, mais l'autre moitié est perdue quand même. Il lui faudrait au moins mille litres par jour. Comment veux-tu qu'il les porte, avec une ânesse, une femme et demie, une ombrelle et une bosse ? Encore huit jours de soleil, et ce sera fini. »

C'est à ce moment que Délie frappa à la vitre.

« Le monsieur bossu est venu, dit-elle. Il a dit de vous dire qu'il veut louer le mulet pour demain. Voilà. Bonsoir.

— Il commence à comprendre, dit le Papet en ricanant.

— Il m'en avait parlé il y a quelques jours, que si la sécheresse continue, il nous louerait le mulet.

— Et toi, qu'est-ce que tu as dit ?

— Rien. »

Il hésita un instant, et il ajouta timidement :

« Mais s'il me le demande, ce sera difficile de refuser. »

Le vieillard stupéfait répliqua :

« Mais ce n'est pas possible de lui dire oui ! Si tu y vas avec le mulet, tu le sauves. Le mulet peut porter cinq cents litres par jour ! »

Ugolin le regarda un moment, puis baissa de nouveau les yeux.

« Ne me dis pas ça, parce que... »

Il se tut.

Le Papet fronça le sourcil.

« Parce que quoi ? »

Ugolin battit des paupières, renifla, haussa les épaules.

« Je ne saurais pas bien te le dire... Il se passe des choses dans ma tête. »

Il toussa, sous le regard glacé du vieillard.

« Tu comprends : tu m'as dit que je devienne son ami. Je me suis très bien débrouillé, ça a bien réussi, et même ça dure depuis presque deux ans... Seulement, petit à petit, lui aussi, il est devenu mon ami. À force de l'appeler M. Jean, à force à force, et de boire le vin blanc... »

Le Papet stupéfait, l'œil mauvais, cria :

« Qu'est-ce que tu veux faire, imbécile, des œillets ou des amis ? En voilà un de couillon ! Il me semble que j'entends parler ta pauvre mère ! »

Il regarda son neveu d'un air farouche, et dit :

« Quand on a commencé d'étrangler le chat, il faut le finir. »

À grand bruit, mais sans mot dire, ils mangèrent la soupe au lard... Puis la sourde-muette apporta quatre côtelettes sur de la polenta.

« Alors toi, tu serais d'accord pour aller l'aider avec le mulet, et pour porter un jaron sur l'esquine ?

— C'est pas ça que j'ai voulu dire, c'est pas ça... Je veux dire que moi, s'il me le demande, ça ne m'étonnerait pas que j'y aille. Alors, je préfère mieux de m'en aller.

— Où ?

— Chez Attilio. En ce moment, ici, j'ai pas grand-chose à faire. Délie peut me cueillir les abricots, et tu les feras porter à Aubagne par Anglade. Si je vais passer dix jours à Antibes, là-bas, je les aiderai, ça leur fera plaisir, et moi ça me remettra bien dans les œillets. Je choisirai mes boutures, il me dira où c'est qu'il faut vendre... C'est important ça, tu comprends ?

— C'est une bonne idée. Je suis tout à fait d'accord. Je vais te donner des sous et tu partiras demain matin. Tu as raison : il vaut mieux te lever du milieu. Parce que si c'est toi qui refuses le mulet, il va peut-être se fâcher avec toi, et on risque qu'il

vende sa ferme à un autre. D'accord. Tu pars demain matin de bonne heure. D'accord. »

Ils mangèrent longuement et la haute pendule scandait le silence. Ugolin n'osait plus lever les yeux. En nouant sa serviette, le Papet parla :

« Je sais à quoi tu penses. Ça te met mal à l'aise l'idée que tu pourrais le sauver. Eh bien, moi, je dis le contraire. Je dis que c'est pour son bien. Et toi-même, un jour, tu me l'as dit : s'il fait une réussite cette année, même petite, il va continuer, et l'année prochaine, ça recommencera, et ce sera un malheureux toute sa vie, jusqu'à ce qu'il crève au travail ; tandis que si toutes les plantes sèchent sur pied, il comprendra, et avec l'argent que je suis tout bienveillant à lui donner pour lui acheter sa ferme, il peut retourner s'installer en ville, et ça sera beaucoup mieux pour lui. Même s'il n'y avait pas la question des œillets, moi je ne lui prêterais pas le mulet, parce que si on ne l'aide pas, on lui rend service. Tiens, voilà cinquante francs. Va dormir, et demain matin file à la gare d'Aubagne, et sans regarder derrière toi !

— Écoute Papet, je vais m'habiller là-bas, et je reviens coucher ici, parce qu'il est capable de venir me voir à quatre heures du matin... Et alors...

— Alors tu me fais peine. Allez, zou, file et reviens vite. »

*
* *

Le lendemain matin, sur les sept heures, M. Jean se présenta aux Romarins. Il frappa en vain à la porte, puis aux volets, et descendit aux cultures d'Ugolin. Il n'y trouva personne, mais comme il allait retourner chez lui, il vit Délie qui arrivait du village. Il l'attendit.

« Vous ne savez pas où est Ugolin ?

— Son parrain vient de me dire qu'il est parti !

— À Aubagne ?

— Oui, pour prendre le train. Il est allé aider aux moissons, chez un ami...

— Quand est-ce qu'il reviendra ?

- Je ne sais pas.
— Et le mulet ? Vous savez où il est ?
— Le parrain m'a dit qu'il l'avait loué à un des Ombrées, jusqu'aux vendanges.
— Il doit y en avoir d'autres au village ?
— J'en connais quatre ou cinq, dit Délie : mais ils sont tous à griffonner les champs, à cause de la sécheresse... Peut-être, on pourrait en trouver un ? Je demanderai cet après-midi, mais vous savez, ils n'aiment pas prêter les bêtes, et je vous promets rien... »

*
* *

La famille reprit le chemin du Plantier, les bidons, les cruches, et la bouteille de vin. Ils marchèrent toute la journée, sur leurs ombres grandissantes.

À son dernier retour, le soir, il arrosa la demi-plantation. Tout en tournant la manivelle de la pompe, la tête bourdonnante et les pieds brûlants, il résolut d'aller à Aubagne le lendemain matin, et de porter au marché une douzaine de lapins. Puis, il irait engager le collier de sa femme au mont-de-piété, et il achèterait un mulet... Alors, la plantation restante serait sauvée, et il pourrait envisager l'élevage de trente à quarante lapins par mois, et ce serait un excellent début. Il calcula le poids de courges qu'il allait obtenir, puis le nombre de sacs de maïs, puis la quantité de son qu'il pourrait acheter avec la revente du mulet en octobre. Non, rien n'était perdu. De plus, en allant à la source, il économiserait ses forces en s'installant sur le puissant animal, tandis que Manon chevaucherait l'ânesse... Il souriait à ce plaisant tableau, lorsque le fatal gargouillement du tuyau de la pompe traversa sa rêverie... La citerne était vide.

Il en fut d'abord consterné, puis haussa les épaules.

« Peu importe, dit-il, demain, j'aurai un mulet... »

Il sortit. Manon effrayée accourait :

« Papa, ça ne coule plus du tout !

— Je sais, je sais, dit-il gaiement. Mais à partir de demain,

nous pourrons attendre la pluie !

— Et comment ?

— Viens ! Je t'expliquerai à table. »

*
* *

Lorsqu'il parla des chevauchées futures, Manon battit des mains, et cria de rire et de plaisir ; mais Aimée fit un sourire contraint. Elle demanda :

« Est-ce que ça coûte cher, un mulet ?

— C'est évidemment beaucoup plus cher qu'une ânesse ! Je pense en trouver un à Aubagne, entre quatre et cinq cents francs... Cet argent ne sera pas perdu, parce qu'à la fin septembre, je le revendrai, et (il agita son index dressé) peut-être avec bénéfice ! Cette opération, d'ailleurs, me force à te demander un sacrifice. Sacrifice momentané. Je devrais plutôt dire "séparation". Oui. Il s'agit de ton collier. »

Aimée parut inquiète, et Manon, comme effrayée par un sacrilège, dit à voix basse :

« Tu veux vendre le collier de maman ?

— Mais non ! J'ai dit "une séparation momentanée". C'est-à-dire que je vais déposer le joyau au mont-de-piété, qui est une espèce de banque officielle. C'est le gouvernement, tu comprends ? Il n'y a aucun risque ! Et sur ce gage, ils me prêteront au moins deux mille francs : les trois émeraudes valent bien davantage ! Alors, j'achèterai un très beau mulet ; dans deux mois, je le revendrai, et certainement avec bénéfice, car l'air des collines va lui faire le plus grand bien ; je rapporterai les deux mille francs, et ils me rendront le collier !

— Ah bon ! dit Manon rassurée. Comme maman ne le met jamais, ça ne la privera guère ! N'est-ce pas, maman ?

— Bien sûr, ma chérie... Mais maintenant, il est neuf heures et nous avons beaucoup à faire demain matin... Allons nous coucher ! »

Elle alluma les trois bougies, souffla la lampe, pendant qu'il mettait la barre à la porte, puis chacun portant sa petite flamme, ils gravirent l'escalier de bois.

*
* *

Comme il venait de s'asseoir sur son lit, Aimée s'agenouilla pour délayer les lourdes chaussures.

Il était épuisé par les courses de la journée, mais plein d'espoir et de nouveaux calculs.

« C'est ce que j'aurais dû faire dès le premier jour, dit-il. Il est vrai qu'on ne pouvait pas imaginer une aussi affreuse sécheresse... Mais enfin, il n'est pas trop tard... »

Elle leva vers lui des yeux mouillés de larmes. Il en fut surpris.

« Tu as tant de peine à te séparer de ton collier ? »

Elle répondit par un petit haussement d'épaules, et baissa la tête...

« Ma chérie, je comprends ton attachement à ce très beau bijou de famille, mais je te répète qu'il n'est pas perdu ! Cet emprunt est indispensable, et pour tout dire, c'est mon seul et dernier espoir. La citerne est vide, et si la pluie n'arrive pas d'ici trois jours, mes plans sont ruinés... Afin de ne pas t'inquiéter, je ne t'ai pas dit que nous avons quelques dettes... Oui, je dois 350 francs au meunier de Ruissatel, une centaine de francs au quincaillier d'Aubagne, et presque autant pour deux tombereaux de fumier. Si ce mulet ne sauve pas la récolte, il nous faudrait repartir non pas à zéro, mais à moins que zéro ! »

Elle fondit soudain en larmes, cacha son visage dans ses mains, et murmura :

« Il y est déjà... »

Il ne comprit pas tout de suite.

« Que dis-tu ? »

— Le collier... Je l'ai déjà mis au mont-de-piété...

— Quand ?

— Le mois dernier.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je n'avais plus d'argent... J'aurais dû te le dire... Mais j'ai voulu t'épargner des soucis... Tu as acheté

beaucoup de choses... Des livres, des outils, du fumier... »

Elle ajouta en baissant les yeux :

« Et puis, depuis quelque temps, nous buvons beaucoup de vin... Alors, j'ai engagé le collier...

— Soit ! dit-il. Mais il doit te rester une somme importante ?

— Ils ne m'ont prêté que cent francs... Les émeraudes sont fausses...

— Fausses ? Ce n'est pas possible !

— Je les ai montrées à un bijoutier... Il m'a dit la même chose au premier coup d'œil... »

Il était stupéfait et indigné.

« Un bijou de famille de cette importance ! Il est incroyable que dans ta famille... »

En fait de famille, elle pensait amèrement à ce chef d'orchestre argentin qui lui avait offert jadis ce « joyau », quand elle chantait Manon et Lakmé à l'Opéra de Curepipe...

Elle sanglotait à ses pieds. Il la releva tendrement.

« Calme-toi, dit-il... Rien n'est irréparable... Notre situation n'est pas aussi désespérée que je te l'ai dit tout à l'heure... Ce que tu as fait est bien fait... C'est moi qui ai eu tort de ne pas restreindre mes dépenses, et de te laisser en souci. Maintenant, va dormir, et ne sois pas inquiète... Je vais réfléchir, et je trouverai certainement une solution à mon problème. Tu sais que tu peux avoir confiance en moi. Viens, ma chérie. »

Il la conduisit jusqu'à son lit, la déshabilla, et la borda comme un enfant.

*
* *

Il revint dans sa chambre, accablé. Quoique la fenêtre fût grande ouverte, la flamme blanche de la bougie brûlait toute droite. Les étoiles brillaient cruelles, un silence tiède immobilisait les pinèdes. Il ferma les volets sur cette nuit hostile, revint s'asseoir sur son lit, et frictionna longuement ses chevilles enflées.

Que faire ? Il résolut de ne conserver qu'une dizaine de

plantes, et un rang de maïs, pour les semences de l'année prochaine. Peut-être, avec les rongeurs qui lui restaient, pourrait-il payer ses dettes, ou tout au moins une partie ? En tout cas, il se sentait vaincu et ridicule... Il valait peut-être mieux retourner en ville, et s'installer derrière un guichet ? Non, jamais ! Jamais il n'avouerait sa défaite devant Ugolin, devant sa femme, devant sa fille...

Il s'agenouilla contre son lit : avec cette piété soudaine et si peu désintéressée qui ne s'adresse au Ciel que pour lui demander son aide, il pria longuement.

Les coudes sur la couverture et les mains jointes, il sentait la raideur de sa nuque, le poids ridicule de sa bosse meurtrie, et ses jambes endolories par les poisons de la fatigue. C'était une prière sans paroles ; il entendait les chocs sourds de son cœur, et le bourdonnement du sang dans ses oreilles. Il glissa lentement dans le sommeil, et son rêve pathétique recommença : il entendit de lointains roulements de tonnerre, le tintement léger des gouttes sur le toit, le gazouillis de l'eau dans la gouttière : mais il savait bien que c'était un rêve, comme d'habitude, et il refusa de s'éveiller ; le tonnerre grondait plus proche, puis il vit la petite Manon qui fuyait sous la lourde pluie, poursuivie par les traits de feu de la foudre, et qui l'appelait à son secours... Il ouvrit les yeux : des éclairs illuminaient sa chambre, et sur le seuil, dans sa longue chemise blanche, elle tendait ses bras vers lui, et son visage radieux brillait de larmes.

« Papa, écoute ! »

L'orage torrentiel crépitait sur les tuiles, une merveilleuse musique montait par l'escalier de bois : la chanson modulée de l'eau dégringolante faisait sonner les échos réveillés des voûtes vides de la citerne.

Elle sauta dans ses bras et frota ses larmes sur la joue piquante... Aimée entra, ils allèrent à la fenêtre, et penchèrent leurs têtes sous l'averse : les éclairs révélaient la pinède à travers mille diamants... Il les serrait toutes les deux, au bruit de la pluie. Aimée tremblait, et la petite fille lançait des cris sauvages, dans une rage de victoire et de bonheur.

*
* *

Au lever du jour, sous une antique pèlerine à capuchon, Jean Cadoret, les pieds nus, sous la pluie battante, se promenait dans ses plantations.

Dans cette pèlerine, il n'était pas seul. Entre deux boutons, sortait une grosse boule de cheveux dorés, au-dessus du visage de sa fille.

Déjà les plantes redressaient leurs feuilles, qui se déplaient à vue d'œil.

Celles-là mêmes qu'il avait abandonnées depuis une semaine paraissent reprendre courage.

« Et voilà ! dit-il. C'est au moment où tout paraissait perdu que tout est sauvé... La citerne a débordé, la plantation prend un nouveau départ, les collines reverdissent. Dans quatre jours, nous aurons de l'herbe à ne savoir qu'en faire, et grâce à la pente des terriers, nos lapins n'ont pas souffert. D'autre part, nous sommes aux premiers jours du mois d'août. Sans compter les sept jours de pluie dont le ciel n'a pas honoré les échéances, et que je passerai par créances irrecouvrables, les statistiques nous promettent au moins quatre jours de pluie, qui nous suffiront amplement pour atteindre l'automne. Mais ne nous endormons pas dans une confiance aveugle, et prenons nos dispositions pour faire face à vingt-quatre jours de sécheresse, c'est-à-dire jusqu'au retour de Giuseppe et de ses compagnons qui seront ici le 26 août. Au travail ! »

*
* *

Ils repartirent donc pour le Plantier, mais sans inquiétude et sans hâte : ces corvées d'eau n'étaient plus qu'une précaution, très probablement inutile.

Grâce à l'orage, qui avait profondément pénétré le sol, grâce à la provision de la citerne, les courges vertes, rayées de blanc, s'arrondissaient à l'ombre de leurs feuilles, les épis du

mais s'enflaient gaillardement, et l'herbe rafraîchie des collines suffisait à la nourriture des lapins.

Cependant, le flamboyant soleil du mois d'août montait chaque matin dans un ciel vide, et aspirait la très légère brume qui flottait au-dessus des herbes et des plantes : vers midi, tout était sec, et le sol friable s'écrasait en poussière sous les pas de M. Jean.

Il décida donc de changer de méthode, et de verser chaque matin deux litres d'eau au pied de chaque plante de cucurbita ; puis, pour ralentir l'évaporation, il les recouvrit avec des lambeaux de toile de jute, un vieux tapis de table, des draps de lit, des couvertures, des journaux, les portes de la remise posées sur quatre pierres, de larges ramures d'yeuse ou de pin. Lorsque le Papet (qui surveillait les opérations) vit pour la première fois cet étalage il en pleura de rire : il avait tort, car tant qu'il y eut de l'eau dans la citerne, les plantes ainsi protégées continuèrent à prospérer.

Au dixième jour, le bossu inquiet recommença à faire des problèmes de certificat d'études : « Étant donné qu'une citerne contient encore six mètres cubes d'eau, et que son propriétaire est forcé d'en dépenser deux mètres cubes tous les deux jours ; que, d'autre part, il peut en transporter chaque jour..., etc. »

Il en conclut que pour tenir jusqu'au 26 août, il faudrait utiliser Baptistine, Aimée, et Manon, et faire sept voyages par jour, c'est-à-dire douze heures de marche ; puis, comme il était impossible d'imposer à ces femmes un programme qui eût effrayé un chasseur alpin, il se persuada qu'il était absurde d'envisager une aussi longue sécheresse, et changea les données du problème pour en améliorer la solution : il décida donc que la pluie viendrait à son aide le 20 août. Jusque-là, les femmes ne l'accompagneraient que deux fois par jour, et elles auraient ainsi le temps de s'occuper du ménage, de l'arrosage, et des lapins. Et si le ciel lui refusait la pluie, il pourrait attendre jusqu'à l'arrivée des bûcherons.

Il reprit donc ses marches forcées. La citerne baissait tous les jours, mais Giuseppe allait venir, et la plantation serait sauvée.

*
* *

Un matin, comme il arrivait au Plantier avec les bidons vides, et Manon chevauchant l'ânesse en jouant de l'harmonica, il trouva l'arrêt du Destin dans la grotte de Baptistine.

Elle était assise sur son lit, blême, hagarde, muette. Devant elle, il y avait un homme, un bûcheron sans doute, qui lui essuyait le front avec un linge mouillé, et qui parlait doucement en piémontais. Dans un coin, un autre homme, un géant, à la barbe hirsute, immobile comme une statue, sa casquette à la main.

Ils étaient tous les trois sur la porte, et Jean Cadoret ne comprenait pas ce que disait ce Piémontais, lorsque la fillette s'élança vers Baptistine, et la serra dans ses bras en gémissant...

Le géant sortit alors, fit signe au bossu de le suivre, et s'expliqua difficilement.

*
* *

Il était mort, le grand Giuseppe, le beau bousquetier des collines. Là-bas, dans une forêt du Var, un grand « leccio » tout tordu, « un tronco putrido que ne s'y voit pas » était tombé « nel primo colpo del scure », et Giuseppe s'était reculé trop tard... Une branche pas bien grosse, celle du bout, l'avait frappé sur « la nouca de la testa » et avait « spezzate » les petits « ossi del collo »...

Pendant qu'on le portait à l'hôpital, il avait compris qu'il allait mourir ; il avait pu lui dire d'aller prévenir sa femme, et puis de la recommander à son ami, « il moussu gobo ».

Et comme Jean Cadoret ne comprenait pas, et demandait qui était ce monsieur Gobo, le bûcheron rentra son cou dans ses épaules remontées, et le désigna du doigt...

*
* *

Manon resta toute la journée auprès de Baptistine, pendant que les bûcherons aidaient son père pour le premier voyage : le géant qui s'appelait Giacomo porta un tonneau de cinquante litres, le second Enzo fut désolé de n'avoir à sa disposition que deux grosses dames-jeannes. Jean Cadoret fit quatre voyages. Au dernier, il voulut amener la Piémontaise aux Romarins. Mais elle refusa par des signes de tête. Elle ne pleurait pas, elle ne parlait pas, elle ne bougeait pas. Manon, épuisée, s'endormit sur une paille, et n'entendit même pas la voix de sa vieille amie lorsque à minuit elle se mit à chanter une étrange mélodie piémontaise, qu'elle improvisait peut-être, et qui parlait de l'amour et de la mort.

*
* *

Le lendemain matin, elle parut s'éveiller d'une transe, et se prépara une tasse de café, en disant qu'elle allait le chercher, parce qu'il fallait enterrer Giuseppe dans le coin de la grotte, pas trop loin de la cheminée, pour qu'il n'ait pas froid, et contre le rocher, pour qu'on ne lui marche pas dessus, Dieu préserve ! Puis, elle prit dans la crevasse deux poignées de pièces d'or, parce qu'il faut payer le chemin de fer, pour aller à Le Muy, et puis une bonne charrette pour rapporter Giuseppe : mais les bûcherons, qui avaient dormi dans la bergerie, déclarèrent que « l'atrapénoure » avait tout fait bien comme il faut, et que le pauvre Giuseppe arriverait le lendemain à l'église des Bastides dans une belle voiture noire qui marchait avec le moteur. Elle voulut partir tout de suite pour le dernier rendez-vous et elle passa la nuit assise sur les marches de l'église, entre ses deux compagnons.

*
* *

Le lendemain matin, M. Jean, après deux voyages à la

source, alla avec sa famille, assister aux funérailles de son ami. Sans mot dire, il salua froidement Philoxène, Pamphile, Anglade et Casimir, qui représentaient la population du village.

Le vieux curé célébra la messe, loua la vaillance et le courage du défunt - qu'il n'avait jamais vu - et lui donna l'absoute en toute simplicité. Après la courte cérémonie au cimetière, les Italiens embrassèrent longuement la veuve, et partirent pour les plateaux des Ombrées, où une autre coupe les attendait, tandis que la famille Cadoret emmenait Baptistine vers les Romarins.

UGOLIN

revenait d'Antibes : il portait sous chaque bras un gros paquet soigneusement ficelé. C'était des boutures préparées par Attilio et qui pourraient donner des fleurs la saison suivante.

Il avait acheté une belle casquette à carreaux et des souliers qui gémissaient à chaque pas.

Le Papet fumait sa pipe, assis sur les marches, devant sa porte.

Ugolin poussa le portail avec son coude, le referma avec son pied et dit :

« Alors ?

— Alors, dit le Papet, nous avons eu un gros orage le lendemain que tu es parti. Et juste au mauvais moment. Il a eu de la chance.

— Oh ! merde ! dit Ugolin. Mais ça ne m'étonne pas que tu me dises une mauvaise nouvelle. C'est de ma faute, j'y ai pensé dans le train.

— Tu as pensé à quoi ?

— Que j'avais tort d'apporter les boutures. C'est comme quand on achète le berceau avant que le petit soit sorti. Ça porte malheur.

— Je comprends pas bien, dit le Papet, comment c'est possible qu'en prenant des boutures ce matin, ça puisse faire pleuvoir la semaine dernière. Et puis la nouvelle n'est pas si mauvaise, parce qu'il n'est pas encore sauvé. Giuseppe est mort, l'Italienne n'est plus bonne à rien, et moi j'ai beaucoup d'espoir !

— Ce qui m'embête, dit Ugolin, c'est qu'il va me demander le mulet !

— Tu lui diras la vérité : nous commençons les vendanges demain... Pour tes abricots, ils n'étaient pas bien gros, mais il n'y en avait guère au marché : Anglade te les a bien vendus. »

LA Piémontaise était assise au bord de l'âtre, dans les cendres. Muette comme une statue, les yeux vides, les rides figées. Manon blottie contre elle caressait la main de corne et de cuir, et disait à voix basse d'incompréhensibles paroles piémontaises. Sa mère était allée toute seule à la corvée d'herbe. Le chien noir gardait les chèvres sur le coteau ; M. Jean était parti pour la source, mais il s'était arrêté à Massacan, et demandait son aide à Ugolin.

Il l'avait trouvé sortant de son mas : après avoir fermé la porte à double tour, il cachait la clef sous la pierre du seuil pour Délie.

« Enfin, dit M. Jean, vous voilà de retour !

— Eh oui ! dit Ugolin, pour les vendanges de mon parrain... c'est le plus gros travail de l'année... Ça va comme vous voulez ?

— Malheureusement non ! Et pendant votre absence, nous en avons vu de dures ! J'ai bien cru que tout était perdu... Un très bel orage nous a sauvés, provisoirement, hélas ! Car cette abominable sécheresse s'obstine, je n'ai plus qu'un arrosage dans ma citerne et je dois arroser ce soir...

— C'est une bien mauvaise année, dit Ugolin... Tout le monde en souffre, et même les vignes... Les raisins sont tout plissés, comme ceux qu'on met dans les brioches... On se dépêche de les ramasser, et nous commençons ce matin... »

Il fit un effort pour dire :

« Sans ça, je vous aurais prêté le mulet... Mais, en ce moment, ce n'est pas possible...

— Peut-être dans deux ou trois jours... ?

— Oh ! non, dit tristement Ugolin... Après les vendanges de mon parrain, le mulet va faire celles du menuisier, puis celles de Casimir le forgeron ; ça se fait tous les ans, c'est une habitude... Ça dure plus d'une semaine... Oh ! oui ! Au moins dix jours... Mais vous savez, avec ces grosses chaleurs, ça va sûrement nous amener quelques beaux orages !... C'est la saison. »

Il regarda le ciel, et ajouta :

« Ça ne m'étonnerait pas que ce soir...

— Dieu vous entende ! » dit M. Jean.

Il s'éloigna derrière l'ânesse, au son des bidons vides, et des souliers ferrés sur les cailloux.

*
* *

Après une journée épuisante, il arrosa les plus belles courges, et les plus beaux rangs de maïs, jusqu'à la fin de l'eau de la citerne.

« Nous sommes parés pour deux jours, dit-il. Si nous réussissons à faire sept voyages par jour, nous aurons encore deux jours de répit puisque nous aurons transporté 1 400 litres d'eau, ce qui est maintenant à peu près suffisant pour un arrosage. Or, Ugolin m'a dit ce matin que la saison des orages commence aujourd'hui ou demain. Pour aujourd'hui, il s'est trompé, car les étoiles brillent plus cruellement que jamais... Mais j'ai confiance dans son pronostic. Et puis, quelque chose me dit que la pluie n'est pas loin. Allons nous coucher, et préparons nos forces pour une bataille qui sera sans doute décisive. »

Vers cinq heures du matin, il fut à demi réveillé par le passage d'une charrette lourdement chargée, qui lui sembla rouler sur le chemin du vallon, et qui fit trembler les vitres.

« Qu'est-ce que ça peut-être ? Les bousquetiers ? »

Il se frotta les yeux, s'assit sur son lit, et prêta l'oreille : le tonnerre roulait sur la Sainte-Baume, en grondements lointains mais puissants.

Il se leva d'un bond, et courut ouvrir la fenêtre. Au bout du vallon, un éclair illumina brusquement l'aube muette.

Il revêtit en hâte son pantalon et ses espadrilles, tandis que ses femmes nouaient des écharpes sur leur tête et passaient des blouses sur leurs chemises de nuit...

Pendant qu'ils descendaient l'escalier, les roulements se rapprochèrent.

« C'était fatal, disait-il d'une voix qui tremblait de joie... Ce

n'est pas un cadeau que nous fait le Ciel. Ugolin me l'avait annoncé. C'est le temps normal de la saison ! »

Ils sortirent. L'aube était encore claire au-dessus de leur tête, mais une immense falaise noire montait du Nord, illuminée d'éclairs rapides et tremblants.

« Un bel orage ! dit-il. Il ne durera peut-être pas longtemps, mais il va remplir la citerne en vingt minutes ! »

Ils montèrent à flanc de coteau, pour mieux voir l'arrivée des nuages sauveurs... Manon tenait la main de son père, et riait.

À droite, le soleil rouge de l'aurore émergea des pinèdes, à peine voilé par des écharpes de brume qui précédaient l'orage.

La barre noire avançait toujours, maintenant déchirée par la foudre, qui lançait vers le sol, la racine en l'air, des arbres morts éblouissants. Il riait, il applaudissait comme un enfant : l'odeur exaltante de l'orage, qui descendait du ciel, semblait monter du sol, et les entourait d'un invisible nuage... Un vent se leva, coulant comme un fleuve sur la garrigue violette... Il porta brusquement la main à son front.

« Ça y est ! dit-il. La première goutte ! »

Manon présenta la paume de sa petite main :

« Moi aussi ! Moi aussi ! »

Elle lécha la large goutte de pluie.

Sur leur droite, l'orage poussa soudain une corne violette à la rencontre du soleil jaunissant. Sur la Tête Rouge et sur Garlaban, les coups de foudre se suivaient, et les hauts tambours de pierre des échos répondaient sèchement, comme ébranlés par des coups de mine... Une rafale chargée de pluie horizontale fit frémir la pinède. Aimée eut peur.

« Je crois, dit-elle, que nous ferions bien de rentrer...

— Oh non ! dit-il. Je veux recevoir en pleine figure cette eau bénie que la Providence nous accorde enfin ! »

Il s'agenouilla dans l'herbe, et récita une action de grâces.

C'est pendant qu'il priait que la mer de nuages atteignit, à cinq cents mètres d'eux, le haut récif du Saint-Esprit, s'ouvrit comme sur la pointe d'une île, et les deux moitiés de l'orage partirent chacune de son côté, tandis qu'un long triangle blanc

demeurait immobile au-dessus de leur tête.

Il se leva, la bouche entrouverte, et regardait s'accomplir l'incompréhensible trahison. Au-delà des crêtes, de part et d'autre du vallon, la pluie tombait, illuminée par les éclairs, tandis que le vent furieux lui jetait au visage de dérisoires éclaboussures.

Il serra les dents, et s'efforça de sourire.

« Soit ! dit-il. Voilà un curieux phénomène qui n'arrange pas nos affaires... Rentrons. »

Il prit la main de Manon, qui pleurait sans bruit, et redescendit vers la ferme... Mais il s'arrêta soudain, repoussa la petite fille, sauta sur une roche et leva son visage vers le ciel. Alors, d'une voix puissante et désespérée, il cria :

« Je suis BOSSU ! Vous ne le savez pas, que JE SUIS BOSSU ? Vous croyez que c'est facile ? »

Les femmes en larmes accoururent à ses pieds.

Il mit ses mains en porte-voix, il cria encore, à travers le grondement des tonnerres :

« IL N'Y A PERSONNE LÀ-HAUT ? »

Tandis que les échos prolongeaient le cri de sa révolte, il redescendit vers les femmes terrifiées, posa ses bras sur leurs épaules, et revint lentement vers la maison.

Aimée prépara une tasse de café, qu'il but en caressant les cheveux de sa fille agenouillée.

Il dit soudain :

« Je viens d'être un peu ridicule, mais je ne suis pas découragé. Cet orage en annonce d'autres qui n'auront pas son extravagante cruauté. Peut-être tout à l'heure, peut-être ce soir, peut-être cette nuit. En attendant, retournons au Plantier ! »

Ils repartirent à travers la cigalière, sous un soleil aveuglant. Avec une énergie farouche, entretenue par quatre bouteilles de vin, il put remplir son programme : mais le soir, à table, personne ne dit mot, et il dut forcer les femmes à prendre quelque nourriture.

PAMPHILE, le menuisier, avait passé l'après-midi dans un « agachon » de myrtes, à l'espère des perdreaux, au bord de la barre de la Garette, et il avait vu plusieurs fois le petit cortège derrière l'ânesse...

Quand il rentra chez lui, il trouva sa grosse Amélie qui salivait déjà en servant un civet : mais son mari lui parut soucieux. Tout en garnissant sa propre assiette avec le râble et le foie d'un lapin des collines, elle dit :

« Qu'est-ce que tu as ?

— Moi ?

— Oui, toi. Tu as l'air de te faire du souci.

— C'est pas du souci. C'est des idées... Une chose que j'ai vue et qui me tracasse...

— Quelle chose ?

— Eh bien cet après-midi, j'étais à l'espère, et en cinq heures de temps, j'ai vu passer au moins dix fois le bossu des Romarins, tout le long du coteau du Plantier... Il allait jusqu'à la Baume, et il revenait avec un gros jaron sur sa bosse... Et puis, il avait un âne avec des bidons, et puis deux femmes et une petite fille qui portaient des cruches. »

Amélie fit glisser dans son assiette les deux cuisses du lapin, et demanda :

« Et alors ?

— Ils vont chercher de l'eau à la Baume du Plantier, pour arroser une forêt de coucourdes, que j'ai vue chez lui en passant. C'est quand même terrible, avec la chaleur qu'il fait, de marcher comme des forçats !

— Mais eux, qui les force ?

— Les coucourdes, dit Pamphile. Avec ce soleil, elles risquent de crever.

— Ça prouve, dit Amélie, qu'il a mal calculé son affaire.

— Peut-être. Mais moi je sais qu'il a une source chez lui.

— Et pourquoi il va chercher l'eau si loin ?

— Parce qu'il ne le sait pas.

— Il ne peut pas voir une source ?

— À ce qu'il paraît qu'elle est bouchée... Et peut-être qu'elle ne s'est pas bouchée toute seule. »

Amélie fronça le sourcil.

« Et qui est-ce qui l'a bouchée ?

— J'en sais rien », dit prudemment Pamphile.

Puis il ajouta à mi-voix :

« Peut-être les Soubeyran le savent.

— Hoho ! dit Amélie, c'est pas des choses à dire !

— Je les dirai pas à quelqu'un d'autre, mais je trouve que...

— Pamphile, ça ne rapporte jamais rien de s'occuper des affaires des autres. D'abord, ce bossu, il est de Crespin. Le boulanger le disait l'autre jour. Tu sais comme ils sont, les gens de Crespin ? »

Pamphile haussa les épaules.

« Tout ça, c'est des histoires : ils sont comme tout le monde.

— Ah ! tu trouves ? La première fois qu'il est venu au village, il a essayé de tuer Cabridan à coups de boules !

— Mais ce n'est pas vrai ! J'y étais ! C'est lui, le pauvre, qui a reçu une boule sur la bosse ! Et alors...

— Et alors, ne t'occupe pas des affaires des autres. Tu as besoin d'avoir des clients... C'est pas un bossu de Crespin qui te donnera du travail. »

Elle avait fini de servir le civet, et elle prit place à table.

« Justement, dit-elle, le Papet est venu. Il veut que tu lui refasses la mangeoire de son mulet.

— C'est pressé ?

— Avec lui, c'est toujours pressé - mais il paie comptant !

— Bon, dit Pamphile. J'irai demain matin. »

CETTE nuit-là, le bossu dort comme une brute, et c'est la petite Manon, tout ensommeillée, qui réveilla la maisonnée quand le soleil était déjà sorti des pinèdes...

Il fut désolé d'avoir perdu trois heures, s'habilla en hâte sans prendre le temps de pousser les volets, et descendit en courant... Dès qu'il ouvrit la porte, une sensation étrange le figea sur le seuil : il lui sembla qu'il ne pouvait plus respirer, et qu'il était sur la porte d'un four. Pourtant, un vent léger soufflait, et il voyait frémir, au sommet des oliviers déplumés, les frêles rameaux de l'année. Il fit un pas sur la terrasse, et regarda le ciel. Pas un nuage, mais la lumière du soleil était comme jaunie et troublée, et le vent qui frôlait son visage lui parut brûlant. Il appela sa femme. Elle ouvrit la fenêtre.

« Aimée, est-ce que j'ai la fièvre, ou est-ce le vent qui me brûle la figure ? »

Elle s'éveilla tout à fait, et tendit son visage à la brise.

« Mon Dieu ! dit-elle, c'est un incendie ? »

Il flaira l'air, puis s'éloigna de la maison, et regarda de tous côtés. Il ne vit aucune fumée, et la seule odeur perceptible était celle de la résine des pinèdes...

« Non... C'est bien pire : c'est un coup de sirocco... C'est le vent d'Afrique... »

Elle descendit en hâte.

« Voilà le comble, dit-il. Voilà la trahison finale, le coup de pied de l'âne du Destin ! Eh bien, non, je ne céderai pas, je ne m'inclinerai pas devant l'iniquité ! Ce vent atroce ne durera pas toute la journée, mais il peut nous faire beaucoup de mal avant ce soir. C'est une question d'heures. Tous à l'eau, et tout de suite ! »

Il brida l'ânesse, installa le bât, tout en disant :

« Je vais assurer un service rapide. Vous ne pourrez pas me suivre ; mais faites autant de voyages que vous pourrez et versez sans attendre toute l'eau que vous rapporterez au pied des plantes. »

Il prit un demi-pain, un fromage, et plaça deux bouteilles de

vin dans le bât, sous les bidons. Puis - une badine sous le bras -, il partit à grands pas derrière l'ânesse, en dévorant son casse-croûte.

L'étrange lumière rousse faisait des ombres d'un noir voilé, comme brumeux. Le vent brûlant coulait sans rafales : pas un chant d'oiseau, pas une cigale. Quand il eut fini de manger, il but une demi-bouteille de vin, puis, fouettant l'ânesse de sa badine, il la suivit au trot jusqu'au Plantier.

En revenant, il rencontra les trois femmes : sans s'arrêter, il leur dit au passage :

« C'est une question de vie ou de mort ! »

Aimée parut effrayée par son exaltation, et Manon dit à sa mère :

« Maman, il va tomber malade... »

— C'est bien possible... Mais je n'y puis rien... »

Dans la seule matinée, il fit quatre fois le double trajet. Vers midi, il dut accorder une demi-heure de repos à la pauvre ânesse, qui tremblait sur ses pattes. Pendant que Manon et Baptistine la bouchonnaient et lui offraient de l'herbe, il goba deux œufs, et but une bouteille de vin, pour « favoriser », dit-il, la transpiration. Les plantes arrosées, protégées par leurs couvertures fumantes, semblaient n'avoir pas souffert... Il repartit, ragailardi, mais proclamant déjà sa victoire avec une surprenante volubilité.

Le vent funeste soufflait toujours : il laissait maintenant tomber une très fine poussière rougeâtre : elle se collait à la sueur qui ruisselait sur son visage, et la lourde chaleur lui coupait les jambes. Au retour, accablé par le poids de l'eau, il s'accrochait à la queue de la bête, et marchait comme un automate, les yeux fermés, insultant à mi-voix le Destin, la Providence, et le Sahara. La petite Manon pleurait : sa femme, au passage, lui tendit un chapeau : il la repoussa sans arrêter sa litanie, et continua sa course titubante, ivre de soleil, de fatigue et de vin...

Il y avait dans les collines quelques paysans au travail.

Ugolin, au fond du vallon, vendangeait avec le Papet, la sourde-muette, et deux gamins du village. De loin, il surveillait les passages du « pauvre M. Jean ».

« Papet, il va se tuer ! »

Le Papet, sécateur en main, dit gravement :

« Lui, il peut se mettre percepteur, mais l'ânesse, elle ne peut pas... Ce qui me fait peine, c'est elle ! »

*
* *

Éliacin réparait les murs de pierre sèche qui soutenaient ses champs en gradin. À cause du tournant du vallon, il ne voyait qu'une partie de la course : à chaque passage, il lâchait un instant sa massette, et regardait l'événement comme si c'était un spectacle nouveau... Il en riait de fort bon cœur, haussait les épaules, ou se frappait sur la cuisse en répétant à haute voix : « Pauvre fada ! Pauvre, pauvre fada ! »

Pamphile, qui fauchait un petit champ de blé noir, surveilla cette folie pendant tout l'après-midi... Mais vers cinq heures, quand il vit le malheureux courir comme un fou, il dit :

« Té, il va tomber, je veux pas voir ça... »

Il prit son fusil, qu'il avait caché dans la broussaille, franchit la crête, et plongea vers les Ombrées.

*
* *

C'est à neuf heures du soir qu'il remit à l'écurie l'ânesse boiteuse, et qu'il entra dans la cuisine. Le couvert était mis autour de la lampe. Baptistine, sur les dernières marches de l'escalier, ronflait puissamment. Aimée, les pieds nus posés sur le carreau, dormait dans le fauteuil d'osier, sa tête à la renverse appuyée contre le mur. Manon attendait, les yeux largement cernés de bleu dans une figure pas plus grosse que le poing.

Sur la porte, il dit : « C'est gagné. Les plantes ont tenu.

C'est gagné. » Aimée ouvrit les yeux et se leva. Manon le conduisit par la main jusqu'à sa place, et le fit asseoir.

Son visage était d'un rouge sombre, et crispé par un rictus qui laissait voir ses dents. Il respirait la bouche entrouverte, et il tendit une main tremblante pour se verser un verre de vin : mais soudain ses yeux se fermèrent, il tomba en avant, le menton dans son assiette, et ses bras pendaient tout droit, sous la table. Sa femme et sa fille en larmes l'étendirent sur le sol, puis sur un matelas, qu'elles descendirent des chambres.

Baptistine, réveillée, s'approcha de lui, et le regarda longuement. Il était couché sur le flanc, et sa respiration rapide était celle d'un chien de chasse par un jour de grande chaleur. Le visage subitement amaigri, les traits tirés, la sueur aux tempes. La Piémontaise le flaira, puis elle dit quelques mots à Manon, qui traduisit :

« Elle dit que c'est le soleil. Le mauvais soleil d'aujourd'hui. »

Baptistine parla de nouveau :

« Elle dit qu'elle va lui "lever le soleil". Elle dit que si on ne lui lève pas le soleil, il sera mort après-demain. Elle dit qu'elle sait le faire. »

Cependant, la Piémontaise était allée prendre un verre sur l'évier : elle le remplit avec l'eau de la cruche, tout en prononçant à haute voix des paroles incantatoires. Puis, elle se baissa devant lâtre, écarta les cendres, et d'un coup de pelle, sépara de la bûche un morceau de braise gros comme une noix, qu'elle prit au bout des pincettes.

Alors, elle se releva, s'approcha du gisant immobile ; les yeux fermés, elle prononça encore quelques phrases que la fillette ne put comprendre. Enfin, elle posa le verre plein d'eau sur le front malade, et tout en murmurant, elle y plongea la braise ; la vapeur souffla furieusement des volutes blanches.

« Le soleil s'en va, dit-elle... Tu as vu ? Le soleil vient de partir ! »

Aimée pleurait, la bouche tremblante. La petite Manon, grave, sans émotion apparente, regardait son père, et soudain son visage s'éclaira : la respiration du dormeur se ralentissait ;

au bout d'une minute, il poussa un long soupir.

« Ça y est, dit Baptistine. Le soleil est parti. Mais il a fait du mal. Pendant trois jours, il ne parlera pas. Maintenant, je vais chercher les herbes pour la tisane. »

Elle prit la lanterne, et sortit dans la nuit.

*
* *

C'est au matin du troisième jour qu'il ouvrit des yeux sans regard. Sa femme lui parla doucement, sans obtenir de réponse. Son visage était très pâle, et la fièvre était tombée. Elle réussit à lui faire boire la tisane d'herbes. Puis il fit une sorte de grimace, qui était peut-être un sourire, et se rendormit paisiblement. Quand elle entendit cette respiration régulière, la pauvre Aimée croisa ses bras sur la table, y posa son front, et s'endormit à son tour.

Pendant ce temps, Baptistine, tout en gardant les chèvres, ramassait pour les lapins affamés l'herbe desséchée des collines, et la petite Manon, le bras gauche étendu pour équilibrer le poids de sa cruche pleine, revenait de la source, où elle était allée trois fois par jour avec l'ânesse, pour soigner huit plantes de courges qu'elle essayait de sauver du désastre...

*
* *

Au soir du quatrième jour, il s'éveilla, et Baptistine lui administra une nouvelle tisane. Il essaya de parler, mais il ne put articuler un mot.

Aimée, épouvantée, ne put retenir ses larmes, mais la Piémontaise lui fit comprendre qu'il n'y avait plus rien à craindre, et qu'il parlerait bientôt.

Il reprit en effet ses esprits dans la matinée, et voulut absolument se lever : ses jambes ne purent le porter, et il retomba assis sur sa paille... Alors, il fit un faible sourire, et dit :

« Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Une insolation, dit Aimée. Mais grâce à Baptistine, tu es sauvé. »

Elle lui baisa la main en pleurant. Manon entra, et l'interrogea sur le ton le plus naturel.

« Tu te sens mieux, papa ?

— Oui, dit-il. Mais voilà une journée de perdue ! »

Elles n'osèrent pas lui dire la vérité, tandis que Baptistine apportait une assiette de légumes bouillis arrosés d'une cuillerée d'huile. Il mangea lentement, en les regardant tour à tour. Puis, il voulut monter dans sa chambre : en s'appuyant aux murs, il y réussit... Elles l'aidèrent à s'étendre sur son lit ; il demanda alors :

« Est-ce que les courges n'ont pas trop souffert ?

— Un peu, dit Manon. Mais le vent chaud est mort, et il en reste de très belles.

— On verra bien, dit-il. On verra. Merci. »

Il s'endormit, en tenant la main de sa femme.

*
* *

Manon fit encore un voyage à la source, puis elle pleura dans son lit, en pensant à la terrible déception qu'il allait avoir le lendemain, lorsqu'il apprendrait qu'il avait dormi si longtemps, et qu'il se trouverait soudain en face du désastre. Elle eût pleuré toute la nuit, si le bienfaisant sommeil de son âge ne l'avait pas lentement détendue.

*
* *

Il se leva de très bonne heure, sans réveiller ses deux dormeuses : soucieux, et redoutant la catastrophe, il s'attarda dans la cuisine, à préparer une tasse de café sur le crépitement de quelques brindilles.

Mais pendant qu'il buvait à petites gorgées, pensif, il entendit comme un éclat de rire lointain, qui sortait de la

citerne. Il alla soulever le couvercle de bois : un filet d'eau coulait du tuyau de descente...

Il courut ouvrir les volets : le jour se levait, et une petite pluie grise tombait en rayures. Une grande émotion fit monter des larmes à ses yeux : il s'agenouilla, pour remercier le Ciel et les cieux. Puis, tête nue, il sortit sous la pluie.

*
* *

Elle n'était pas très forte, mais pourtant elle faisait un bruit étrange sur les feuilles des maïs, un tapotement trop sonore.

Il s'avança sur la terre attendrie : les maïs étaient blancs, et les gouttes sonnaient sur leurs feuilles parcheminées.

Il lui sembla que sa poitrine devenait tout à coup plus étroite. Il entra dans le champ, saisit les feuilles à poignées, elles craquèrent entre ses doigts. Les maïs étaient morts... Un coup de vent traversa la petite forêt blanche, qui se mit à chuchoter. Alors, il sourit amèrement, et dit à voix haute :

« Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne... »

*
* *

À pas lents, il alla vers les courges.

Le vent de la nuit, en apportant la pluie, avait dispersé les couvertures, étalées sur les broussailles, et les vieux journaux accrochés dans les oliviers ; sur le coteau, au sommet d'un amandier mort, un drap de lit troué pendait lamentablement...

Les larges feuilles des courges, tachées de jaune, étaient molles et flétries ; les longues tiges, convulsées par la chaleur, et enchevêtrées par le vent, étaient sèches comme des fagots de sarments.

Pourtant, elles portaient des centaines de fruits, déjà plus gros que des oranges, mais qui ne grossiraient jamais plus.

Elles aussi, elles étaient perdues. Comme il marchait les yeux baissés dans ce désastre, il ne vit pas la riche verdure accrochée aux branches de l'antique olivier... Il se baissa,

cueillit une courge morte, la soupesa, puis, entre deux pierres, il brisa la dure écorce : il vit une pulpe verdâtre et filamenteuse.

Il la flaira, puis la goûta. Elle était dure, et un peu amère.

« Peut-être, dit-il... Après tout, ils mangent bien la roquette, qui est plus amère que ça... »

Il se dirigea vers le parc.

*
* *

Au bruit de ses pas, des lapereaux roux et blancs jaillirent des terriers. Ils s'élançèrent vers la clôture ; dressés contre le grillage, ils le regardaient venir...

Il fut stupéfait par leur nombre, car il ne les avait jamais vus tous ensemble.

Ils étaient une cinquantaine, de toutes les tailles, de tous les âges. Seul, le vieux mâle, d'une maigreur famélique, restait en arrière au milieu du parc rasé.

Il lança vers lui un morceau de courge : l'Australien s'en approcha sans hâte, tandis que sa progéniture restait en demi-cercle à bonne distance.

Il retourna le quartier de courge avec son nez, qu'il plongea deux fois dans la pulpe, puis il regarda fixement son nourrisseur, et retroussa sa noire babine comme pour un ricanement.

Soudain, il lui tourna le dos, et prit sa course vers le fond du parc ; dans un bond prodigieux, il franchit la clôture, et disparut dans les maïs.

« Lui aussi ! » dit-il simplement.

Il se promena longtemps, les mains dans les poches, le long du parc. Tout le long du grillage, la foule des affamés le suivait...

Derrière les volets croisés, les femmes réveillées le regardaient, joue contre joue, muettes et accablées. Puis, quand elles le virent s'approcher de la maison, elles descendirent l'attendre dans la cuisine.

Il était calme.

« Combien de temps ai-je dormi ? »

Aimée haussa les épaules, et répondit sincèrement :

« Je ne sais plus.

— Six jours, dit Manon. Ça fait six jours, depuis le soir où tu t'es endormi sur la table...

— Et voilà, dit-il. Ces six jours ont ruiné deux années d'espoir et de travail. Les maïs sont morts, les courges sont mortes...

— Pas toutes, cria Manon. Tu n'as pas vu dans le grand olivier ? »

Elle lui prit la main. Il la suivit.

*
* *

En traversant la catastrophe, elle expliquait :

« J'ai fait comme Giuseppe t'avait dit. J'ai cherché les plus grosses. Elles étaient là-bas, au bout, dans l'olivier. Tu comprends, maman te soignait, Baptistine avait mal aux pieds : pour aller à la source, j'étais toute seule avec l'ânesse... Alors, je n'ai pas gaspillé l'eau pour les autres... »

Ils arrivèrent près de l'arbre : en levant les yeux, il vit une haute masse de verdure. Sous l'arrosage quotidien de la petite fille, et la chaleur violente du sirocco, les plantes, en six jours, avaient habillé le vieil arbre, dont les rameaux d'argent perçaient à peine le rideau de feuilles d'un vert éclatant, aussi grandes que la main d'un homme : mais on ne voyait aucun fruit. Elle écarta deux plantes, et attira son père contre le tronc noir. Il leva la tête.

Contre les parois du cône de verdure, les fruits striés de blanc, ronds comme de petites pastèques, étaient suspendus par étages.

« 113, dit-elle. Je les ai comptées. »

Il la prit aux épaules, et regarda longuement les yeux bleus.

« Il nous en aurait fallu dix fois plus, dit-il. Mais celles-ci sont très précieuses. Elles sont la preuve, la preuve décisive... Petite fille, c'est toi qui m'as donné mon plus bel arbre de Noël. »

Il la baisa au front, sourit, et dit :
« Viens. Allons faire un peu de musique ! »

PENDANT ces terribles journées, Ugolin avait fait le vin du Papet : mais chaque matin, dès l'aube, il était remonté à Massacan, pour arroser ses chères boutures avec quelques seaux d'eau tirés du puits. Toutefois, il ne prenait même pas le temps d'entrer dans sa maison : travaillé par un obscur remords, il avait peur de rencontrer M. Jean en pleine catastrophe : il voulait bien finir d'étrangler le chat, mais sans le regarder.

Un matin de bonne heure, pendant qu'il soutirait le vin, le Papet remonta à son observatoire : il en revint tout guilleret.

« Galinette, dit-il, c'est le moment d'y aller. On dirait un champ de bataille. Toutes les "estrasses" se sont envolées, les coucourdes sont en tire-bouchon, et les maïs sont blancs comme du papier. Et lui, je ne l'ai pas vu... Il ne faudrait pas qu'il meure, le pauvre homme... De maladie ou de désespoir... Offre-lui six mille francs - et peut-être sept... Mais discute !... Et cours vite, qu'il ne vienne personne avant toi. Té, porte-lui deux bouteilles de vin nouveau. Pour les malades, il y a rien de mieux... »

*
* *

Ugolin partit sous la pluie, un panier accroché au pli de son coude. Il vit de loin le drap de lit, puis les journaux en lambeaux mouillés. Personne dans le champ. Il descendit vers les courges... Les longues lianes entrelacées craquèrent sous ses pieds. Il en arracha une, pour examiner les racines.

« Foutu, dit-il, c'est foutu ! »

Puis, il alla froisser quelques feuilles de maïs. Il dit encore :
« Foutus. »

Les lapins le suivaient derrière le grillage. Il les regarda un moment, et dit :

« Ce qu'ils sont maigres ! »

Il soupira, et murmura :

« Enfin, il fallait ça pour qu'il comprenne. »

Il s'avança vers la maison, sans faire de bruit, comme quand on vient voir un grand malade, mais quand il en fut à dix pas, il lui sembla qu'il entendait des musiques... Il s'avança encore, et s'arrêta. Les harmonicas jouaient un Noël, celui de la Marche des Rois.

« Je me demande, dit-il, si je ne deviens pas fada ! Ou alors, c'est lui ! »

Il attendit la fin de l'hymne d'allégresse, et frappa au volet...

M. Jean parut sur la porte, son harmonica à la main. Il était pâle et amaigri, mais ni son regard ni sa voix n'étaient d'un homme abattu.

« Bonjour voisin ! Les vendanges sont faites ?

— Eh oui, monsieur Jean ! Le vin est tiré, il ne reste plus qu'à le boire ! Il n'y en a guère, mais il fait au moins treize degrés... Je vous en ai apporté deux bouteilles. Il n'est pas encore fait, naturellement, mais il est déjà bon !

— Nous allons le goûter tout de suite ! Aimée, apporte-nous des verres ! »

Ils allèrent s'asseoir dans la cuisine et Ugolin posa les bouteilles sur la table.

« Alors, dit M. Jean, vous avez vu le désastre ? »

Ugolin regarda le champ dévasté et secoua la tête.

« Eh oui... Moi aussi, mon potager a séché sur pied... Le sirocco a tué beaucoup de récoltes.

— Mon mari, dit Aimée, s'est donné tant de mal qu'il a failli mourir d'une insolation ! »

Tout en remplissant deux verres à ras bord, M. Jean dit en souriant :

« C'est Baptistine qui m'a guéri, avec un charbon ardent dans un verre d'eau. Du moins, c'est ce que ma femme m'a dit. À votre bonne santé ! »

Ils trinquèrent.

« C'est le seul moyen, dit Ugolin, de vous enlever le soleil de la tête. Mais il faut savoir les paroles magiques, autrement ça ne réussit pas !

— Baptistine les sait, dit Manon. Et même, elle m'a dit qu'elle me les apprendrait !

— Ça sera un beau cadeau ! dit Ugolin. Seulement, on dira que tu es sorcière ! À la vôtre ! »

Ils trinquèrent et M. Jean, ayant bu la moitié de son verre avec une grande satisfaction, déclara :

« Mon cher voisin, votre vin est délicieux, mais mon affaire est manquée. Je pourrais accuser l'injustice du Ciel, ou des conditions atmosphériques exceptionnelles ; je préfère attribuer mon échec à ma propre sottise, à mon manque de bon sens... Cette leçon est bien cruelle, mais elle ne sera pas perdue. »

Il but le reste du vin.

Ugolin attendait impatiemment la suite.

« Je me suis cru très habile et très prudent, alors que précisément je ne voyais pas l'essentiel : c'est-à-dire que le seul problème, c'était celui de l'eau.

— Bien sûr, approuva Ugolin. Sans eau, votre affaire ne peut pas réussir.

— C'est évident. Ma seule excuse valable, c'est que j'ignorais le pouvoir de ce cap de roche si improprement appelé le Saint-Esprit, alors qu'il est véritablement diabolique. Enfin, cela c'est du passé ! Voici maintenant ce que j'ai l'intention de faire. »

Il remplit de nouveau son verre, et reprit :

« D'abord, liquider les trois quarts de mes lapins. Nous n'avons pas récolté de quoi les nourrir convenablement - et d'autre part, nous avons grand besoin d'un peu d'argent frais. (Ça c'est bon, se dit Ugolin.) De plus, je n'aurai pas le temps de m'occuper d'élevage, à cause du travail que je vais entreprendre dès que mes forces seront revenues : car toutes affaires cessantes, je vais creuser un puits ! »

« Ayayaïe ! pensa Ugolin... Ça, ça ne me plaît guère... »

Il demanda :

« À quel endroit ?

— Je ne l'ai pas encore choisi : c'est la baguette de coudrier qui me l'indiquera. »

Ugolin trembla :

« Vous êtes sourcier ?

— Pas précisément : mais je possède un très précieux manuel, que je vais étudier de très près et dès que j'aurai maîtrisé la baguette, je suis à peu près sûr de trouver de l'eau dans ce vallon. Oh ! Je ne demande pas une rivière souterraine ! Non ! un filet d'eau moins gros que mon poignet me suffira très largement. Après tant de déboires, j'espère que la Providence ne me refusera pas cette récompense. »

Encore une fois, il était sûr de lui-même, et presque joyeux.

« Vous savez faire les puits ? »

— Ma foi, je pense y réussir. Après tout, un puits, ce n'est jamais qu'un trou ! Le mien n'aura que douze mètres de profondeur, et dès qu'il sera terminé, même s'il ne donne pas une goutte d'eau, mon problème sera résolu. »

Il souriait, d'un air machiavélique.

« Mais comment ? dit Aimée. À quoi peut servir un puits sans eau ? »

Il répondit triomphalement :

« Il peut servir de citerne ! Un puits de douze mètres de profondeur, sur deux mètres de diamètre - dimensions tout à fait modestes - contient très exactement quarante-trois mètres cubes. Si je le creuse au fond du vallon, je pourrai y conduire, par des rigoles, l'eau qui ruisselle sur les deux coteaux... Les pluies de printemps seront assez abondantes pour le remplir... Ainsi, aux premiers jours de l'été, nous disposerons, grâce à ce puits et à notre citerne, d'une réserve de cinquante-cinq mètres cubes, qui nous assure dix-huit arrosages, c'est-à-dire trente-six jours sans la moindre inquiétude.

— Trente-six jours, c'est bien, dit Ugolin... Mais on a vu des sécheresses plus longues.

— Vous oubliez, répliqua triomphalement le puisatier, que pendant ces trente-six jours, nous aurons eu le temps de transporter - sans nous fatiguer - une bonne dizaine de mètres cubes, qui nous assureront au moins huit jours de plus ! »

Le vin qu'il avait bu commençait à l'échauffer. L'index levé, il cria :

« Où a-t-on vu une sécheresse ininterrompue de quarante-quatre jours ? Au Sahara, peut-être ! Au milieu du désert de

Gobi, peut-être ! Mais ici, malgré la pointe du Saint-Esprit, c'est ma-thé-ma-ti-que-ment IMPOSSIBLE ! »

Puis, frappant la table du plat de la main, il dit en riant :
« Problème résolu ! Buvons ! »

Il remplit de nouveau son verre et l'avala d'un trait.
Ugolin le quitta, consterné.

*
* *

Le Papet l'attendait, dans la maison Soubeyran.

Ugolin lui rendit compte de sa visite et de la conversation.
Le vieillard ne put cacher sa déception et son inquiétude.

« Dans tout ce que tu me dis, il n'y a qu'une chose de bonne, c'est qu'il s'est mis au vin rouge. C'est toujours comme ça avec les gens qui veulent trop en faire, et qui cherchent de la force dans le vin. Au bout de six mois, ils ne sont plus bons à grand-chose. Mais le plus embêtant, c'est la baguette...

— Tu as peur que dans son livre, il trouve le secret ?

— Jamais de la vie... C'est pas une question de secret. C'est une qualité des nerfs. Lui, ça serait bien extraordinaire qu'il tombe juste sur la source... Mais s'il commence de ce côté-là, il finira peut-être par embaucher un vrai sourcier.

— Et tu crois que s'il le faisait venir ?...

— Il y en avait un aux Ombrées, que s'il était monté aux Romarins, au bout de cinq minutes avec son bout de bois et son air couillon, il serait parti tout droit sur la source, et il t'aurait dit la profondeur, et combien de litres par jour... »

Ugolin trembla.

« Il y est toujours aux Ombrées ?

— Oui, il y est toujours, mais par bonheur, au cimetière.

— Tant mieux ! dit Ugolin.

— Oui, tant mieux... Est-ce qu'il a encore des sous ?

— Il a dit qu'il ne lui en restait guère... Mais question sous, avec les gens, on ne sait jamais...

— S'il lui reste seulement vingt francs, dit le Papet, il va à Aubagne, il demande un sourcier, on lui en dira cinq ou six. Heureusement, ils sont presque tous incapables... Mais s'il

tombe sur un bon ? »

Il hocha la tête, pensif : Ugolin, pâle et l'haleine courte, parpelégeait désespérément.

*
* *

Pendant toute une quinzaine, Ugolin fut fort occupé par les premiers labours, le transport du fumier dans la vigne et le verger, puis par la taille de ses fruitiers. Il fit pourtant deux visites aux Romarins, mais n'y trouva pas M. Jean, qui était à Aubagne.

En effet, l'absent s'occupait de « régler sa situation financière », c'est-à-dire de trouver un peu d'argent... Il vendit une cinquantaine de lapins, ne gardant que deux mâles et six femelles ; il déposa au mont-de-piété sa montre, sa chevalière, et vendit quelques livres : un dictionnaire, les Merveilles de la Science, et l'Histoire du Consulat et de l'Empire, de M. Adolphe Thiers, et une salière en argent.

Il put ainsi réunir cent soixante francs ; avec les soixante-dix francs qu'Aimée gardait précieusement, il avait deux cent trente francs : non pas de quoi payer ses dettes (qui s'élevaient à plus de sept cents francs, chez le meunier de Ruissatel et chez le quincaillier d'Aubagne) mais de quoi payer le pain et le vin.

« Pour le reste, dit-il à sa femme, nous allons avoir de l'huile, car nos oliviers sont chargés ; nous avons une centaine de "cucurbita" et une petite récolte de pois chiches, qui ont supporté la sécheresse grâce à Manon, un sac d'amandes, le lait des chèvres, les petits fromages de Baptistine, quelques lapins, et les ressources de la colline : champignons, salades sauvages, et surtout le gibier... Tel sera notre régime pendant au moins six mois. Il est austère, mais sain, et nous savons que la réussite est au bout !

— Ce qui m'inquiète, dit Aimée, c'est que nous n'avons plus de chaussures... Les voyages à la source en ont ruiné cinq ou six paires. Il ne te reste que tes bottines vernies.

— Elles me suffiront pour aller à Aubagne... Ici, je peux fort

bien marcher pieds nus. »

UN matin qu'Ugolin partait pour les collines, une corde autour de la taille, et une hache sur l'épaule pour commencer sa provision de bois, il vit de loin, au milieu du vallon, un étrange cortège qui célébrait une sorte de cérémonie.

Le bossu, tenant à deux mains la baguette des sourciers, marchait la face levée vers le ciel, à pas lents et mesurés. Sa femme le suivait, en silence. Derrière elle, la petite fille, l'air grave et tendu, précédait l'ânesse, que les deux chèvres accompagnaient. L'étrange cortège remontait le fond du vallon. Soudain, le sourcier s'arrêta, et sa suite s'immobilisa. La baguette venait de s'incliner vers son menton. Il fit deux pas en arrière, puis deux pas en avant, et s'arrêta de nouveau. Aimée s'avança, et planta un bâton dans le sol. Puis, ils reprirent leur marche solennelle.

« Ça, murmura Ugolin, c'est encore du mauvais sang à se faire. S'il a la qualité des nerfs, il va peut-être trouver la source. Surtout qu'elle n'est pas profonde. Ô Bonne Mère, Bonne Mère ! »

*
* *

L'après-midi, Manon redescendait, avec l'ânesse et les chèvres, de la crête du Saint-Esprit, lorsqu'en traversant le chemin muletier, elle s'arrêta, et appela son père, qui marchait à pas lents, les yeux fermés, serrant les branches du magique instrument.

« Papa, viens voir !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— De la peinture noire sur une pierre. »

Elle était accroupie au bord du chemin près d'une pierre plate sur laquelle était grossièrement peinte une flèche, qui semblait pointée sur la ferme.

« Ce n'est pas encore bien sec, dit-elle, en montrant le bout de son index. Qu'est-ce que c'est ?

— Peut-être, dit-il, cette flèche marque un itinéraire pour les

excursionnistes, quoique je n'en aie encore jamais vu par ici...
Il n'est passé personne, ce matin ?

— Je ne crois pas. J'étais là-haut dans la pinède, je n'ai vu personne. »

Il réfléchissait, perplexe... Cette flèche, c'était peut-être une sorte d'agression muette, pour désigner aux rares passants la maison de l'ennemi venu de Crespin. Puis il pensa que c'était peu probable, et qu'il ne fallait pas se laisser gagner par la folie de la persécution. D'ailleurs, la flèche ne désignait pas exactement la maison, mais plutôt le coteau d'en face, c'est-à-dire le levant.

« C'est peut-être une flèche d'orientation, dit-il... Sans doute pour l'armée, ou peut-être pour les Eaux et Forêts... »

*
* *

Dans la soirée, Ugolin, qui redescendait des collines sous un fagot de bois mort, signala une autre flèche, cinquante mètres plus haut que la maison ; elle n'indiquait pas la même direction que la première, mais faisait avec elle un angle presque droit.

« Ô monsieur Jean ! C'est vous qui avez peint ça ? »

M. Jean monta à sa rencontre, en disant :

« Je n'y suis pour rien ! Il y en a une autre là-bas, qui est pointée vers le levant. Celle-ci marque à peu près le midi... Ce sont sans doute des repères pour les cartographes, ou les gens du cadastre.

— Moi je crois plutôt, dit Ugolin, que c'est des marques pour les sociétés d'excursionnistes. Il y en a des jaunes sur le sentier de Garlaban, et des bleues aux Refresquières... Ça veut dire qu'on va voir venir les couillons du dimanche... Et en passant, ils me voleront mes prunes ou mes abricots, selon la saison ! Moi, toutes les flèches que je trouverai, hop là ! »

Il souleva péniblement la grosse pierre, et la déposa - à l'envers - dans les argéras.

*
* *

Ils redescendirent vers la ferme.

« Alors, dit Ugolin, elle parle, cette baguette ?

— Eh bien oui ! dit M. Jean. Et même, je la trouve trop bavarde. À l'en croire, il y aurait dans le vallon au moins quatre points d'eau importants. Au fond du vallon, naturellement. »

Ugolin respira.

« Eh oui, dit-il. L'eau ça suit les pentes...

— Mais il me faut encore quelques expériences avant de choisir le meilleur emplacement du puits, et le plus commode. Je serai certainement fixé demain... »

*
* *

Le lendemain matin, de très bonne heure, Ugolin alla faire une visite à ses pièges du vallon. Il y trouva une fort belle perdrix, et décida d'aller l'offrir à Aimée, pour voir la suite des événements.

En approchant des Romarins, il entendit tinter une pioche, puis il vit le bossu au travail.

Au milieu du champ, enfoncé jusqu'aux genoux dans un trou rond, il maniait un pic de mineur.

Près de lui, sa femme et sa fille étaient assises sur un petit volcan de déblais. Auprès d'elles, un « couffin » de sparterie et une bouteille de vin coiffée d'un verre. Il avait commencé le puits.

Ugolin s'avança, souriant, et salua la douce Aimée en lui tendant la perdrix rouge, tandis que le mineur sortait de son trou.

Ugolin vit qu'il était pieds nus ; des pieds blancs, maigres et veineux ; il marchait comme sur des œufs, le gros orteil comiquement dressé.

Le regard d'Ugolin ne lui avait pas échappé.

« Je m'entraîne, depuis hier, dit-il, à marcher pieds nus. Vous devez vous demander pourquoi. Eh bien, c'est d'abord parce que les souliers coûtent fort cher. Je veux donc m'habituer à m'en passer, et je fais mes premiers pas ici, pour

me fabriquer une semelle cornée, plus souple et aussi dure que le meilleur cuir... Et d'autre part, comme je veux être l'homme de la nature, ces ridicules étuis me paraissent désormais parfaitement inutiles. Il y a un grand plaisir à marcher les pieds nus, et il me semble que les courants souterrains de notre Mère la Terre pénètrent mieux mon corps, pour le vivifier et le rajeunir !

— Et alors, dit Ugolin, c'est ça le bon endroit ?

— Exactement ! dit le bossu qui rayonnait. Ici même, comme je passais, la baguette en main, au-dessus du centre de ce trou, l'instrument m'a littéralement sauté des mains !

— C'était impressionnant ! dit Aimée. Elle a fait deux tours sur elle-même, et hop !

— Elle s'est envolée ! dit Manon. Comme un oiseau !

— Je suis d'ailleurs fort heureux, dit-il, que la baguette ait choisi ce lieu, parce qu'il est au plus bas du vallon, et que si par hasard je n'y trouve pas d'eau, il me sera facile d'y faire converger les ruisseaux de la pluie. De plus, il est juste au milieu de mes plantations : en installant ma pompe sur la margelle - et peut-être un petit moulin à vent - je n'aurai qu'à déplacer mes martelières pour assurer mes arrosages, pendant que, dans une chaise longue, je jouerai de l'harmonica ! »

Ugolin calcula qu'ils étaient à cent mètres de la source, et à près de cinquante mètres sur la gauche.

« Si la baguette a sauté, dit-il, c'est sûrement là qu'il faut creuser ! Ce qu'il faudrait savoir, c'est la profondeur.

— Huit mètres cinquante, dit simplement le bossu.

— Vous l'avez mesurée ?

— Évidemment !

— Et comment ?

— Par la méthode des petits cailloux qu'un assistant dépose l'un après l'autre dans la main gauche de l'opérateur... Chaque caillou de la grosseur d'une noisette signifie un mètre, et les cailloux plus petits 0,50 m. C'est bien entendu une convention que le sourcier passe avec lui-même. Eh bien, au huitième caillou, la baguette a tressailli : en ajoutant un petit gravier, elle s'est mise à trembler. Un gravier de plus, tout s'est arrêté.

Donc, 8,50 m. »

Cette explication d'allure scientifique, cette « convention » mystérieuse firent une assez grande impression sur Ugolin, d'autant plus que le bossu parlait de ces manigances comme s'il se fût agi d'une chose toute naturelle et aussi parfaitement connue que la culture du pois chiche ou le repiquage des oignons.

« Huit mètres cinquante, dit Ugolin, c'est quand même un gros travail.

— Bien sûr, bien sûr, mais voyez vous-même : en deux jours, nous sommes déjà à soixante centimètres ; il n'est donc pas déraisonnable d'estimer l'avancement moyen à trente centimètres par jour, ce qui, pour un puits de douze mètres, n'exigera que quarante jours de travail ! »

Cependant, Aimée avait sauté dans le trou, et avec la petite pelle en cuivre de l'âtre, elle remplissait de déblais le couffin. Ugolin pensa que c'était ridicule, mais que ce travail de fourmi, poursuivi pendant des semaines et des mois, atteindrait peut-être son but.

« Évidemment, reprit M. Jean, il faut tenir compte de la nature des terrains que nous allons rencontrer. Nous pouvons avoir de très pénibles surprises. Le sous-sol de ce vallon est certainement formé de plusieurs couches différentes. D'abord, la terre arable, que je viens de traverser. Au-dessous, nous avons probablement des graviers, puis sans doute du sable (c'est la baguette qui me l'a dit). Ceci ne présentera aucune difficulté. Mais n'oublions pas (il regarda fixement Ugolin, et pointa son index vers les barres du Saint-Esprit), n'oublions pas que nous sommes en plein Crétacé Jurassique de la deuxième époque du Quaternaire ! Eh oui, du Crétacé ! C'est-à-dire qu'à une certaine profondeur, nous allons trouver, dans la stratigraphie, une couche de roche blanche d'une assez grande dureté. Si l'eau coule sur cette roche, nous y serons dans quinze jours. Mais si elle passe sous la couche quaternaire, il faudra peut-être six mois de travail, peut-être plus. Voilà la vérité. Mais quoi ! "Labor improbus omnia vincit", ce qui signifie "avec du travail, on arrive à tout !". Allons-y ! »

Il sauta dans le trou.

*
* *

Sous le mûrier de Massacan, chevauchant un banc, face à face, Ugolin et le Papet aplatissaient d'un léger coup de maillet de grosses olives vertes : ils préparaient un « jaron d'olives cassées ». Cependant Ugolin, lugubre, faisait son rapport au Papet.

« Moi, ce qui me fait peur, c'est que c'est un savant. Il est pour ainsi dire fada, mais c'est formidable ce qu'il est intelligent. Il m'a dit tout ce qu'il y a sous la terre, et qu'au fond, c'est du cartenaire, qui est très dur. Mais que peut-être il n'aura pas besoin de le trouer, parce que l'eau est sur ce cartenaire.

— Galinette, dit le Papet, ne te fatigue pas. Tout ça c'est des mots. Moi je te dis qu'au fond du vallon, il ne trouvera rien. Mais le plus grave, c'est que s'il a la force d'aller jusqu'au bout, il aura une citerne de plus, et ça c'est important, parce que c'est une idée raisonnable. Remarque bien que tout ça finira sûrement par une cagade : mais ça peut durer deux ou trois ans, et pour le moment, je ne vois pas ce que nous pouvons faire. Le seul espoir, c'est qu'il se décourage quand il va trouver la roche. Attendons. »

L'AUTOMNE installa ses soleils couchants qui drapaient de rouge les barres lointaines, et la brise rafraîchie, qui emportait les hirondelles, apportait les grives des Alpes.

Ugolin complétait sa provision de bois pour l'hiver... Chaque matin, tirant le mulet par la bride, il passait sur le sentier qui dominait les Romarins, et criait un amical bonjour. Dès le cinquième jour, il ne vit plus que le visage du bossu, qui lui répondait à ras du sol. Deux jours plus tard, la blonde Aimée était assise sur le tas de déblais ; elle tricotait, lorsque le couffin surgit au bord du trou : elle le saisit par les oreilles, le vida, et le laissa retomber dans le puits.

« Ça avance, pensait-il... Il est arrivé au gravier... Mais après ? »

La semaine suivante, il entendit de loin la pioche : elle sonnait durement ; par moments elle tintait.

« Ça y est. Il est au rocher ! »

Au-dessus du puits, il y avait maintenant une chèvre à trois pieds, qui supportait une poulie, et une double corde plongeait dans le trou.

Aimée arrivait ; elle apportait sur un plateau, comme on en voit au café, la moitié d'une miche, un verre, deux petits fromages. Manon serrait sur son cœur une bouteille. Elle courait, légère, sur ses pieds nus.

Il descendit vers le chantier.

« Alors, dit-il gaiement, je vois que ça marche ?

— Oui, dit-elle. Mais ça devient difficile. »

Elle montra du doigt, sur les déblais, des éclats de roche bleutés. Il en ramassa un, l'examina, et dit :

« C'est dur.

— Oui, c'est dur », dit la voix du bossu, et ses mains gantées parurent au bord du trou...

Il gravit les derniers barreaux de l'échelle de corde, et vint s'asseoir sur le déblai. Il était blanc de poudre de pierre, blanc et maigre comme un pierrot, mais la sueur avait tracé sur ce maquillage des rigoles qui laissaient voir la peau d'un rouge

brun. Il était toujours pieds nus, et ses jambes tremblaient.

« Quatre mètres vingt ! dit-il. J'ai traversé les graviers, et je suis arrivé à la roche blanche. Elle sonne comme du granit. C'est le quaternaire dont je vous ai parlé. »

Il ôta ses gants aux coutures crevées, tira de sa poche un mouchoir terreux, et il essuya son front.

Il fit quatre pas, pour s'asseoir sur la pente du tas de déblais. La fillette s'était avancée, une bouteille à la main. Le bossu la porta à ses lèvres, et en leva le cul vers le ciel. Ugolin regardait les tressaillements de la glotte anguleuse, sur ce cou maigre et fripé.

Enfin, le buveur poussa un grand soupir, et dit en riant : « Je comprends maintenant la soif des terrassiers ! Ça fait vraiment beaucoup de bien ! »

Il se mit à manger lentement.

Ugolin regardait ces mains tremblantes, ces pieds maigres, striés d'écorchures, et tout à coup, il eut la certitude que cet homme allait mourir. Il s'agenouilla devant lui, et s'assit sur ses talons.

« Monsieur Jean, il faut que je vous parle franchement. Peut-être vous allez me dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Tant pis. Moi, c'est de bonne amitié. »

Le bossu leva les yeux, surpris :

« Voilà un préambule intéressant.

— Peut-être, dit Ugolin qui ne comprenait pas "préambule", peut-être. La vérité, c'est que vous me faites peine. Ici, monsieur Jean, vous perdez votre temps, et votre santé. De vous voir maigrir tous les jours, moi, ça me tire du souci. Ce travail que vous faites depuis deux ans et demi, c'est incroyable, c'est de la folie, c'est un assassinat ! Vous n'avez pas des mains pour ça, vous n'avez pas une santé pour ça... Ce puits, vous n'arriverez pas à le finir, et même si vous trouvez l'eau, ça n'arrangera rien, parce que pour tant de maïs et de coucourdes, il vous faudrait la Durance. Et vos lapins ça peut réussir quelque temps, mais au premier qui attrape le gros ventre, tout le parc sera ratissé. Tout ça, ce n'est pas des métiers pour vous, voilà la vérité ! »

La petite Manon le regardait d'un air sévère, mais M. Jean l'écoutait en souriant amicalement.

« Continuez, dit-il, car vous m'intéressez beaucoup. »

Ugolin demeura un instant interdit, puis il reprit avec force :
« Un homme comme vous, c'est pour la ville. Je comprends que ça devait vous faire de la peine de rester percepteur, à prendre l'argent des autres, parce que vous avez bon cœur... Mais avec tellement d'instruction, vous pourriez faire l'instituteur, ou le postier, ou tenir un bureau de tabac. Ou même dans un bureau d'une grande mairie, où ils gagnent beaucoup de sous à rien faire. Moi je vous vois tout propre, avec le col et les manchettes, dans une belle maison qui a des gratte-semelles devant la porte, des boîtes aux lettres dans le corridor, et des becs de gaz dans l'escalier. C'est ça votre étoile. Tandis que si vous restez ici, vous viendrez de plus en plus maigre. Je vois bien que vous n'avez plus d'argent. C'est pas une honte, mais ça vous manque. Alors, vous allez manger des escargots, des lapins, des champignons et des pissenlits. C'est pas une nourriture pour un travailleur. Ça fait que vous êtes obligé de boire trop de vin, et vous finirez par mourir à la peine. Et alors, M^{me} Aimée, et la petite, qu'est-ce qu'elles deviendraient ? Elles sont déjà pas bien gaillardes, depuis quelque temps. Vous, vous ne le voyez pas, mais moi je le remarque... Je sais bien que ça ne me regarde pas, mais ça me tracasse, ça me fait peine, et je vous le dis comme ça me vient...

— C'est une preuve de bonne amitié, dit le bossu, et je vous en remercie... Vos arguments ne sont pas tous valables, mais dans l'ensemble vous avez raison. Il est très probable que si je m'obstine à percer, avec ce pic, plusieurs mètres de roche vive, j'y laisserai le meilleur de mes forces, et peut-être de ma santé. Et d'autre part, j'ai eu tort quand j'ai décidé d'imposer à ma famille un régime d'austérité. J'y renonce donc, car j'ai une autre solution toute prête. Solution qui ne me plaît guère, mais qui s'impose. »

Il prit un temps pour essuyer ses lèvres, regarda autour de lui, et demanda brusquement :

« À votre avis, combien vaut cette ferme ? »

Ugolin tressaillit et parpelégea.

« Pour la louer ou pour la vendre ?

— Pour la vendre, bien entendu. »

Manon fit un pas en avant, et cria :

« Non ! Non !

— Attends un peu », dit son père.

Les cils d'Ugolin battaient rapidement. Il pensait : « Ça y est, j'ai gagné. Il faut lui dire un bon prix, mais tout de même pas trop cher ! »

Il répondit :

« J'y ai jamais pensé, mais ça peut se discuter. C'est un très joli endroit, n'est-ce pas ? Et puis le mas est bien arrangé. Mais pour une maison de campagne, c'est un peu loin. Et pour un paysan, sans eau, on ne peut pas y faire grand-chose...

— Avec une seconde citerne, dit M. Jean, ce serait déjà beaucoup mieux.

— Ça c'est vrai, dit Ugolin. Beaucoup mieux. »

Il réfléchit un instant, regarda la maison, et dit : « Sept mille francs ?

— Ce serait votre dernier prix ? »

Ugolin hésita de nouveau. Son cœur battait, ses tics tiraient en tous sens son visage.

« Je vous trouverais même peut-être quelqu'un qui vous la prendrait à huit mille. C'est à voir. »

La petite Manon frappa du pied, et cria de nouveau : « Non ! Papa, je ne veux pas !

— Calme-toi, dit son père. Nous disons donc huit mille francs. Je suis d'accord sur ce chiffre. »

Ugolin se demandait s'il fallait se lever, et lui serrer la main pour conclure l'affaire.

« Non ! criait Manon. Non ! »

Aimée s'avavançait, toute pâle.

« Voyons, Jean, tu ne vas pas...

— Silence, dit M. Jean. Je dis que ce prix me paraît raisonnable, parce qu'il me permet de demander à notre notaire de Crespin un prêt de quatre mille francs en première hypothèque.

— Ça veut dire que tu ne la vends pas ? dit Aimée.

— Jamais de la vie ! Jamais je ne vendrai le mas où ma mère est née, et où j'espère finir mes jours après fortune faite. »

De grosses larmes de joie jaillirent des yeux de la fillette, tandis qu'une demi-douzaine de grimaces défilaient sur la face blême d'Ugolin.

« Avec ces quatre mille francs que m'avancera le notaire, il sera possible de vivre assez largement jusqu'au succès final, il sera possible d'acheter un mulet, et surtout, surtout, de me procurer des outils de mineur, et quelques kilos de poudre qui pulvériseront cette roche maudite sans grande fatigue pour moi ; notre première année d'élevage me permettra de rembourser l'hypothèque, et le tour sera joué ! Tel est mon plan. »

Alors la petite fille éclata de rire, tira de son corsage le petit harmonica, et lança de joyeux arpèges à la face d'Ugolin.

Il toussa, et demanda :

« Vous allez faire des mines, monsieur Jean ?

— Autant qu'il en faudra pour descendre à douze mètres.

— Vous savez les faire ?

— J'ai le Manuel du Mineur.

— Faites bien attention de ne pas recommencer le coup des statistiques ! Elles vous ont claqué dans la main, les statistiques ; et la dynamite, c'est beaucoup plus dangereux !

— Ce danger, dit M. Jean avec une grande autorité, est inversement proportionnel à l'intelligence du manipulateur. Et, comme je parle depuis vingt minutes, je crois qu'un dernier verre de ce nectar serait une plaisante conclusion à ce discours ! »

*
* *

Ugolin repartit consterné.

« Voilà, dit-il. J'ai voulu faire une bonne action, et ça me retombe sur le nez... C'est moi qui lui ai donné l'idée de ces quatre mille francs... Ça, il faudra pas le dire au Papet. Je dirai qu'il y a pensé tout seul. Cet hypothèque, je crois que c'est pas

bon pour nous. On a toujours tort de parler. »

LE vieillard, assis sur le seuil de sa porte, appointait des tuteurs pour son jardin.

« Alors ?

— Eh bien son puits, ça avance. Seulement, il n'a plus le sou, et il marche à pieds nus, et sa fille aussi.

— Ceux qui marchent pieds nus, ils mangent des regardelles, dit le Papet.

— Je sais pas ce qu'il mange, mais en tout cas il continue à boire du vin, et il est maigre comme un pregadiou de rastoubles, et il pioche comme un forçat.

— Tout ça, c'est assez bon pour nous...

— Attends ! Il m'a dit qu'il allait avoir quatre mille francs, parce qu'il connaît un notaire, à Crespin, qui va lui faire un hypothèque. C'est possible, ça ? »

Le Papet parut effrayé.

« Ho ho ! dit-il en se levant, tu sais ce que c'est un hypothèque ?

— Ça veut dire que le notaire prête des sous aux gens qui ont un peu de bien, parce que ça lui donne confiance que c'est pas des malhonnêtes, que c'est des gens de parole.

— Qué parole ? Il va d'abord lui faire signer des PAPIERS TIMBRÉS, et s'il rend pas l'argent le jour qui est marqué, il lui prend tout son bien. Tu ne te rappelles pas les Cascavel ?

— C'était pour un hypothèque ?

— Naturellement. »

C'était une histoire terrible. Lorsque le père Cascavel était mort, ses garçons, qui n'étaient pas très sérieux, avaient pris une hypothèque sur la ferme, pour y faire des réparations un peu trop prétentieuses. Naturellement, c'étaient leurs femmes qui avaient voulu montrer leur richesse. Et puis, ils avaient eu de mauvaises récoltes, et le monsieur de l'hypothèque avait fait vendre tout le bien ; et les fils Cascavel, au lieu de respirer la brise des collines, ils se promenaient toute la journée, avec des bottes et une lanterne à la main, dans les égouts de Marseille.

« Voilà ce que c'est, les hypothèques, et ça finit toujours

comme ça ! »

Le Papet réfléchit un moment, puis son visage s'éclaira.

« Galinette, dit-il, finalement, il y a du mauvais et du bon. Le mauvais, c'est que s'il a quatre mille francs, il va finir son puits, il aura deux citernes, il achètera un mulet, et l'été prochain, son affaire peut réussir. Pas autant que ce qu'il s'imagine, mais assez pour l'encourager. D'un autre côté, je sais qu'il a des dettes au moulin, au moins sept cents francs... Pour le mulet, je parie ce que tu veux que le maquignon d'Aubagne lui vendra mille francs quelque rosse rachetée à l'abattoir. Reste 2 300 francs. Pour acheter des pointerolles, de la mèche, et de la poudre de contrebande, je mets cinq cents francs... Reste 1 800 francs. Il achètera des souliers, et surtout du vin, parce qu'il pourra plus s'en passer. Puis, il faudra du son et de la repasse pour son élevage, avant que ses lapins lui rapportent bien. Moi je dis que, dans un an, il lui restera tout juste de quoi payer les intérêts de l'hypothèque ; mais c'est possible que le prêteur lui fasse un renouvellement d'un an, et alors là, je ne sais pas où on va.

« Mais d'un autre côté, comme c'est un homme qui n'a guère de chance, il peut arriver beaucoup de choses. Premièrement, comme il fait tout ce qu'il faut pour se rendre malade, il peut mourir, ou peut-être venir si maigre qu'il n'aura plus la force de sortir d'un lit pendant six mois. Deuxièmement, s'il fait des mines, la poudre et le vin ça ne va pas ensemble, et il peut se faire sauter une cartouche en pleine figure. Troisièmement, si ses lapins attrapent le gros ventre, c'est la catastrophe en huit jours. De toutes les façons, c'est celui de l'hypothèque qui est le maître de la situation. Moi, l'hypothèque, je vais le lui faire. S'il réussit, il me paiera les intérêts, et il me remboursera. Si ça tourne mal, nous aurons la ferme.

— Tu es fort, Papet. Il n'y a pas à dire, tu es fort !

— Je suis fort, parce que j'ai des sous. Toi, va le voir tout de suite : dis-lui que tu as un vieil oncle qui lui fait un hypothèque de quatre mille francs, à un petit intérêt. Il n'aura qu'à se présenter dans trois jours au notaire d'Aubagne, 8 cours

Barthélemy, avec ses papiers. Moi, je n'y serai pas, parce que je suis malade. Il n'aura qu'à signer, et le notaire lui donnera l'argent. »

Ugolin, tout ému, regarda son Papet avec une grande reconnaissance.

« C'est beau, quand même, d'avoir un Papet comme toi... Té, il faut que je te fasse la bise ! »

Mais le Papet le repoussa, en disant :

« Ne perdons pas notre temps en couillonnades. Vas-y vite, qu'il est peut-être déjà parti pour Crespin ! »

C'EST ainsi qu'un après-midi de novembre M. Jean revint d'Aubagne, bénissant le cher Ugolin.

Devant lui, marchait l'ânesse, chargée d'outils, de provisions, d'espadrilles et de lingeries, mais sa joie n'était pas sans mélange, et il regardait sans cesse de tous côtés, avec une inquiétude visible. Il portait en effet dans sa musette une douzaine de cartouches de cheddite, et dans les goussets de son gilet, deux petits paquets de détonateurs : le cordon Bickford était enroulé autour de sa taille, sous sa chemise ; il n'avait nullement le droit de transporter ce dangereux matériel, acheté en fraude à un carrier chargé de famille, qui l'avait lui-même volé sur un chantier. Cependant, il osa s'arrêter au passage chez le meunier, prit un sac de son, paya ses dettes, et but deux verres de vin blanc.

*
* *

Le soir, après le dîner, il étudia longuement son manuel du mineur : il lut deux fois, à haute voix, trois pages qui décrivaient minutieusement le chargement d'une mine. L'auteur insistait sur les dangers du détonateur, qu'il fallait serrer délicatement sur le bout de la mèche avec une pince en BOIS, puis sur le bourrage de la mine qui exigeait aussi beaucoup de tact et l'emploi d'une tige ronde, en BOIS.

Il était très excité par la possession de ces explosifs, comme le sont en général les enfants, et il manipulait orgueilleusement les boudins jaunes, dont la brutalité magique était à sa disposition.

« Je suis presque certain, dit-il à Aimée, que la première mine sera la bonne, car je creuserai le trou jusqu'à près d'un mètre, et je n'hésiterai pas à le garnir de six cartouches...

— Papa, dit Manon, tu devrais d'abord essayer avec une petite mine. Toute petite...

— Ma chérie, une petite mine peut tuer un homme aussi bien qu'une grande, s'il est assez imprudent pour la bourrer

brutalement, ou s'il descend allumer au fond du puits une mèche trop courte. Pour moi, je vais prendre des précautions si minutieuses qu'elles feraient rire un vrai mineur. Mais d'abord, il n'y aura pas de vrai mineur pour me regarder, et ensuite il m'est tout à fait égal d'être ridicule : sécurité d'abord.

— Comment vas-tu faire ? demanda Manon.

— Eh bien, je vais tout simplement utiliser une mèche de huit mètres, qui aboutira au bord du puits. Ainsi, je ne risquerai pas de tomber de l'échelle en remontant après la mise à feu. Cette longueur de la mèche nous forcera à attendre au moins huit minutes. Nous irons nous asseoir à quelque distance, sous un arbre touffu, et nous entendrons une magnifique explosion ; la terre tremblera, et nous verrons peut-être jaillir quelques pierres, mais qui ne nous toucheront pas, car elles seront en somme canalisées par la paroi du puits, comme les plombs dans un fusil.

— Ça sera beau, dit Manon. Mais quand tu vas allumer la mèche, c'est ça qui sera dangereux !

— Si peu dangereux, répliqua-t-il, que c'est toi qui l'allumeras ! »

*
* *

Avec la pointerolle, puis la barre à mine, il lui fallut deux journées entières pour percer le trou de mine à quatre emfans de profondeur. Il le termina le soir à la lanterne, car les derniers jours d'automne étaient bien courts, puis il déclara :

« Demain peut-être, avant midi, à travers la roche éventrée, nous verrons surgir l'eau des collines cent fois plus précieuse que l'or ! »

La journée s'annonça froide, mais claire : des rouges-gorges s'appelaient sous les romarins des coteaux ; l'herbe rase du parc aux lapins était poudrée de gelée blanche, que les premiers rayons du soleil effacèrent aussitôt.

Il prépara sa mine avec une lenteur de cérémonie. Il fabriqua d'abord la pince, en réunissant deux courtes baguettes de bois par un anneau de fil de fer qui traversait leur

extrémité. Ensuite, il ordonna à Manon terrorisée de reculer d'au moins vingt pas, et il serra la capsule du détonateur sur le cordon Bickford. Puis, la musette à l'épaule, il descendit lentement au fond du puits tandis que sa fille tenait fermement l'extrémité libre de la mèche. Enfin, il laissa couler les cartouches au fond du trou de mine : l'une après l'autre, suspendue à un fil, pour éviter un choc à son arrivée au fond... Il en mit cinq ; puis, il ouvrit l'étui de papier paraffiné de la sixième, y introduisit le détonateur, lia de nouveau l'enveloppe autour du cordon, et laissa descendre la cartouche sur les cinq autres. Il constata avec plaisir qu'il lui restait trente centimètres de vide pour y tasser le bourrage. Il versa dans le trou du sable, puis de petits graviers, puis pétrit des boudins d'argile qu'il poussa du bout de son bâton de cormier ; il « tassa » le dernier boudin sans choc, mais par de légères pressions... Enfin, il remonta vers le visage de sa fille, penché vers lui entre deux longs flots de boucles verticales.

« Nous sommes prêts ! » dit-il.

Il attacha le bout de la longue mèche à l'un des montants de la chèvre : enfin il tendit une boîte d'allumettes à Manon.

« À toi l'honneur ! » dit-il.

Gravement, elle approcha la petite flamme de l'extrémité du cordon, qui pétilla faiblement, en lançant un mince jet de fumée.

« Va appeler ta mère. Il faut qu'elle soit là, au cas où l'eau jaillirait tout à coup. »

*
* *

Ugolin était en train de tendre le cordeau entre deux piquets, pour aligner ses plants de tomates, lorsqu'une puissante détonation le fit tressaillir.

« Ça y est ! dit-il. Il commence les mines ! Qui sait ce que ça va donner ? »

Il noua le cordeau sur le piquet, pensif... Il parpelégea trois fois, regarda le ciel vide, et prit le chemin des Romarins.

Il n'y avait personne dans le champ ; une légère fumée

sortait encore du puits. Il s'approcha, sentit l'odeur amère de la poudre, et distingua sur le fond un petit tas d'éclats de roche.

« Pour tant de bruit, dit-il, elle n'a pas beaucoup travaillé ! Enfin, l'eau n'est pas sortie, et lui n'est pas mort. Mais alors, où est-il ? »

Il s'avança vers la maison.

Jean Cadoret était assis sur une chaise, la tête baissée sur la poitrine ; devant lui, Manon agenouillée, en larmes. Derrière lui, Baptistine : elle appliquait un cataplasme d'herbe sur la nuque du blessé.

Ugolin entra :

« Un accident ?

— Il a reçu une pierre sur la nuque », dit la petite Manon.

Le bossu, sans lever la tête, chuchote :

« Par ma faute... J'ai couru au puits dans l'espoir de voir jaillir l'eau, et une pierre, qui avait dû monter très haut, m'est retombée derrière la tête...

— Puisque vous parlez, dit Ugolin, ce n'est pas très grave...

— Je l'espère...

— Il a un trou, dit Baptistine, mais pas bien gros.

— Peut-être, dit Ugolin, que vous n'aviez pas bourré assez fort... Alors, au lieu de fendre la roche, la mine a fait comme un canon, et ça peut lancer une pierre à cent mètres d'hauteur... »

Aimée tendit au blessé une tasse de café. Il releva péniblement la tête, et voulut boire : mais la tasse lui échappa et sa tête bascula en arrière... Il demeura le visage renversé, et un gémissement sortit de sa bouche entrouverte...

Ugolin s'élança pour le prendre aux épaules :

« C'est une faiblesse, dit-il... C'est naturel... Ça va se passer. »

Manon, horrifiée, pâle comme une morte, soutenait la nuque de son père, dont les yeux clos semblaient s'enfoncer dans l'orbite... Aimée sanglotait...

Ugolin monta en courant prendre dans les chambres un oreiller et un matelas qu'il installa sur la table ; avec de grandes précautions, ils y étendirent le blessé. Sur le côté droit, à cause de la bosse.

« Allez vite chercher un docteur, dit Aimée. Vite. Nous avons de l'argent...

— Je vais dire au maire de téléphoner - il sait très bien le faire - à celui des Ombrées. Il sera peut-être ici dans une heure, mais pas avant... »

Aimée essayait, avec une cuillère, de verser un peu de « blanche » entre les dents serrées de son mari.

Ugolin courut au village.

Pendant l'après-midi, les trois femmes restèrent auprès du gisant. Il était immobile mais sa respiration était rapide et courte, son visage blême crispé par une sorte de rictus... Baptistine, de temps à autre, baignait le pansement d'une tisane tiède. Aimée essuyait doucement les joues creuses.

Ugolin reparut vers cinq heures : la nuit tombait.

« Le docteur n'était pas chez lui, mais il vient de rentrer : il est parti des Ombrées sur sa motocyclette, il sera ici dans une demi-heure, et peut-être avant...

— Est-ce qu'il connaît le chemin ? demanda Aimée.

— Oh oui ! C'est lui qui est venu vérifier la mort de Pique-Bouffigue ! »

Sans mot dire, Manon alluma la lanterne, prit sa pèlerine, et courut l'attendre sur la planette de Massacan.

Il n'arriva que vers sept heures, et à cause de l'état de la route, il laissa la motocyclette appuyée contre le mûrier.

C'était un homme grand et fort, avec une épaisse moustache blonde ; il portait un feutre noir, un pardessus noir, et une serviette de cuir noir.

Manon lui raconta l'accident. Il marchait à grands pas, elle trotta pour le suivre.

Elle parlait très vite :

« Une pierre pas très grosse... Une pierre plate, pas plus grande que ma main... Ce ne sera rien, n'est-ce pas ? Papa est très fort... Il n'est pas comme tout le monde, parce qu'il a le dos un peu rond, et même très rond... Mais enfin, il est né comme ça, et ça ne le gêne pas du tout... Il n'est jamais fatigué, il a une très bonne santé... Il est très gai... Ça ne peut pas être grave, n'est-ce pas ?

— Il faut voir, dit le docteur... S'il ne parle pas, s'il ne répond pas, c'est qu'il y a quelque chose. La nuque, ça peut être très sérieux...

— Mais je crois qu'il dort, dit Manon. Il a beaucoup travaillé, ces jours-ci... Ce serait tout naturel qu'il dorme. Ça lui est déjà arrivé de s'endormir à table... Et puis, il est revenu tout seul à la maison... Il s'appuyait un peu sur moi, mais pas beaucoup... Il marchait très bien... Il ne va pas mourir, n'est-ce pas ?

— Mais non, mais non !... On ne meurt pas si facilement, dit le docteur... Mais tout de même, ce peut être grave, et nous allons faire tout ce qu'il faudra. »

Lorsqu'ils entrèrent dans la cuisine, Baptistine priait, agenouillée ; Aimée essuyait doucement la face blême avec une écharpe de mousseline.

Elle dit à voix basse :

« Tout à l'heure, il a essayé de parler, et il a grincé des dents... Mais depuis un moment, il ne bouge plus... »

Le médecin prit le poignet du blessé, et tâta le pouls longuement, puis il tira de sa trousse un instrument de bois pour écouter le cœur. La vue de cet appareil, qui inquiéta Ugolin, rassurait Manon : la science venait au secours de son père. Dans un grand silence, souligné par les battements de la pendule, le docteur écouta longtemps. Enfin il prit un petit miroir, et le tint un moment devant les narines pincées.

Baptistine agenouillée se mit à prier à voix basse.

Le docteur prit la pierre fatale des mains de Manon, et l'examina. Puis il déroula le pansement, découvrant une blessure rouge au creux de la nuque : elle avait à peine deux centimètres de long, sur une enflure violette.

Il prit alors une longue pince brillante... Manon serra les dents et ferma les yeux. Quand elle les ouvrit, elle vit au bout de la pince un petit éclat de calcaire rouge de sang : il n'était pas plus grand que l'ongle.

« La pierre n'est pas bien grosse, dit le docteur, mais elle avait une pointe mince et tranchante. À cause de la déformation de son dos, ses vertèbres étaient plus vulnérables, plus fragiles. Il n'a sans doute pas souffert pour aller où nous

irons tous... »

Aimée le regardait, stupide. Baptistine marmonnait des prières piémontaises...

Manon qui n'avait pas compris saisit doucement la main pendante de son père, pour la reposer sur la table : elle sentit le poids de la mort. Saisie d'une peur animale, elle replia brusquement ses poings sur sa poitrine, et recula, le dos au mur. Alors Ugolin se signa ; sur la pointe des pieds, il contourna la table funèbre, et, du bout de l'index, il arrêta le balancier de la pendule.

Au-dehors, dans la nuit tombante, une chouette appela. Le docteur refermait sa trousse, en disant des paroles inutiles, mais qui remplissaient l'horrible silence.

« Il n'a pas souffert... Il n'a certainement pas compris la gravité de cette blessure... Même si j'étais venu plus tôt, il n'y avait rien à faire, rien... Je comprends votre douleur, mais il faut vous dire que c'est le sort commun... Et si vous avez la foi, pensez que vous le reverrez au Ciel, délivré des cruautés de cette vie... »

Ugolin ne l'entendait pas. Il regardait, dans la lumière jaune de la lampe à pétrole, ce corps vaillant, à jamais immobile, la mèche noire sur le front blême, le sourire maigre sur les lèvres pâles. Une étrange douleur serra ses côtes, et il trembla d'épouvante lorsque de grosses larmes sautèrent de ses yeux... À reculons, il gagna la porte, et dans la pénombre du soir, au chant des chouettes, il prit la fuite.

*
* *

Tout le long du chemin du village il parla à haute voix :

« Je lui avais dit que c'était dangereux... C'est pas de ma faute, moi j'y suis pour rien... Il l'a bien cherché, son malheur... C'est les livres qui l'ont tué... Il se croyait de tout savoir, et puis, voilà le résultat... Moi, s'il m'avait écouté l'autre jour, ça ne serait pas arrivé... Moi, j'ai la conscience tranquille... »

Mais il pleurait toujours, sans savoir pourquoi.

Il arriva hors d'haleine, chez le Papet, et s'arrêta un instant

avant d'ouvrir la porte, pour essuyer son visage avec les manches de sa chemise.

Le couvert était mis sous la lampe.

En attendant son neveu, le Papet, le chapeau sur la tête, avait commencé une bouteille de vin blanc, et il lisait le Bulletin paroissial, qui faisait sa joie. C'est pourquoi il était en train de ricaner à grand bruit lorsque Ugolin entra.

« Papet, je viens d'arrêter la pendule dans la maison de M. Jean. »

Il avait parlé d'une voix de mirliton. Ses paupières battirent rapidement, et firent sauter des larmes sur un sourire grimaçant.

Le Papet se leva stupéfait.

« Et c'est pour ça que tu pleures ? »

— Je sais pas. Je le fais pas exprès. C'est nerveux... C'est pas moi qui pleure, c'est mes yeux...

— Enfin, c'est pas de ta faute : c'était la faiblesse de ta pauvre mère. Tu es sûr qu'il est mort ? Et de quoi ?

— La mine, dit Ugolin. La première mine. »

Il raconta à voix basse l'événement, et ses larmes coulaient toujours. Le Papet, irrité, remplit un verre de vin blanc.

« Tiens, couillon. » Puis, pendant qu'Ugolin buvait à longs traits :

« Et les œillets ? Ça t'intéresse plus, les œillets ? »

— Mais oui, ça m'intéresse ! Et d'un côté, je suis bien content. Tiens, voilà, ça s'arrête. Allez, zou, mangeons... Mangeons. »

Il prit place à table, et le Papet alla ouvrir la porte de la cuisine.

« Essuie-toi les yeux, parce que celle-là, elle n'entend rien, mais elle voit tout. »

Il vint s'asseoir à son tour. La muette posa la soupière au milieu de la table, et sortit.

« Galinette, moi aussi je le plains. Ça me fait plaisir qu'il n'ait pas souffert ; mais qu'est-ce que tu veux, c'était son étoile... Cet homme-là, s'il était resté percepteur, il pouvait vivre gras jusqu'à cent ans... C'est les livres qui l'ont perdu.

Que le Bon Dieu le reçoive ! »

Il se servit une grande assiettée de soupe sur quelques tranches de pain.

« Maintenant, c'est le moment d'ouvrir l'œil. Nous sommes bien placés, puisque nous avons le papier de l'hypothèque... Mais il peut arriver quelqu'un - un petit cousin que lui-même n'a pas connu - ou un parent de sa femme - ou un jaloux de Crespin - ou un autre couillon de la ville, qui se sera mis dans l'idée de planter du café ou de la canne à sucre. Alors, ils feront des propositions, le notaire mettra des affiches... Les affiches des notaires ça va chercher les fous jusqu'à Pampelune... Ce qu'il faut, c'est acheter la ferme tout de suite, en se servant de l'hypothèque, et que ça se passe en bonne amitié. Alors toi, mange tranquillement, et ensuite tu retourneras là-haut faire la veillée avec ces femmes. Puisque tu as cette maladie de pleurer, va pleurer avec elles ! Au moins, ça servira à quelque chose... »

*
* *

Les funérailles eurent lieu le surlendemain.

À l'horizon, le soleil bas de la fin de novembre ne faisait que des ombres grises, mais aussi longues que celles d'un soir d'été. Une petite bise froide coulait dans les oliviers frissonnants, des grives chiquaient dans les térébinthes.

Casimir et Pamphile - qui avait terminé le cercueil dans la nuit - vinrent aider Ugolin pour la mise en bière, pendant que les femmes s'habillaient dans les chambres, et chargèrent la longue boîte sur la charrette du Papet ; Baptistine y jeta deux brassées d'immortelles sauvages à la puissante odeur de miel, et Jean de Florette partit pour le champ de repos, au son lointain des glas, sous un essaim d'abeilles.

La mère et la fille, sous des voiles de deuil que Pamphile avait apportés, cachaient des visages brûlés par les larmes de la nuit. Baptistine toute noire soutenait Aimée, Manon marchait droite et raide comme un petit soldat, dans un rêve absurde et glacé. Ugolin menait le mulet par la bride, chassant à coups de

pied les pierres du chemin.

À la messe funèbre, elles virent des gens qu'elles ne connaissaient pas : Ange le fontainier, Claudius le boucher, Cabridan qui regrettait amèrement l'épisode de la boule, le vieil Anglade, pâle et tremblant entre ses jumeaux.

À la sortie de l'église, Philoxène vint se joindre au petit cortège, un chapeau melon à la main ; mais le Papet était resté chez lui.

Au cimetière Casimir et Pamphile, tenant chacun un bout de la corde, descendirent le cercueil au fond de la fosse. La fillette, grave et calme, y laissa tomber une branche de romarin. Sa mère, sous le voile, comme absente, ne fit pas un geste.

Baptistine partageait les immortelles et les abeilles entre la tombe du maître et celle de Giuseppe.

Puis le maire salua Aimée, et lui dit qu'il regrettait de n'avoir pas connu son mari, et que la commune se chargeait des frais des obsèques ; comme Aimée demandait d'une voix blanche à qui elle devait payer le cercueil, Pamphile s'approcha d'elle et murmura que c'était payé par quelqu'un de Crespin.

En remontant la côte vers le village, Casimir dit :

« Cet homme-là, s'il n'avait pas été forcé de creuser un puits, il ne serait pas mort maintenant. »

Et il regarda Ugolin bien en face.

Pamphile dit, d'un air indifférent :

« S'il avait eu une source, il n'aurait pas creusé ce puits. »

Puis, il leva les yeux vers les silhouettes noires qui marchaient devant eux.

« Qu'est-ce qu'elles vont devenir maintenant ?

— Je ne sais pas, dit Ugolin. Elles doivent avoir des parents... Et puis, elles pourront toujours vendre la ferme...

— Et toi, dit Casimir d'un air amical, tu seras peut-être assez charitable pour la leur acheter ?

— Ça dépend. À ton idée, qu'est-ce que ça vaut ?

— Pas bien cher, dit le menuisier. En tout cas, ça valait pas la mort d'un homme. »

C'EST sur la charrette funèbre qu'Ugolin ramena aux Romarins les femmes accablées. Il les laissa autour du feu, après avoir offert en vain ses services, pendant que Baptistine faisait bouillir des tisanes. Épuisé lui-même par deux nuits de veille, il alla dormir à Massacan.

Le péttillement d'un fagot le réveilla dans la soirée. Le dos tourné vers la cheminée, le Papet chauffait ses douleurs. Sur la table le couvert était mis.

« Oh ! comme tu as bien fait ! dit Ugolin. Je crève de faim, mais je ne sais si j'aurais eu la force d'aller jusqu'au village !

— Eh bien, mangeons et parlons, c'est le moment. »

Il prit au coin du feu la marmite en terre, dans laquelle grésillait un poulet rôti.

Ils étaient pensifs tous les deux, comme à la veille d'une bataille. Le Papet saisit la pointe d'une aile, et dit :

« Tire ! »

Ugolin saisit l'autre aile, tira, et le poulet fut déshabillé de ses « grands blancs ».

Le Papet découpa sa part en petits morceaux, à cause de ses mauvaises dents. Ce fut Ugolin qui parla le premier.

« Alors, comment on fait, maintenant ?

— On va voir la femme demain matin, on lui explique l'hypothèque, et on lui achète la ferme.

— Tu ne crois pas qu'on devrait attendre un peu ?

— Attendre ? Pourquoi ?

— Au cimetièrre, il y en avait qui nous regardaient d'un drôle d'air.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Moi aussi, je peux les regarder d'un drôle d'air.

— Oui, mais si nous sautons tout de suite sur l'héritage, qu'est-ce qu'ils vont dire ?

— Ils diront ce qu'ils voudront. Moi, je m'occupe pas des affaires des autres : je permettrai jamais qu'on s'occupe des miennes.

— Tu sais, Pamphile m'a dit des mots qui m'ont pas plu.

— Qu'est-ce que ça peut faire, ce qu'il dit Pamphile ? Si les moulins à vent pouvaient parler, ils diraient les mêmes choses que lui.

— Et Casimir aussi, il m'a lancé des piques. »

Le regard du Papet noircit tout à coup.

« Casimir, il a volé la part d'héritage de sa sœur qui est placée à Marseille. Oui, la cruche verte de pièces d'or, c'est lui qui se l'est gardée sans rien dire à personne. Alors, la prochaine fois qu'il te fait une pique, donne-lui le bonjour de la cruche verte. Nous irons voir la veuve demain matin. »

Ils mangèrent un moment en silence. Puis Ugolin but un verre de vin, et reprit :

« Écoute, Papet, si nous faisons partir ces femmes tout de suite, ça fera parler. Les hommes, ça m'est égal. Mais les femmes du village, tu les connais. Elles ne se gêneront guère pour cracher par terre quand nous passerons. »

Le Papet réfléchit un moment, puis il but à son tour.

« Galinette, là tu as peut-être un peu raison. Mais alors, qu'est-ce que tu veux faire ?

— Eh bien, pour les œillets, nous ne sommes pas pressés : nous avons jusqu'au mois de mars pour mettre les boutures en terre... Alors moi, je pense qu'il faut acheter la ferme tout de suite, mais leur dire de rester tant qu'elles voudront. Ça ne nous empêcherait pas de commencer le défonçage, de tracer les vaseaux et de tout préparer... Au mois de mars, elles seront parties de leur bonne volonté, et on ne pourra pas nous faire de reproches.

— Tu es sûr qu'elles partiront ?

— Et qu'est-ce que tu veux qu'elles fassent, des femmes seules, dans cette colline ? Elles vont crever de peur la nuit... Elles n'ont sûrement pas la force de continuer cette folie des lapins... Alors, quand elles seront parties, nous déboucherons la source.

— Et si elles restent ? dit le Papet. Avec quinze cents francs, les chèvres et le jardin, elles peuvent s'incruster deux ou trois ans !

— J'y ai pensé, dit Ugolin. Si elles restent, moi j'habiterai

toujours Massacan, et elles, ça me fera comme des gardiens de la plantation. Et puis les femmes, ça travaille très bien aux œillets : pour arroser, pour cueillir, pour faire les bouquets. Elles pourraient me servir, et elles ne coûteraient pas bien cher !

— Ha ha ! dit le Papet avec admiration, c'est ça que tu avais dans la tête ?

— Pas que ça, mais un peu de ça... »

Le Papet rêva un instant, la fourchette en l'air, puis il sourit, cligna de l'œil, et dit :

« Sans compter que la femme est encore belle... Elle va s'ennuyer dans la colline... »

Ugolin rougit légèrement.

« Tais-toi, Papet. Ça, je n'y ai jamais pensé, et surtout pas maintenant que le pauvre mort est à peine froid... »

DANS la cuisine de la ferme solitaire, à huit heures du matin, l'entrebâillement des volets ne laissait passer qu'un rai de lumière. Agenouillée devant la cheminée, Baptistine allumait le feu de bois.

Près de la fenêtre, Aimée, défigurée par les larmes, essayait de coudre des étoffes noires, et la petite Manon, assise sur la chaise basse de son père, demeurait immobile. Sous sa chevelure en désordre, elle regardait au loin à travers le mur. Sur ses genoux, entre ses mains, il y avait deux harmonicas. Seul, le léger crépitement du feu picotait le silence, car Manon n'avait pas voulu remettre en marche la pendule.

Des pas s'approchèrent sur la terrasse, puis deux ombres passèrent devant la fente du volet ; on frappa discrètement à la porte. Manon tressaillit et se leva. Baptistine cria :

« Qu'est-ce que c'est ? »

Sur la plainte tournante des gonds, Ugolin parut. Il était « habillé des dimanches », c'est-à-dire comme le jour de l'enterrement. Derrière lui s'avancait un vieillard à la moustache blanchissante, parfaitement propre, qui portait à la main un feutre noir. C'était le Papet, qu'elles n'avaient jamais vu.

« Madame Jean, dit Ugolin, excusez-nous de venir comme ça vous déranger, mais c'est dans votre intérêt. »

La petite Manon avait fait un pas en arrière, et elle les regardait avec sa méfiance habituelle.

« Quel intérêt ? dit-elle brusquement.

— Mademoiselle, répondit le Papet, vous êtes bien jeune, et vous ne savez pas encore qu'après le malheur, il vient les ennuis... Quand une personne meurt il y a forcément la question de l'héritage, et c'est sûr que le percepteur va vous demander de l'argent.

— Et malheureusement, dit Ugolin, je sais que vous n'en avez pas de reste, parce que M. Jean me l'avait dit. »

Aimée, les épaules droites, dit à mi-voix :

« Il me reste onze cents francs...

— Ça, vous n’avez pas besoin de le dire à personne. Mais il vous reste aussi cette maison, et les champs, et le vallon du Plantier. C’est ça votre héritage. Ça a de la valeur... Les gens du gouvernement vont venir vous dire : “Ça vaut tant, et vous me devez tant !”

— Alors, dit brusquement Manon, il faut payer parce que mon père est mort ?

— Eh oui, dit Ugolin. C’est injuste, mais c’est comme ça.

— Et puis, dit le Papet, je sais que votre mari avait fait une hypothèque sur cette ferme...

— Mon Dieu ! Je n’y pensais pas ! s’écria Aimée. Ce notaire lui a prêté quatre mille francs !

— Il va falloir les rendre, dit le Papet.

— Mais comment ?

— Puisque nous n’avons rien, dit sèchement Manon, on ne les rendra pas, voilà tout.

— Malheureuse ! cria la mère. N’oublie pas que sur ce papier il y a la signature de ton père ! Tout, je vendrai tout, même notre pain, même... »

Mais elle ne put continuer, et elle fondit en larmes.

« Madame, dit le Papet, ne vous désolerez pas pour cette question d’argent. Je peux l’arranger.

— C’est pour ça, dit Ugolin, que tout à l’heure j’ai dit : “Dans votre intérêt.” C’est parce que ce monsieur va vous sauver ! »

Aimée releva la tête, Manon s’approcha.

Le Papet parla avec une autorité familière.

« Vous n’aurez pas besoin de tout vendre, et surtout pas votre pain ! Ce notaire, moi je le connais, et j’irai lui parler. Au lieu de vous prendre de l’argent, il va vous en donner ! Naturellement, vous serez obligée de vendre quelque chose. Vous garderez le Plantier, qui a beaucoup de valeur, parce que c’est grand. Autrefois, c’était tout cultivé. On y faisait des melons superbes ! Et un parfum extraordinaire ! Et puis il y a cette source ! C’est une propriété, le Plantier ! En plus, vous garderez tous vos meubles, toutes vos affaires. Mais la ferme, malheureusement, il faut la vendre.

— Non ! cria Manon. Non ! Jamais ! Maman, ne dis pas oui. Je ne veux pas !... »

Elle s'était jetée sur sa mère, et la serrait dans ses bras.

« Si nous sommes forcées..., murmura-t-elle.

— Il n'y a qu'à vendre le Plantier... Dites, ça ne serait pas la même chose ?

— Non, dit le Papet. Ce n'est pas pareil. Pour le Plantier, il faudrait du temps, mettre des annonces dans les journaux... Et puis, il faudra payer les intérêts de l'hypothèque, et rembourser le capital. Et si vous ne pouvez pas, le notaire va mettre des affiches, pour faire tout vendre aux enchères, le Plantier, la ferme, les meubles... Il ne viendra pas beaucoup de monde, parce que c'est loin de tout... Et finalement, ça se vendra pour pas grand-chose, et vous partirez sans un sou. Tandis que moi, je vous fais une proposition honnête. Je vous achète la ferme tout de suite, pour le prix de huit mille francs. Ça fait que vous payez les quatre mille au notaire, plus les frais, et il vous reste au moins trois mille francs.

— C'est moi qui ai dit huit mille, dit Ugolin, parce que c'était l'idée du pauvre M. Jean... Il me l'avait dit un jour, devant la petite. Il avait dit : "Ça vaut sept ou huit mille." »

Le Papet feignit de se fâcher.

« Sept ou huit ? Alors, pourquoi tu m'as dit huit ? Quand on dit sept ou huit, ça veut dire qu'on accepterait sept !

— Naturellement, dit Ugolin, mais maintenant que c'est des femmes seules, il faut bien que quelqu'un prenne leurs intérêts ! Puisque tu as accepté huit, c'est huit. Pas vrai, madame Jean ? Ne vous laissez pas faire, ce qui est dit est dit !

— C'est bien vrai, dit Aimée, que mon mari m'avait parlé de sept ou huit mille. Mais il n'avait pas l'intention de vendre !

— L'intention, dit le Papet, c'est une chose. Mais quand on est forcé, l'intention, ça ne veut plus rien dire. Moi non plus, je n'avais pas l'intention d'acheter. Mais quand j'ai vu que vous étiez forcée de vendre, alors l'intention m'est venue. C'est d'accord ?

— Non ! cria Manon... Maman, ne réponds pas ! Maman ! »

Elle se jeta en sanglotant aux genoux de sa mère.

« Maman, je ne veux pas partir. Non, je ne veux pas ! Tu ne vas pas le laisser seul au cimetière ? Maman ! »

Ugolin se leva aussitôt, un peu ému par ce désespoir.

« Pleure pas, petite, ne pleure pas. Écoute-moi bien. Ce monsieur achète la ferme, mais il a déjà des terres, et puis il est trop vieux pour travailler beaucoup. Alors il l'achète pour me la louer à moi. Oui, moi, je ne veux pas que la colline vienne manger tout le travail du pauvre M. Jean. Moi, ces champs, je veux les cultiver. C'est à côté de chez moi. Alors moi, je resterai à Massacan, et vous, vous resterez ici tant que vous voudrez.

— Ça, dit le Papet, c'est son affaire. Moi, ça ne me regarde pas.

— Vous feriez ça ? demanda Aimée, tremblante.

— Oui, je le ferai... Vous resterez ici chez vous, et je n'y entrerai jamais sans frapper à la porte, parce que pour moi, ça sera toujours la maison de M. Jean. »

À sa propre surprise, il avait prononcé ces paroles avec une véritable émotion, et des larmes lui montèrent aux yeux. Le Papet le regardait, stupéfait, et se demandait s'il fallait admirer son talent de comédien, ou déplorer cette sensiblerie imbécile : mais la fillette s'était relevée, et elle murmurait :

« Merci, merci... merci... »

Alors, Baptistine se leva, et réclama l'intervention immédiate de la Sainte Vierge, pour assurer au généreux Ugolin une fortune considérable, une longévité féconde, et beaucoup d'enfants bien portants.

ELLES

descendirent un matin à Aubagne, à travers les collines bien-aimées.

Aimée avait remis le grand deuil et le voile des veuves. Les boucles dorées de la petite fille éclairaient sa robe noire. Sur le cours, devant la maison du notaire, le Papet les attendait.

L'homme de loi fut aimable, et déclara que le prix de huit mille francs était plus que raisonnable :

« Si ces terrains étaient à l'arrosage, dit-il, ils vaudraient certainement le double... Mais comme il n'y a qu'une citerne, que la bâtisse est très vieille, et loin de tout, je me crois autorisé à vous dire que l'acheteur se montre généreux. »

Le Papet fit un sourire débonnaire, pour exprimer que cette générosité étant chez lui toute naturelle, il n'y avait pas lieu de s'en étonner.

Le notaire déclara que l'hypothèque serait immédiatement purgée, et que les intérêts payés, et les frais déduits, il resterait à M^{me} Veuve Cadoret la somme de trois mille huit cent quatre-vingts francs, que l'acheteur allait lui verser – pour d'obscures raisons notariales – « hors la vue du notaire soussigné » : sur quoi le Papet crut nécessaire de se lever, et de tourner le dos à l'homme de loi, pour remettre à la veuve Cadoret la somme qui lui revenait – honnêtement « hors la vue ».

Quand les signatures furent échangées, ils sortirent ensemble : mais sur la porte, le Papet prit congé de ses vendeuses, sous le prétexte d'une visite à rendre à un vieil ami : il lui déplaisait en

effet de traverser la ville à côté de cette femme drapée de crêpe, et de cette petite fille dont le désespoir sans larmes n'était déjà plus d'une enfant.

LE soir, tous volets fermés, et la barre à la porte, ils firent un grand dîner, un dîner de luxe pour célébrer leur réussite.

Il y avait deux boîtes de sardines à la tomate (la muette en gardait une estafilade à la main), des ravioli de charcutier, et un beau gigot de mouton. Le Papet avait rapporté ces richesses d'Aubagne, car des achats de cette importance ne doivent pas se faire au village - où ça ferait parler -, et il y avait sur la table deux bouteilles vêtues de poussière : tandis qu'il les débouchait sans la moindre secousse, le Papet demanda :

« Tu sais ce que c'est, ce vin ?

— Du jacquez ?

— Oui, c'est du jacquez de la vigne que mon père avait plantée à Passe-Temps.

— Oyayaïe ! dit Ugolin. Alors, il est aussi vieux que moi ?

— Exactement ! dit le Papet. L'année de ta naissance, on en avait mis trente bouteilles de côté pour toi. On en a bu pour ta première communion, et je garde les autres pour ton mariage. Mais aujourd'hui, c'est fête : les Romarins sont à nous et c'est peut-être la fortune.

— C'est sûrement la fortune ! Alors, par quoi on va commencer ? »

Ils se regardaient en souriant, et mastiquaient avec fierté cette nourriture des gens de la ville.

Le Papet remplissait lentement les verres, et ils trinquaient avant de boire le vin noir des collines natales, dont l'âpreté enchantait leur palais.

Ce festival se poursuivait sans mot dire, car il était plaisant et réconfortant d'entendre craquer le pain doré sous les mâchoires, et les regards suffisaient à exprimer leur ravissement.

Cependant, après les ravioli, il fallut attendre le gigot, que la muette n'avait embroché qu'au dernier moment. Ils échangèrent alors quelques rots d'approbation, puis le Papet parla.

« Galinette, dit-il, hier tu m'as dit qu'on déboucherait la

source quand elles seraient parties. Eh bien, tu as tort. C'est par là qu'il faut commencer, et commencer tout de suite.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai réfléchi, et je suis un peu inquiet. Cette eau, ça fait trois ans au moins qu'elle est bouchée. Et si elle s'est fait un passage ailleurs ? Et si elle s'est perdue pour de bon ?

— Ô Bonne Mère ! dit Ugolin terrorisé. Ne me dis pas des choses comme ça, tu m'arrêtes les ravioli sur l'estomac !

— Attends. Perdue, je ne le crois pas. Mais qu'elle se soit fait un passage, c'est sûr. Maintenant, écoute mon raisonnement... Son premier passage, elle l'avait pris tout naturellement, parce que c'était le plus facile. On le bouche. Bon. Alors, elle s'en cherche un autre, mais celui-là, il ne doit pas lui plaire autant, parce qu'elle l'a pris par dépit ; et je suis sûr que si nous lui rendons le premier, elle y reviendra. Tu me comprends ?

— Bien sûr, dit Ugolin. C'est comme Antoine.

— Qu'est-ce que tu racontes d'Antoine ?

— Il se voulait la Rosalie de Clarisse, et puis, tout d'un coup, elle s'est mariée avec le facteur. Alors quand il a vu qu'elle était pour ainsi dire bouchée, il a pris une fille d'Aubagne. Mais dès que Rosalie a été veuve, il a divorcé sa femme, et il s'est pris la Rosalie, que le Bon Dieu avait débouchée.

— C'est ça, dit le Papet, c'est ça. Mais rappelle-toi que son divorce, ça a pris du temps. Et nous, ça va être la même chose. Dis-toi, derrière notre bouchon, il doit y avoir de la vase, des graviers, peut-être des racines. Parce que quand ça ne coule plus, ça s'engorge... Alors, pour que l'eau nous revienne en plein, il faudra peut-être attendre un mois, ou deux mois. C'est pour ça que je te dis : allons la déboucher demain !

— Moi, je voulais attendre qu'elles soient parties, parce que, quand elles vont voir l'eau, ça risque de leur faire un mal au cœur terrible...

— Peut-être, mais nous, quand tu auras tout préparé, qu'on aura dépensé tout l'argent, si l'eau ne revient pas tout de suite, ça nous fera encore plus mal au cœur. Alors, allons-y demain.

Et ne t'inquiète pas. Nous leur ferons un peu de comédie, et elles seront peut-être fières de voir que le pauvre bossu ne s'était pas trompé. Voilà le gigot ! »

*
* *

Ils arrivèrent aux Romarins à sept heures du matin, au soleil pointé. Ugolin portait sur son épaule une longue barre à mine, un pic et une pelle.

Le Papet, dans une lourde musette, apportait la truelle, les burins, et il tenait à la main une massette de carrier.

Sur la terrasse de la maison, Baptistine était occupée à traire les chèvres impatientes. Les volets du premier étage étaient encore fermés.

Ils déposèrent leurs outils sous le gros olivier, puis le Papet prit sa montre suspendue à une chaînette d'argent ; il parut régler la longueur de ce pendule, et se mit à se promener dans le champ, à pas lents et les yeux au ciel. Cependant, Ugolin, assis sous un pin, cassait la croûte à belles dents.

Au bout de dix minutes, la petite Manon parut sur la porte. Elle était vêtue de noir, et serrait contre sa poitrine une belle courge d'Asie, verte à raies blanches. Derrière elle parut Aimée, sous ses voiles de deuil. Elle portait un grand bouquet de romarins en fleur.

La fillette regarda un moment les exercices du Papet, qui feignit une transe de médium, puis toutes deux s'approchèrent d'Ugolin, qui se leva pour les saluer gauchement.

« Vous cherchez déjà de l'eau ? dit Aimée.

— Eh oui. On essaie.

— Pourquoi ne continuez-vous pas le puits de mon mari ?

— J'ai peur que ça nous porte malheur... Il vaut mieux que ça reste tout comme il l'a laissé.

— Vous croyez que vous trouverez une source ? demanda Manon.

— Il y en a sûrement une quelque part, puisque ton père l'avait dit. Lui, quand il disait quelque chose, ce n'était jamais une bêtise. C'était un savant...

— Vous comptez faire des courges, comme lui ?

— Oh non ! dit Ugolin. Lui, il était bien plus intelligent que moi, et pourtant, il n'a pas réussi...

— Sans cette pierre, dit Manon, il aurait fait tout ce qu'il nous disait. C'était sûr... Les courges, c'était merveilleux... Quand j'en donne aux lapins, ils se précipitent. Ils adorent ça. C'est papa qui avait raison... S'il avait eu de l'eau... »

Mais elle ne put continuer. Son menton tremblait. Deux grosses larmes jaillirent de ses yeux... Elle s'éloigna brusquement.

Aimée demanda :

« C'est M. le curé qui a la clef du cimetière ?

— Oui, dit Ugolin. Mais le forgeron en a une autre. Vous n'avez qu'à la prendre en passant.

— Merci. »

Elle s'éloigna, trébuchant dans les herbes, vers l'orpheline noire et dorée qui serrait son offrande sur son cœur.

« Les fleurs, je comprends, dit Ugolin. Mais qu'est-ce qu'elles vont faire de cette coucourde ? »

Le Papet arrêta ces réflexions, par un léger coup de sifflet. Il lui fit signe de venir en hâte.

« Profitons qu'elles sont parties ! dit-il. Apporte vite les outils ! »

*
* *

Ce fut plus long qu'ils n'avaient cru. Trois ans plus tôt, Ugolin avait trop bien tassé la terre, par crainte d'une infiltration, et d'une résurrection du figuier. Pendant deux heures, il piocha, creusant une tranchée étroite mais assez longue pour permettre l'usage du pic et de la pelle... Enfin, il leva la tête avec un radieux sourire, et jeta le pic à côté du trou.

« Donne-moi la barre à mine ! »

À deux mains, il souleva la lourde barre d'acier, et la laissa retomber entre ses pieds. Un choc dur arrêta la descente de la pointe. Ugolin fit un clin d'œil vers le Papet : il venait

d'atteindre le ciment. Alors il frappa de toutes ses forces, avec la régularité d'une machine, et la barre vibra et sonnait entre ses mains. Il passait au Papet les éclats de béton, et le vieillard, remontant de quelques pas sur le coteau, les lançait en rond dans les fourrés d'argéras.

Ugolin dit soudain : « C'est humide », puis « Voilà le bouchon ! », il s'accroupit au fond du trou, et dit encore : « Il n'a pas bougé ! »

« Le chêne vert, dit le Papet, ça tient mille ans !

— Il a gonflé. Je pourrai jamais l'arracher ! Il faut casser la roche tout autour... »

Le Papet lui fit passer le burin et la massette, et les coups répétés tintèrent longuement.

Le Papet dit soudain :

« Les voilà qui reviennent. Non, la femme est seule. La petite n'y est pas... Continue, continue... »

Aimée s'avançait vers la maison ; perdue dans son désespoir ravivé, elle semblait ne rien entendre et ne rien voir.

Ugolin rejeta soudain la massette et le burin.

« Ce coup-ci, je vais l'avoir. »

Il se baissa, et dit :

« Ça y est ! »

Il fit un rétablissement sur le bord de la tranchée, et se mit à rire sans bruit. Le Papet prit le bouchon de bois, le lança au loin, et se pencha : au fond du puits, un jet d'eau puissant, aussi gros que le bras d'un homme, jaillissait de la roche, et disparut sous un tourbillon montant, qui creusait la paroi de terre et de gravier.

« On dirait qu'elle a forcé, dit Ugolin. Il doit y avoir une drôle de provision derrière ! »

Cependant, au bord de la petite barre, à vingt mètres d'eux, les genêts s'écartèrent doucement, et la face de Manon parut : immobile et pâle, les yeux grands ouverts, elle regardait ces deux hommes penchés, sans savoir ce qu'ils regardaient eux-mêmes.

L'eau montait toujours, sans bruit, vers le sourire d'Ugolin. Il murmurait :

« Les œillets, Papet... Quinze mille francs par an... Les œillets... C'est la fortune qui bouillonne... Regarde ! Regarde... Elle va courir aux œillets... Regarde ! »

La rigole du vieux Camoins s'était bouchée ; brusquement, le puits déborda, et le petit ruisseau ressuscité bondit en nœuds blancs et bleus sur la pente... Alors, Ugolin éclata de rire, lança sa casquette en l'air, et se mit à danser, les bras étendus... Mais un long cri aigu monta de l'autre côté des genêts, un cri désespéré, strident et monotone, que les échos renvoyaient à travers les pinèdes, et qui les entoura soudain.

Ugolin en resta figé.

« Qu'est-ce que c'est ? dit-il.

— Ça, c'est un lièvre que la buse vient d'emporter. »

Ils levèrent la tête. Le ciel gris était vide. Ugolin monta sur la petite barre. Le silence était revenu. Il ne vit rien. Il haussa les épaules, et redescendit près du ruisseau ; alors tous deux regardèrent longuement la course légère de l'eau frémissante, et ils échangèrent des clins d'yeux et de radieux sourires.

*
* *

C'est Baptistine qui retrouva Manon, trois heures plus tard... Au fond d'un ravin, elle était cachée sous des cadés, toute ramassée sur elle-même, blême, muette, et les dents serrées. La Piémontaise s'accroupit près d'elle, et lui dit doucement des paroles rugueuses, en la caressant comme une bête malade. Puis, elle lui parla de sa mère, et Manon la suivit docilement ; mais en arrivant sur la crête, elles virent en bas, à travers la pinède, le fil d'argent du ruisseau. Alors la fillette cacha ses yeux sous ses deux mains, et tomba à genoux en sanglotant... Baptistine la prit dans ses bras, et, en murmurant des prières, elle l'emporta vers la maison.

*
* *

Les joyeux complices étaient partis déjeuner au village dans

la grande maison Soubeyran.

La joie d'Ugolin était si grande et si profonde qu'il en bégayait comme un jumeau. Délivré de toute inquiétude, il dévora la daube longuement mitonnée (car la muette s'était levée deux fois la nuit pour la surveiller) tandis que le Papet souriait de plaisir, en mâchonnant de petits cubes de lard onctueux, que sa langue astucieuse ramenait habilement sous les dents qui lui restaient. Ils burent beaucoup ; puis, après le café et le marc brûlé, Ugolin voulut absolument préparer la lettre pour Attilio : un chant de triomphe qui exigea plus d'une heure de réflexion et de discussions. Enfin, le timbre collé, et la lettre mise à la boîte, ils remontèrent aux Romarins.

En passant devant Massacan, Ugolin courut derrière le mas, et arracha deux plantes d'œillets, avec la motte : il en emporta une dans chaque main, et les fleurs se balançaient au soleil...

*
* *

Le Papet regarda longuement la maison aux volets entrebâillés, et dit :

« J'ai idée qu'elles doivent dormir, ou alors, il n'y a personne.

— Tant mieux ! dit Ugolin, au travail ! Regarde la source ! Elle coule encore plus fort ce matin ! »

Il creusa deux trous, et y logea les plantes ; puis, avec un gobelet de fer-blanc, il les arrosa largement.

Cependant, le Papet était descendu jusqu'à la ferme, et frappa à la porte. Nulle réponse. Il appliqua son visage contre la vitre, et ne vit personne. Alors, il alla jeter un coup d'œil dans la remise, et remonta vers son neveu.

« Elles doivent être dans la colline, dit-il. Elles ont emmené l'ânesse et les chèvres... »

Mais Ugolin ne l'écoutait pas, il regardait au loin, et dit :

« Vé, qui est-ce qui s'amène ? »

Il montrait au Papet un groupe qui descendait un sentier des collines, et qui semblait venir vers eux.

« Il y a deux mulets, dit le Papet...

— Et deux hommes, et une femme... Je crois que c'est Baptistine... »

C'était elle, en effet, avec Enzo et Giacomo. Sur le bât des mulets, il y avait deux traîneaux de bûcherons.

Ils attachèrent les bêtes aux oliviers, pendant que Baptistine, qui avait la clef, ouvrait la porte.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda le Papet.

Elle s'expliqua : « La petite ne voulait plus revenir ici. Ça lui embrouille les nerfs, ça finira par lui faire sauter la tête. Alors la dame avait décidé d'aller s'établir dans la grotte du Plantier. Comme ça, elle habiterait chez elle. Alors, les amis de Giuseppe sont venus aider pour le déménagement. On a fait deux voyages, deux. Et puis demain, moi j'attrape les lapins pour porter au marché. Et puis, je viendrai "temps en temps" cueillir les courges de M. Jean, peuchère le pauvre qu'il avait raison, que jamais de sa vie il n'a fait une bêtise, à part de mourir. Mais maintenant, il est avec le Bon Dieu, et, de là-haut, il nous regarde, et il parle avec Giuseppe. Et le Plantier, c'est mieux pour la petite, et pour la dame (pauvrette que la Madone la bénisse) et c'est mieux pour les chèvres, et c'est mieux pour l'ânesse, et c'est mieux pour tout le monde. Et cette source, c'est la Madone qui l'a envoyée pour M. Jean, mais elle s'est trompée de quatre jours trop tard, parce qu'il y a trop de gens qui lui font des prières, et souvent pour des bêtises, mais que voulez-vous ça l'embrouille, et tout le monde peut se tromper. Enfin, ce qui est fait est fait. C'est le dernier voyage, et il faut que je te rende la clef, parce qu'elle est à toi. »

Elle la sortit d'un trou de sa jupe, puis gravement, lentement, elle lui tendit la clef des seigneurs, comme si c'était celle d'une ville, recula de trois pas, et salua profondément.

Pendant ces explications, les bûcherons chargeaient les derniers meubles sur les traîneaux : le bahut, la commode, et entre les pieds de table dressés vers le ciel, des caisses et des ballots de livres.

Sur le bât des mulets, il y avait des paillasses, des matelas, deux châlits, deux tables de nuit ; mais pour éviter un troisième voyage, les hommes portaient des caisses sur leurs têtes

protégées par des oreillers. Baptistine avait enfilé une cordelette dans la queue de sept ou huit casseroles, et s'était fait une ceinture de cet étrange chapelet ; sous son bras gauche elle serrait le mécanisme de la pendule, et sur son épaule droite, sa main assurait l'équilibre de la longue boîte de bois léger. Enfin, accroché à son cou par un large ruban, le balancier doré pendait dans son dos jusque sur ses fesses plates, et battait la seconde à chaque pas.

Ils s'éloignèrent dans le grand bruit de pierraille des traîneaux, et l'hérétique angélus des tintinnabulantes casseroles.

Jamais musique n'avait paru aussi agréable au Papet. La clef en main, il suivit longuement des yeux le départ libérateur, puis remonta vers Ugolin, pour lui remettre le symbole de sa puissance : il le vit agenouillé au bord du ruisselet. Il avait ceint ses frisettes rousses d'une couronne d'œillets blancs, et dressait vers le ciel son gobelet plein d'eau. Le Papet crut qu'il rendait grâce, et qu'il allait boire : mais il versa l'eau sur sa tête, et dit solennellement :

« Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, je te baptise le Roi des Œillets ! »

HISTOIRE

DE L'EAU DES COLLINES

Beaucoup de romans célèbres ont donné naissance à des films.

Pour la première fois, un film allait inspirer un roman. Marcel Pagnol, ce grand « classique » français, est également un novateur.

En 1952 il avait tourné l'histoire de *Manon des sources*, qu'un paysan des collines lui avait racontée quand il avait treize ans. *Manon*, c'était à la fois un hymne à la Provence, et un chant d'amour pour une femme, Jacqueline Pagnol, qui allait donner de *Manon*, la sauvageonne, la fée, la sorcière, le « génie du bien », une interprétation inoubliable.

Dix ans plus tard, après le succès de ses *Souvenirs d'enfance*,

Marcel Pagnol eut envie d'écrire, sous forme de roman, l'histoire de *Manon* et de son père Jean de Florette. Et ce furent deux nouveaux chefs-d'œuvre, qu'il regroupa sous le titre *L'Eau des collines*.

Né du cinéma, le roman de Jean de Florette est revenu au cinéma.

Au début de l'année 1985, le cinéaste Claude Berri a entrepris de porter à l'écran ce grand livre dans sa totalité. Installé pendant plus de neuf mois dans les collines qui dominent Aubagne, sur les lieux mêmes de l'action, animé d'une fidélité magnifique et « inspiré », servi par des interprètes exceptionnels, Claude Berri a réalisé une œuvre qui fera date dans l'histoire du cinéma français.

